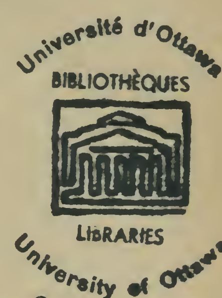
Abbé BARRUEL

Mémoires pour servir à

L'Histoire du Jacobinisme



ABRÉGÉ PAR

E. PERRENET



PARIS
LA RENAISSANCE FRANÇAISE
33, RUE VIVIENNE, 33
—
1911

AVERTISSEMENT

Pendant la seconde moitié du siècle qui vient de s'écouler, on s'est fort peu préoccupé de la franc-maçonnerie. Soit qu'elle ait réellement vécu dans un demi-sommeil, soit qu'elle ait eu l'habileté d'endormir la vigilance de ses adversaires, il est certain que bien peu de personnes, même de celles qui se piquaient de perspicacité, voyaient en elle autre chose que des réunions de badauds qui se retiraient dans des lieux sombres pour y chercher l'auréole du mystère et se donner le plaisir enfantin de prononcer des paroles et de faire des gestes que le vulgaire ne pouvait pas comprendre. Ce fut seulement lorsque Jean Macé organisa sa *ligue de l'enseignement* (1866), que l'on commença à éprouver une certaine inquiétude, et ce sentiment s'accentua lorsque l'on vit dans toute la France les conseils généraux, sous l'empire évident d'un mot d'ordre, émettre des vœux pour l'obligation et la neutralité de l'instruction primaire. On put encore s'endormir pendant quelques années mais tout à coup des lois successives promulguées contre la liberté scolaire, contre les vocations religieuses, contre la puissance paternelle révélèrent avec tant d'éclat l'intention bien arrêtée de déchristianiser la France que les yeux les plus obstinément fermés furent bien forcés de s'ouvrir. Malheureusement, il était déjà trop

tard ; la place avait été envahie par surprise ; tous les postes d'où pouvait émaner une action quelconque étaient occupés par des francs-maçons et le peuple dut subir la plus habile et bientôt la plus impitoyable tyrannie.

L'excès du mal eut cependant son bon côté ; celui de provoquer une énergique résistance et nombre de gens, jusque-là indifférents, se sentirent pour la première fois atteints dans ce qu'ils avaient de plus cher et commencèrent à se demander comment ils pourraient se dégager et dégager la France de la pieuvre qui, par ses mille tentacules, paralysait ses aspirations les plus légitimes et les plus essentielles.

Pour cela, la première chose à faire était de bien connaître son ennemie, de savoir ce qu'elle était, où elle était et ce qu'elle voulait, et rien n'était plus utile pour atteindre ce but que de rechercher quelles étaient ses origines, quel avait été son rôle autrefois et, par le rapprochement du passé et du présent, de voir à quoi elle tendait dans l'avenir.

Pour cette étude, une des histoires les plus précieuse est sans contredit celle de l'abbé Barruel. Son livre auquel il a donné le titre un peu trop long de *Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme*, est l'œuvre d'un homme instruit et clairvoyant qui a connu personnellement les gens dont il parle, qui a été mêlé aux événements qu'il raconte, qui en a été lui-même la victime et qui peut dire avec autorité : voilà ce que j'ai vu, voilà ce que

j'ai entendu, voilà ce que m'ont rapporté des personnes dans lesquelles je puis avoir une absolue confiance.

Engagé dans sa jeunesse dans l'ordre des Jésuites, il avait dû quitter la France au moment des édits de dissolution. Il avait habité l'Autriche, et là, il avait acquis l'intelligence complète de la langue allemande. D'autre part, il s'y était trouvé en relations avec un grand nombre des personnages appelés quelques années plus tard à jouer un rôle dans les événements qui ont marqué la fin du XVIIIe siècle. Au commencement de la Révolution, il était rentré à Paris et jusqu'à la fin de 1792 il avait, avec un courage héroïque, rédigé le *Journal ecclésiastique* dans lequel il n'avait cessé de combattre énergiquement les ennemis du Christianisme. Echappé aux massacres de Septembre, il s'était réfugié en Angleterre où il avait reçu de Burke l'accueil le plus bienveillant et c'est sur cette terre hospitalière pour laquelle il conçut une reconnaissance attendrie et dont il ne parle jamais qu'avec admiration, qu'il écrivit, de 1793 à 1798, son *Histoire du Jacobinisme*.

Il était certainement bien placé pour être documenté sur les faits qu'il relatait. Outre ceux dont il avait été lui-même témoin, beaucoup avaient pu lui être rapportés par ses compagnons d'exil : il était tout indiqué pour recevoir des confidences et on ne saurait s'étonner que des gens qui, les années précédentes, s'étaient laissé séduire par les

dangereux mystères de la Franc-Maçonnerie, se soient ressaisis en voyant à quelles atrocités ces mystères avaient abouti et se soient crus déliés des serments qu'on leur avait fait prêter alors qu'ils n'en comprenaient pas la portée.

Le livre de l'abbé Barruel est donc intéressant au plus haut degré et il serait à souhaiter qu'il fût entre les mains de tous ceux qui désirent sincèrement s'instruire. Malheureusement, il a plusieurs défauts.

Le premier et le plus grave, c'est qu'il est excessivement rare. Bien qu'au moment de son apparition il ait joui d'une grande vogue et qu'il ait eu plusieurs éditions en quelques années, il n'y a pas lieu d'être surpris qu'il soit aujourd'hui presque introuvable. Publié en Angleterre, au plus fort de la tourmente révolutionnaire, il n'a pu être recherché que par des émigrés et par les étrangers qui s'intéressaient aux événements de la Révolution, mais sa nature même ne lui permettait pas de se répandre en France. Quand les émigrés ont pu rentrer dans leur patrie, la Révolution leur paraissait terminée, les Jacobins étaient rentrés dans l'ombre et ils n'ont pas dû s'embarrasser d'un livre qui n'avait plus pour eux qu'un intérêt historique.

Un second défaut de l'ouvrage de l'abbé Barruel est d'être très mal imprimé. Cela est vrai au moins de l'édition que nous avons entre les mains (Ausbourg 1799) (*sic*) : mauvais papier, mauvaise typographie, tout se réunit pour fatiguer les yeux et l'attention et finit par rebuter le lecteur.

Enfin, son dernier défaut est d'être trop long. D'abord il se compose de cinq volumes, assez minces à la vérité, mais c'est déjà un premier embarras. Ensuite, son procédé de style comporte d'incessantes répétitions de mots et d'idées dont on ne tarde pas à se lasser. Les mêmes mots reviennent indéfiniment ; les phrases qui se retrouvent, souvent identiques, de chapitres en chapitres, abondent en synonymes inutiles; enfin, l'exagération des termes qui était à la mode en France au moment de la Révolution déconcerte souvent le lecteur moderne.

Tous ces inconvénients qui ne sont que des questions de forme et qui ne touchent en rien à l'intérêt historique et philosophique de l'ouvrage nous ont fait penser que si on arrivait à en condenser la substance dans les dimensions d'un petit volume, on rendrait sa lecture plus facile, plus attrayante et, par conséquent, plus fructueuse. En même temps, réduit à cette modeste dimension, il se répandrait plus aisément dans les bibliothèques particulières et se trouverait à tous les points de vue à la portée d'un public beaucoup plus nombreux.

Dans l'ABRÉGÉ que nous en donnons, nous nous sommes fait une loi de ne rien changer aux phrases de l'auteur, mais seulement de les simplifier en les débarrassant de tout ce qu'on pouvait émonder sans altérer la pensée. Nous nous sommes efforcé de conserver tout ce qui pouvait avoir un intérêt sérieux soit au point de vue de la Révolution Fran-

çaise, soit même au point de vue du rôle des Francs-Maçons dans le reste de l'Europe et nous croyons qu'après avoir lu notre petit volume, le lecteur en aura une idée aussi nette que s'il avait lu l'ouvrage complet. Il faudra, toutefois, qu'il veuille bien, de temps en temps, croire l'abbé Barruel sur parole et qu'il se contente de son affirmation, les preuves sur lesquelles il s'appuie n'auraient pu, le plus souvent, être rapportées sans allonger considérablement l'ouvrage et, par conséquent, sans faire perdre à cet abrégé une de ses qualités essentielles. Il faut donc que le lecteur se tienne pour bien persuadé que Barruel était documenté d'une manière très précise soit par des écrits interceptés, soit par des confidences absolument sûres et que ses mémoires ne sont pas une œuvre d'imagination.

Une chose qui frappe en lisant le livre de Barruel, c'est que, sur une foule de points, on le croirait écrit pour l'heure présente. En substituant le nom actuel de Franc-Maçon à celui de Jacobin qui avait été créé par les circonstances et qui est synonyme dans son esprit, on voit que la marche de la secte est aujourd'hui la même qu'il y a cent et quelques années. (Voir l'appendice à la fin du volume.)

Cette marche est moins rapide et il n'est pas difficile d'en découvrir le motif. D'abord, les esprits s'échauffent plus difficilement, ils ont subi une sorte de dépression générale et les idées philosophiques n'enthousiasment plus personne. Les idées anti-religieuses, quoique restées les mêmes et étant peut-

être plus répandues qu'autrefois, se rapprochent bien plus de l'indifférence que de l'hérésie dogmatique et les avantages matériels qu'offrent les loges y attirent certainement plus de clientèle que les théories gnostiques ou cabalistiques. D'autre part, dans la fureur qui les avait saisis, les francs-maçons s'étaient décimés eux-mêmes et les plus ardents, presque toute la première phalange, avaient succombé sous les coups de la guillotine. Domestiqués sous l'Empire, pourchassés pendant la Restauration, ils n'avaient commencé que sous Louis-Philippe à réunir leurs membres dispersés. Il n'est donc pas étonnant qu'il leur ait fallu un demi-siècle pour se sentir la force de reprendre leurs anciens projets. Mais, à partir de ce moment, ils ont marché au but sans interruption, lentement et sûrement. Les événements actuels, les lois votées ou en préparation montrent que ce but est toujours celui de Weishaupt. Comme lui, ils prétendent l'atteindre en plusieurs étapes qui d'ailleurs n'ont pas de points de démarcation bien arrêtés. La première étape qui avait pour objectif de décatholiciser la France en s'appuyant sur le libéralisme et sur le protestantisme ou, au moins, en y disposant les esprits, a été l'œuvre de la fin du siècle dernier. Il faut reconnaître qu'ils y ont réussi autant que cela dépendait d'eux. Ils tentent aujourd'hui, au moyen de l'instruction primaire savamment dirigée, de franchir une autre période dans laquelle ils s'efforcent de déchristianiser complètement le pays en substituant à un libé-

ralisme plus ou moins religieux le déisme, ou l'athéisme, ou le scepticisme, ou, au pis aller, une indifférence absolue en fait de religion qu'ils qualifient *d'aréligiosité.*

On retrouve les mêmes étapes au point de vue social : — Première étape, établissement de la République ; deuxième étape, suppression de l'indépendance de la magistrature, affaiblissement des études juridiques, de l'autorité, de la famille, de la discipline militaire. C'est à celle-là que nous en sommes actuellement et nous marchons à pas de géant vers la troisième période : anéantissement complet de la famille par la suppression du mariage, suppression de l'autorité paternelle ou même maternelle par la main-mise de l'état sur l'enfant, suppression de l'armée par la création de gardes civiques et enfin suppression de la propriété, d'abord par les monopoles d'état et le collectivisme et au besoin par la spoliation brutale.

Sur vingt-mille francs-maçons il n'y en a peut-être *pas un* qui ne regarderait ce tableau comme de pure fantaisie et nous sommes convaincus qu'ils seraient de bonne foi, mais c'est là ce qui constitue le danger le plus pressant et le plus grave ; c'est que, quoi qu'ils en pensent, faute de voir clair, faute de savoir résister à la direction occulte qui leur est donnée sans qu'ils la sentent, tous marchent tout de même au but d'une manière d'autant plus irrésistible qu'ils le font sans le savoir et sans s'en apercevoir, comme les troupeaux, comme les foules

qui vont devant elles sans se douter qu'elles courent au précipice.

C'est à ces francs-maçons inconscients que le livre de Barruel serait le plus utile. Il est bien fait pour leur ouvrir les yeux. Il montre admirablement comment il a germé dans l'esprit de Weishaupt, monstre de perversité, mais organisateur incomparable, l'idée de s'insinuer dans les loges de tout rite, fondées par les mécontentements locaux et jusque-là à peu près isolées, indépendantes les unes des autres et sans but bien défini et de les réunir sous la direction d'un aréopage dont il était l'âme, et comment, avec deux ou trois autres complices de la même espèce, il est parvenu à réaliser cette concentration.

Si étrange, si incroyable que cela paraisse, son but qui est formellement énoncé dans ses écrits et dans les instructions qui étaient données aux Hauts-Grades de l'Ordre, était de ramener l'humanité à l'état patriarcal, pour ne pas dire sauvage, dans lequel, selon lui, elle avait pris naissance et grâce auquel l'homme étant affranchi de toute religion, de tout gouvernement, n'ayant ni propriété, ni industrie, jouissait de la liberté la plus absolue selon la formule moderne : ni Dieu, ni maître, ou selon cette autre non moins absurde : la terre à personne, les fruits à tout le monde.

Barruel montre encore que la Révolution était une première tentative faite pour appliquer ces principes, la France ayant paru un terrain mieux préparé

pour cette expérience que les autres états de l'Europe et d'ailleurs les chefs du mouvement qui étaient tous Allemands aimant probablement mieux en essayer les conséquences chez leurs voisins que dans leur pays. Au moment où il écrivait, on n'en était encore qu'au Directoire, cependant il lui semblait que la crise était enrayée et plus tard il a pu la croire entièrement terminée, mais les événements qui se sont passés depuis, les discours prononcés dans les convents, les lois votées ou préparées, semblent prouver que, bien que formulées d'une manière moins brutale, les mêmes tendances persistent toujours et gagnent chaque année du terrain. Il n'est donc que temps d'aviser et on ne saurait avoir trop de reconnaissance pour les hommes de cœur, les Prache, les Copin-Albancelli et les autres qui se sont résolument mis à l'œuvre pour vaincre l'apathie de leurs concitoyens, les forcer à ouvrir les yeux et barrer le chemin au fléau qui menace de les engloutir.

Nous voudrions espérer qu'en rendant plus abordable l'œuvre de l'abbé Barruel, nous aurons pu servir, dans nos humbles moyens, la cause qu'ils défendent avec tant de dévouement et de talent.

E. P.

PREMIÈRE PARTIE

Conspiration des Sophistes de l'impiété

HISTOIRE DU JACOBINISME

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Sous le nom de *Jacobins*, une secte a paru dans les premiers jours de la Révolution française, enseignant que les hommes sont tous égaux et libres : Au nom de cette *égalité*, foulant aux pieds les autels et les trônes, au nom de cette *liberté*, appelant tous les peuples aux désastres de la rébellion et aux horreurs de l'anarchie (1).

Dès les premiers instants de son apparition, cette secte s'est trouvée forte de trois cent mille adeptes et soutenue de deux millions de bras qu'elle faisait mouvoir dans toute la

---

(1) On ne peut pas se dissimuler que le style de l'abbé Barruel soit dur et souvent étrange pour nous ; que bien des mots, pour lesquels il semble avoir une prédilection particulière, non seulement aient vieilli, mais soient pris dans un sens auquel nous ne sommes plus accoutumés : *sophistes de l'impiété, sophistes de la rébellion, vœu* pour intention, projets ; *écraser* pour détruire ; *moyens* pour procédés ; ressources ; *exalter* pour vanter ; *appareil* pour apparence. Que le lecteur veuille bien ne pas s'arrêter à cette première impression : c'était le style du temps ; on le retrouve avec les mêmes expressions et les mêmes

France, armés de torches, de piques, de haches et de toutes les foudres de la Révolution.

C'est sous ses auspices, c'est par son impulsion que se sont commises toutes ces atrocités qui ont inondé le pays du sang de ses pontifes, de ses nobles, de ses citoyens de tous âges et de tout sexe. C'est par ces mêmes hommes que Louis XVI, la Reine et la princesse Elisabeth, abreuvés d'outrages et d'ignominies dans une longue captivité, ont été solennellement assassinés sur l'échafaud et tous les souverains du monde menacés du même sort. C'est par eux que la Révolution française est devenue le fléau de l'Europe, la terreur de toutes les nations.

Qu'est-ce donc que ces hommes? Quelle est cette secte dévorante? D'où lui viennent à la fois cet essaim d'adeptes et cette rage contre toutes les institutions de leurs ancêtres? — Quels furent leurs maîtres? quels sont leurs projets ultérieurs? — Cette Révolution terminée, cesseront-ils de tourmenter la terre, d'assassiner les rois et de fanatiser les peuples?

---

tournures dans tous les écrits révolutionnaires; on s'y habitue, et, au bout de quelques pages, on n'y fait plus attention.

Le fond de l'ouvrage, les lumières qu'il jette non seulement sur le passé, mais encore et surtout sur la marche de la secte à l'époque actuelle, les enseignements qu'on en peut tirer, sont assez importants pour faire passer sur cette petite imperfection qui est toute de forme.

Ces questions sont loin d'être indifférentes pour les nations et pour ceux qui les gouvernent. J'ai cru pouvoir les résoudre en étudiant dans les annales même de la secte ses projets, ses complots et ses moyens d'action. C'est à les dévoiler que je consacre ces mémoires.

Ce qu'il importe de bien démontrer, c'est que, dans cette Révolution française, tout, jusqu'à ses forfaits les plus épouvantables, a été prévu, combiné, résolu, préparé avec la plus profonde scélératesse par des hommes qui avaient seuls le fil des conspirations longtemps ourdies dans les sociétés secrètes. En dévoilant l'objet et l'étendue de ces complots, j'aurai à dissiper une erreur plus dangereuse encore ; il est des hommes qui ne font pas difficulté de convenir que cette Révolution a été méditée, mais ils ajoutent que, dans l'intention de ses premiers auteurs, elle ne devait tendre qu'au bonheur et à la régénération des empires, que les grands malheurs sont venus des obstacles qu'ils ont rencontrés, mais que les tempêtes ne sont pas éternelles et qu'avec le calme, il n'en survivra que les principes.

Cette erreur est surtout celle que les coryphées des Jacobins s'efforcent le plus d'accréditer, mais je montrerai que la Révolution a été ce qu'elle devait être dans l'esprit de la secte, que tous ses forfaits ne sont qu'une suite nécessaire de ses principes, et que, bien loin de pré-

parer dans le lointain un avenir heureux, elle n'est qu'un premier essai qui doit s'étendre à l'univers entier.

Le résultat de mes recherches et de toutes les preuves que j'ai puisées surtout dans les archives des Jacobins et de leurs premiers maîtres a été que leur secte et leurs conspirations ne sont elles-mêmes que l'ensemble, la coalition d'une triple secte, d'une triple conspiration dans lesquelles se tramèrent longtemps avant la Révolution et se trament encore la ruine de l'autel, celle du trône et enfin celle de toute société civile.

1° Bien des années avant la Révolution, des hommes qui se firent appeler philosophes, conspirèrent contre le Dieu de l'Evangile, contre tout christianisme, sans distinction du protestant ou du catholique, de l'anglican ou du presbytérien. Cette conspiration avait pour objet essentiel de détruire tous les autels de Jésus-Christ, elle fut celle des *sophistes de l'incrédulité et de l'impiété.*

2° A cette école des sophistes impies, se formèrent bientôt les *sophistes de la rébellion* et ceux-ci, ajoutant à la conspiration de l'impiété contre les autels du Christ la conspiration contre tous les trônes des rois, se réunirent à l'antique secte de la Franc-Maçonnerie qui depuis longtemps se jouait de l'honnêteté même de ses adeptes en réservant aux Elus des Elus

le secret de sa profonde haine contre la religion du Christ et contre les monarques.

3° Des sophistes de l'impiété et de la rébellion naquirent les *sophistes de l'impiété et de l'anarchie*, et ceux-ci conspirèrent non plus seulement contre le christianisme, mais contre toute religion quelconque ; non plus seulement contre les rois, mais contre tout gouvernement, contre toute société civile, contre toute espèce de propriété.

Cette troisième secte, sous le nom d'*Illuminés*, s'unit aux deux premières et cette coalition forma le *Club des Jacobins*.

L'objet de ces mémoires sera de dévoiler séparément chacune de ces conspirations, leurs auteurs, leurs moyens, leurs progrès, leurs adeptes et leurs coalitions.

Je sais qu'il faut des preuves quand on dénonce des complots de cette nature et de cette importance, je les ai extraites plus spécialement des confidences et des archives même des conjurés. Assuré de ces preuves, je ne crains pas de dire aux peuples : « A quelque religion, » à quelque gouvernement, à quelque rang de » la société que vous apparteniez, si le Jaco- » binisme l'emporte, si les projets de la secte » s'accomplissent, c'en est fait de votre religion, » de votre gouvernement, de vos lois et de vos » propriétés. Vous avez cru la Révolution ter- » minée en France, et la Révolution en France

» n'est qu'un premier essai des Jacobins dont
» les vœux, les conspirations s'étendent sur
» l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, sur toutes
» les nations comme sur la nation française. »

Qu'on ne se hâte pas de crier au fanatisme, je n'en veux ni dans moi, ni dans mes lecteurs ; je veux qu'on juge de mes preuves avec tout le sang-froid qu'il m'a fallu pour les recueillir ; je suivrai, pour dévoiler les conspirations que je dénonce, le même ordre que la secte a suivi pour les tramer et je commencerai par celle qu'elle a formée d'abord et qu'elle poursuit encore contre toute la religion de l'évangile et que j'appelle CONSPIRATION ANTICHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER

DES PRINCIPAUX AUTEURS DE LA CONSPIRATION

Vers le milieu du siècle où nous vivons (XVIIIe siècle), trois hommes se rencontrèrent, tous trois pénétrés d'une profonde haine contre le christianisme, Voltaire, d'Alembert et Frédéric II, roi de Prusse. Voltaire haïssait la religion parce qu'il jalousait son auteur et tous ceux dont elle a fait la gloire ; d'Alembert, parce que son cœur froid ne pouvait rien aimer ; Frédéric, parce qu'il ne l'avait jamais connue que par ses ennemis.

A ces trois hommes, il faut ajouter Diderot; celui-ci haïssait la religion parce qu'il était fou de la nature et qu'il aimait mieux se forger à lui-même des mystères que de soumettre sa foi au Dieu de l'Evangile.

Un grand nombre d'adeptes furent dans la suite entraînés dans cette conspiration, mais ce ne furent que des agents secondaires ; Voltaire en fut le chef, d'Alembert l'agent le plus rusé, Frédéric le protecteur et Diderot l'enfant perdu.

Le premier, Marie-François Arouet, était né le 20 février 1694 ; fils d'un notaire au Chatelet, il prit le nom de Voltaire qui lui parut plus sonore et mieux fait pour soutenir la réputation à laquelle il visait. Nul homme n'avait encore paru avec tant de talent ; malheureusement, il trouva dans son cœur toutes les passions qui rendent les talents nuisibles. Il était encore étudiant en rhétorique au collège Louis-le-Grand que son professeur le P. Le Jay pouvait lui dire : *Malheureux, tu seras le porte-étendard de l'impiété* (Vie de Voltaire, édit de Kell.). Jamais oracle ne s'accomplit plus littéralement.

Après avoir dé uté par des écrits satyriques qui déplurent au gouvernement, il passa en Angleterre, se nourrit des idées de Bolingbrocke, Collins, Hobbes, Payne et autres écrivains dont l'impiété prenait le nom de philosophie et y conçut, d'après Condorcet, le projet de renver-

ser la religion (*Vie de Voltaire*, édit. de Kell.). Il s'en cachait si peu que M. Hérault, lieutenant de police, lui ayant dit, quelque temps après son retour à Paris : « *Vous aurez beau faire, vous ne détruirez pas la religion chrétienne* », il n'hésita pas à répondre « C'est ce que nous verrons ! »

Ce résultat lui paraissait si glorieux qu'il eût voulu ne le partager avec personne : « *Je suis las*, disait-il, *de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le Christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire.* » (*Ibid.*)

Voltaire crut cependant devoir se donner des coopérateurs. Parmi ses admirateurs et ses disciples, il distingua d'Alembert. Celui-ci, né de Mme de Tencin, religieuse apostate, et d'un père inconnu, abandonné sur les marches d'un oratoire qui lui avait valu dans son enfance le nom de *Jean le Rond*, avait été élevé par la charité de l'Eglise qu'il ne tarda pas à punir des soins qu'elle lui avait donnés. Son caractère était bien différent de celui de son maître.

Voltaire était bruyant, colère et impétueux ; d'Alembert réservé, froid et astucieux. Voltaire aimait l'éclat, d'Alembert se cachait pour être seulement aperçu. Voltaire aurait mieux aimé, comme il le dit lui-même, faire à la religion une guerre ouverte *et mourir sur un tas de bigots immolés à ses pieds.* (*Lett. Volt. à*

d'Alemb., 20 av. 1761.) D'Alembert forme des adeptes secondaires, dirige leurs missions ; Voltaire appelle contre le Christ les rois, les empereurs, les ministres, les princes.

Parmi ceux qui entrèrent le plus avant dans ses complots, l'histoire doit distinguer le roi de Prusse Frédéric II, monarque digne de nos hommages par ses victoires, sa tactique et surtout par les soins qu'il a consacrés à l'agriculture, au commerce et aux arts, mais chez lequel on trouve en même temps le pédant philosophe, l'allié des sophistes, l'écrivailleur impie, le vrai Julien du XVIIIe siècle.

Déjà on voit dans ses premières lettres, qu'avec le ridicule orgueil d'un pédant, il aura toute la mobilité des sophistes. Il donne à Voltaire des leçons contre la liberté lorsque Voltaire la défend (*Lettres* de 1737), et quand Voltaire ne voit plus que l'homme-machine, Frédéric ne voit plus que l'homme libre. (*Lett.* 16 sept. 1771). Enfin après avoir repris Voltaire de sa dissimulation, il lui écrit : « *Pour moi, je me contenterais de composer quelques psaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie... Socrate encensait les pénates, Cicéron en faisait autant ; il faut se prêter aux fantaisies d'un peuple futile pour éviter la persécution et le blâme ; car, après vous, ce qu'il y a de plus désirable en ce monde, c'est de vivre en paix ; faisons quelques sottises avec les sots pour arri-*

ver à cette situation tranquille. » (*Lett.*, 7 janvier 1740). Il n'en continue pas moins à féliciter Voltaire d'être le *fléau* de la religion chrétienne (*Lett.*, 12 août 1773), il n'en prétend pas moins que si elle est conservée en France, c'en est fait des beaux-arts et des autres sciences et que la rouille de la superstition achèvera de détruire un peuple aimable et né pour la société. (*Lett.*, 30 juillet 1777.)

La *Correspondance* qui nous apprend à connaître si bien et ce roi adepte et Voltaire son idole, commence en 1736. Elle fut assidue pendant tout le reste de leur vie, si l'on en excepte quelques années de disgrâce. C'est là qu'il faut étudier l'incrédule et l'impie. Ni l'un ni l'autre ne furent philosophes dans le sens qui devait rester attaché à ce mot, mais l'un et l'autre le furent au suprême degré dans celui d'une raison impie dont la haine du Christianisme est toute la vertu.

Quant à Diderot, il vola, de lui-même, au devant des conjurés. D'Alembert se l'associa pour lui faire ou laisser dire tout ce qu'il n'osait pas dire lui-même. Tous deux furent jusqu'à la mort toujours intimement unis à Voltaire. Celui-ci eût voulu être *déiste* ; il le parut longtemps ; ses erreurs l'entraînèrent vers le *spinosisme*, il finit par ne savoir quel parti prendre. Ses remords, si l'on peut appeler ainsi des doutes et des inquiétudes sans repentir, le tourmen-

tèrent jusque dans ses dernières années. Diderot paraissait ignorer ces troubles, écrivant pour ou contre Dieu, et finissant par dire qu'*entre lui et son chien il n'y avait de différence que l'habit.* (*Vie de Sénèque*, p. 377.)

Avec ces disparates dans leurs opinions personnelles, Voltaire se trouvait un impie tourmenté par le doute, d'Alembert un impie tranquille dans ses doutes, Frédéric un impie croyant en avoir triomphé et Diderot alternativement athée, matérialiste, déiste et sceptique, mais toujours fou et propre à jouer tous les rôles qu'on lui destinait.

Tels sont les hommes dont il importait spécialement de connaître les caractères et les erreurs religieuses pour dévoiler la trame de la conspiration dont ils furent les chefs et dont nous allons constater l'existence, indiquer l'objet précis, développer les moyens et les progrès.

CHAPITRE II

Objet, étendue, époque, existence, de la conjuration antichrétienne

Dire qu'il exista une conjuration antichrétienne dont Voltaire, d'Alembert, Frédéric II et Diderot furent les chefs, ce n'est pas dire simplement que chacun de ces hommes fut ennemi de la religion de Jésus-Christ et que

leurs ouvrages tendent à la détruire. Avant et après eux cette religion eut bien des ennemis qui cherchèrent à répandre dans leurs écrits le venin de l'incrédulité. La France eut ses Bayle, l'Angleterre ses Hobbes, ses Collins, ses Woolstons, et bien d'autres incrédules de la même espèce, mais chacun de ces sophistes suivait sa propre impulsion. Quoi qu'en disent plus d'une fois Voltaire et Condorcet, rien n'a manifesté le concert de ces écrivains, ils sont impies chacun à leur manière, cela ne suffit pas pour en faire des conjurés antichrétiens.

Une véritable conspiration contre le Christianisme suppose non seulement le vœu de le détruire mais un concert et des intelligences secrètes dans les moyens de l'attaquer et de l'anéantir. Aussi, lorsque je nomme Voltaire, Frédéric, d'Alembert et Diderot, comme les chefs d'une conjuration antichrétienne, je ne prétends pas me réduire à prouver que leurs écrits sont ceux d'ennemis du Christianisme, je dis que chacun d'eux avait formé le vœu d'anéantir la religion de Jésus-Christ, qu'ils se communiquèrent secrètement ce vœu, qu'ils combinèrent les moyens de le réaliser, qu'ils mirent enfin à le poursuivre toute l'ardeur et toute la constance de véritables conjurés. Je prétends en tirer la preuve tant de leur correspondance intime et longtemps secrète que de

leurs aveux et des productions de leur principaux adeptes.

Au moment où Beaumarchais donna l'édition générale de Voltaire, les adeptes se persuadaient peut-être que la gloire de leur chef recevrait un nouvel éclat de la publicité de leurs projets ; peut-être aussi les éditeurs n'avaient pas saisi que dans quarante volumes de lettres à différentes personnes, il fût facile de rapprocher les fils d'une trame ourdie pendant bien des années. Un travail de cette espèce eût été bien fastidieux si je n'avais senti combien il pouvait être utile de constater sur les archives même des conjurés l'existence de leur complot et de se présenter pièces en main pour dire aux nations par quel art, par quels hommes, on cherche à les séduire, à renverser tous leurs autels sans exception, ceux de Calvin, de Zwingle, tout comme ceux des catholiques. Je sens toute la force des démonstrations qui peuvent justifier un pareil langage, qu'on me pardonne de multiplier ici les preuves jusqu'à satiété.

Tous les conspirateurs ont un langage secret, un mot de guet, une formule inintelligible au vulgaire, mais dont l'explication secrète rappelle sans cesse aux adeptes le grand objet de leur conspiration. La formule choisie par Voltaire consistait dans ces deux mots : « *Ecrasez l'infâme* », et ces móts dans sa bouche, dans celles

de Frédéric et de tous les adeptes signifièrent constamment : « *Ecrasez Jésus-Christ, écrasez la religion de Jésus-Christ.* »

Quand Voltaire se plaint que les adeptes ne sont pas assez unis dans la guerre qu'ils font à *l'infâme* ; quand il se félicite de ses propres succès dans la guerre contre *l'infâme* (119e *lett.*, 18 septembre 1763) ; quand il dit que ce qui « *le rend tolérant pour les Sociniens, c'est que Julien les aurait favorisés parce qu'ils haïssent ce qu'il haïssait lui-même.* » (5 nov. 1773.) Quand il dit : « *Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite, qui s'entendraient, ne réussissent pas, après l'exemple des douze faquins qui ont réussi* ? » (24 juillet 1760), peut-on se cacher que ces *douze faquins* ne soient les apôtres et *l'infâme* leur maître ?

Les hommes que Voltaire exalte comme se distinguant par leur ardeur à écraser l'infâme, ce sont les Diderot, les Condorcet, Helvétius, Fréret, Boulanger, Dumarsais et autres impies de ce rang; ceux qu'il charge d'Alembert de réunir pour écraser plus efficacement l'infâme, ce sont nommément les athées, les déistes et les spinosistes. (*Lett.* 37, 1770.)

Donc pour Voltaire, *écraser l'infâme*, c'est défaire ce qu'ont fait les apôtres, c'est haïr ce que haïssait Julien l'Apostat.

Le sens de cet atroce mot du guet n'est pas moins évident sous la plume de Frédéric ;

pour lui, comme pour Voltaire, le Christianisme, *la superstition christicole* et *l'infâme* sont toujours synonymes. (*Lett. du roi de Prusse*, 143, 145, 153, an 1767, etc.)

D'Alembert est plus réservé dans l'emploi de ce mot, mais la preuve qu'il l'entend, c'est qu'il y répond ; ses lettres ne laissent pas plus de doute sur ce sujet que celles de Voltaire ou de Frédéric. (*Lett. d'Al.*, 100, 102, 151.)

Les autres conjurés ne l'entendirent pas autrement ; au lieu du serment *d'écraser l'infâme*, Condorcet met nettement dans la bouche de Voltaire le serment *d'écraser le Christianisme* (vie de Voltaire) et Mercier celui d'écraser *Jésus-Christ.* (*Lettres de Mercier à M. Pelletier.*)

Ce mot, dans l'intention des conjurés, comprenait toute espèce de Christianisme. L'évangile de Calvin n'était pour Voltaire que *les sottises de Jean Chauvin* (*Lett.*, 18 août 1766), il disait que dans la ville de Calvin *il n'y avait plus que quelques gredins qui crussent au consubstanciel, qu'il ne restait pas un chrétien de Genève à Berne* (8 février 1776), et Frédéric se félicitait que *dans les pays protestants on allât plus vite qu'en France.* (*Lett.* 143.)

Telle était donc l'étendue de la conspiration qu'elle ne devait laisser subsister aucune des églises reconnaissant le Dieu du Christianisme. On pourrait s'y méprendre en voyant les adeptes et Voltaire lui-même solliciter le

retour des protestants en France, mais en même temps, ils disaient qu'ils n'étaient *pas moins fous que les sorboniqueux* (21 août 1767), qu'il n'y avait rien de plus atrabilaire et de plus féroce que les huguenots (2 mars 1763).

Ce zèle pour calviniser la France n'était qu'un premier pas pour la déchristianiser. D'Alembert écrivait à Voltaire : « Pour moi, qui voit tout en ce moment couleur de rose, je vois ici la tolérance s'établir, les protestants rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie, le fanatisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive (4 mai 1762).

Par exception, Voltaire consentait à laisser la religion *aux cordonniers et aux servantes*, mais nous verrons, dans la suite de ces mémoires, le zèle des conjurés descendre jusque sur *la canaille* et leurs complots se propager du palais des rois jusqu'aux chaumières.

CHAPITRE III

Secret et Union des Conjurés

Il suffit rarement à des conjurés de cacher l'objet de leur conspiration dans des formules dont ils ont seul le secret, ils ont aussi leur manière de se désigner les uns aux autres sous des noms que le public ne pourrait reconnaître ;

enfin, ils ont des précautions pour que leur correspondance, si elle était interceptée, ne compromette ni eux ni leur complot.

Voltaire et d'Alembert ne négligèrent aucun de ces moyens. Le roi de Prusse est souvent désigné sous le nom de *Duluc* (d'Al., *Lett.* 77), d'Alembert sous celui de *Protagoras* (*Lett. de Volt.*, 26 janv. 1768), et quelquefois sous celui de *Bertrand* (*Lett.* 90). Diderot est appelé *Platon* ou *Tomplat* (*Lett.*, 25 août 1766), le nom général des conjurés est *Cacouac* (d'Al., *Lett.* 76) ; enfin le plus souvent ils emploient le mot de *frères.*

Les lettres étaient adressées sous le nom de commis de négociants qui avaient le secret.

Ils ne paraissent pas avoir employé des chiffres.

Quoique ces conjurés se parlassent ordinairement assez clairement de l'objet de leurs complots, le secret n'en était que plus recommandé à l'égard du public. « *Les mystères de Mithra,* disait Voltaire, *ne doivent pas être divulgués, il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre.* (*Lett.*, 27 av. 1767.) Confondez l'infâme le plus que vous pourrez, *frappez et cachez votre main... Si l'on vous reconnaît, on ne pourra vous convaincre* (mai 1761)... *Le Nil cachait sa tête et répandait ses eaux bienfaisantes ; faites-en autant, je vous recommande l'infâme* (26 av. 1767).

D'Alembert excellait dans cet art du secret et de cacher sa marche ; aussi Voltaire le recommandait-il comme le vrai modèle à suivre, *l'espoir du troupeau* (19 nov. 1760).

L'union entre tous les conjurés était une chose essentielle ; Voltaire la recommande perpétuellement.

On ne peut, sans résister à l'évidence, contester ni l'existence de cette coalition des sophistes, ni rien de ce qui en fait une vraie conspiration contre le Christ et la religion ; je ne finirai pas ce chapitre sans dire un mot pour fixer l'origine et l'époque de leur complot.

Si le moment où Voltaire jura de consacrer sa vie à l'anéantissement du Christianisme peut être regardé comme la première époque de la conjuration, c'est au moins à l'année 1728 qu'il faut remonter pour en découvrir l'origine, car c'est de cette année que date son retour de Londres en France, et c'est en Angleterre qu'il fit ce serment. (*Vie de Volt.*, *édit* de Kell.) Mais il vécut bien des années seul ou presque seul ; il lui fallut du temps pour former ses adeptes ; en 1750, il partit pour Berlin et c'est en cette même année que fut formé le projet de l'*Encyclopédie*. Ce furent d'abord d'Alembert et Diderot qui réunirent des disciples pour travailler à cette énorme compilation, mais ils ne purent la soutenir à eux seuls, et ce fut

Voltaire, nous dit sa vie, *qui se trouva naturellement leur chef, par son âge, sa célébrité et son génie.*

A son retour de Prusse, en 1752, la conjuration se trouva complète ; son objet précis fut *d'écraser* le Christ et la religion, son chef primordial fut celui qui avait fait serment de renverser les autels du Christ ; ses chefs secondaires furent d'Alembert, Diderot, Frédéric ; ses adeptes tous ceux que Voltaire comptait au nombre de ses disciples. Mais depuis le jour où il fut décidé que le grand objet de leur coalition était d'anéantir le Christianisme et, sous le nom d'infâme, d'écraser Jésus-Christ, sa religion et ses autels, il devait s'écouler encore près d'un demi-siècle avant que les Jacobins vinssent consommer en France le but de la conspiration. Il fallait cet intervalle aux philosophes corrupteurs pour préparer les voies aux philosophes massacreurs.

Ce Dieu du Christianisme, cette religion que Voltaire et ses adeptes ont juré d'écraser, ne sont pas, en effet, un autre Dieu et une autre religion que le Dieu et la religion dont les sophistes, sous le nom de Jacobins, viendront un jour proscrire le culte, renverser les autels, proscrire ou égorger les prêtres.

Ce sont les mêmes sophismes que nous entendons à l'école de Voltaire et que nous retrouverons à l'école des Jacobins. *Raison, liberté et*

philosophie, ces mots sont sans cesse dans la bouche de d'Alembert et de Voltaire comme ils le sont dans celle des Jacobins pour les tourner contre l'évangile et la révélation (voir toute leur correspondance). Lors donc que sur les débris des autels du Christ, les Jacobins érigeront l'idole de leur *Raison*, le vœu qu'ils rempliront ne sera pas différent de celui de Voltaire et de ses adeptes, enfin lorsque les légions du grand club porteront en triomphe, au Panthéon, les cendres de Voltaire, la Révolution antichrétienne consommée par ce triomphe ne sera pas autre chose elle-même que la révolution méditée par Voltaire, les moyens auront pu varier, la conspiration dans son objet, dans ses prétextes et dans son étendue aura été la même ; encore verrons-nous que, dans ses moyens même, cette révolution qui brise les autels, dépouille et massacre les ministres, ne fut étrangère ni aux vœux des premiers philosophes conjurés, ni à ceux de leurs premiers adeptes, toute la différence pourrait bien se réduire à ces mots: les uns auraient voulu écraser et les autres écrasent, les moyens pour les uns et les autres ont été ce qu'ils pouvaient être ; cherchons à dévoiler ce qu'ils furent successivement pour les sophistes qui avaient à préparer les voies.

CHAPITRE IV

PREMIERS MOYENS DES CONJURÉS

Pour *écraser l'infâme* dans le sens de Voltaire, il ne fallait rien moins que changer ou dompter l'opinion publique, la foi de tous les peuples chrétiens. La dompter par la force ne pouvait pas rentrer dans les moyens des premiers conjurés ; il leur fallait des moyens moins tumultueux, plus souterrains, plus lents ; il fallait que l'opinion publique pérît en quelque sorte par la gangrène. Ce fut cette nécessité qui inspira à d'Alembert le projet de l'*Encyclopédie.* Diderot le saisit avec enthousiasme, et Voltaire le soutint avec constance.

Pour sentir à quel point le succès de ce fameux dictionnaire devait intéresser le chef et ses complices, il faut savoir sur quel plan il avait été conçu.

L'encyclopédie fut d'abord annoncée comme devant former l'ensemble, le trésor de toutes les connaissances humaines, elle devait valoir à elle seule les plus immenses bibliothèques et suppléer à toutes. Son prospectus fut regardé comme un chef-d'œuvre ; en réalité, le but secret était de faire de l'encyclopédie un immense dépôt de toutes les erreurs, de tous les sophismes, de toutes les calomnies qui pouvaient

avoir été inventées contre la religion ; mais le poison devait être si bien caché qu'il se versât insensiblement dans l'âme des lecteurs sans qu'ils pussent s'en apercevoir, la religion devait paraître respectée et même défendue dans les discussions qui la regardaient directement et les articles en étaient confiés à des écrivains dont la probité ne pouvait être suspectée comme par exemple M. de Jaucourt. L'ouvrage n'en était que plus perfide.

Il restait à d'Alembert une triple ressource pour remplir tout l'objet de la conspiration antichrétienne; la première était l'art d'insinuer l'erreur, l'impiété dans les articles où elle pouvait être le moins attendue, dans ceux d'histoire, de physique, même de géographie ; la seconde était l'art des *renvois* qui consistait, après avoir mis sous les yeux du lecteur quelques vérités religieuses, à le renvoyer à des articles d'une autre espèce ; le mot seul du renvoi était quelquefois une épigramme. *Voyez préjugé, voyez superstition, voyez fanatisme* ; d'autrefois, on altérait la discussion d'un collaborateur honnête par un autre article qui le réfutait en ayant l'air de l'appuyer.

Les premiers volumes devaient être rédigés avec prudence ; à mesure qu'on avancerait, on deviendrait plus hardi ; puis si l'on n'osait pas encore tout dire ouvertement, on aurait la ressource des suppléments. L'encyclopédie recom-

mandée, exaltée par les adeptes, devait devenir le livre de toutes les bibliothèques et peu à peu tout le monde savant devait se touver le monde antichrétien.

Le projet ne pouvait être ni mieux conçu, ni plus fidèlement exécuté.

En ce qui concerne le fait lui-même, il suffit de jeter un coup d'œil sur cette immense collection et de rapprocher les articles assez exacts sur les principaux dogmes du Christianisme des articles auxquels les conjurés renvoient le lecteur. On peut voir, notamment, l'article DIEU, on y trouvera la démonstration physique et métaphysique de son existence, mais en se reportant aux différents renvois, V. *corruption, épicuréisme, bête, animal, droit naturel, Locke*, le lecteur se trouvera conduit insensiblement au plus parfait matérialisme.

Cette ruse n'échappa pas aux auteurs religieux (*Religion vengée, Gauchat, Bergiès, lettres helviennes*) et Voltaire soutint l'encyclopédie en représentant les auteurs religieux comme des ennemis de l'État.

Quant à l'intention, comment en douter, quand on voit Voltaire exhorter d'Alembert à profiter du moment où l'autorité civile occupée d'autres objets se montrait moins attentive aux progrès des impies et lui écrire formellement ? « *Pendant la guerre des parlements et des évêques, les philosophes auront beau jeu. Vous aurez le*

loisir de farcir l'encyclopédie des vérités qu'on n'aurait pas osé dire il y a vingt ans. (*Lett. à d'Al.*, 13 nov. 1756.) — *Je m'intéresse à une bonne pièce de théâtre, mais j'aimerais encore mieux un bon livre de philosophie qui écrasât l'infâme, je mets toutes mes espérances dans l'encyclopédie.* » (*Lett. à Daniel*, 23 mai 1764.)

L'intention apparaît encore clairement dans le choix des collaborateurs, surtout pour la partie religieuse.

Le premier de leurs théologiens fut Raynal; les jésuites venaient de le chasser de leur société, ce fut le meilleur de ses titres auprès de d'Alembert, cependant ses indélicatesses le firent aussi chasser de l'encyclopédie. Le second fut l'abbé Yvon, métaphysicien singulier, mais bon homme et plein de candeur, à l'honneur duquel on peut remarquer que ce furent précisément ses articles sur Dieu et sur l'âme auxquels d'Alembert et Diderot suppléèrent si bien par leurs renvois ; le troisième fut le fameux abbé de Prades qui, pour avoir voulu tromper la Sorbonne elle-même, fut condamné par le Parlement et obligé de se mettre sous la protection du roi de Prusse et qui, à la fin de sa vie, rétracta publiquement ses erreurs. Un autre théologien ou *théologal* de l'encyclopédie fut l'abbé Morelet, homme infiniment cher à d'Alembert et surtout à Voltaire qui l'appelait *mords-les* parce que, sous prétexte de s'élever contre l'inquisition,

il avait mordu l'Église de toutes ses forces. (*D'Al. lett.* 65 et 96 et 26 janv. 1762.)

La plupart des écrivains laïques étaient encore bien pires, je ne citerai que Dumarsais qui rétracta ses erreurs à son lit de mort.

Il ne faut cependant pas confondre avec ces hommes tous ceux qui ont pris part à cet ouvrage, tels que MM. Formey et de Jaucourt ; le seul reproche à leur faire est d'avoir continué à fournir des articles quand ils durent s'apercevoir de l'abus que l'on faisait de leur zèle.

L'ouvrage fut enfin terminé ; tous les journaux du parti remplirent le monde de sa renommée ; l'univers littéraire y fut trompé ; il se fit des éditions de toutes les formes et de tous les prix ; sous prétexte de corriger, on devint plus hardi ; au moment où la révolution de l'impiété se trouvait à peu près complète, parut *l'encyclopédie par ordre de matières*. Lorsqu'on la commença il fallait encore quelques ménagements pour la partie de la religion. Un homme d'un grand mérite, chanoine de Paris, crut devoir s'en charger de peur que la science de la religion fût traitée par ses plus grands ennemis. Il arriva ce qu'il était facile de prévoir ; le travail de ce savant ne fit que servir de passeport à cette nouvelle collection appelée *l'encyclopédie méthodique*. La révolution était sur le point d'éclater ; bientôt les petits impies du jour sentirent qu'ils pouvaient se passer de

ménagement et les sophistes du moment y consommèrent les projets de d'Alembert et de Diderot relativement à ce premier moyen des conjurés antichrétiens.

CHAPITRE V

Second moyen des Conjurés extinction des Jésuites

L'encyclopédie était en quelque sorte devenue le fondement de toute bibliothèque publique et privée ; les conjurés s'applaudissaient de leur succès, ils ne se dissimulaient cependant pas qu'il existait des hommes dont le zèle, la science et l'autorité pouvaient encore faire avorter la conjuration. L'Église avait ses défenseurs dans le corps des évêques et dans tout le clergé de second ordre, elle avait de plus un grand nombre de corps religieux que l'on pouvait regarder comme des troupes auxiliaires et toujours prêtes à s'unir à lui pour la cause du christianisme. Frédéric forma le premier un plan pour se défaire des principautés ecclésiastiques et Voltaire communiqua ce plan à la cour de Louis XV. Les ministres ne trouvèrent pas comme Frédéric des électeurs politiques à dépouiller. mais ils virent autour d'eux un grand nombre de religieux dont les posses-

sions réunies pouvaient fournir de grandes sommes, et d'Argenson fut celui qui traça un plan pour la destruction des religieux.

La marche de ce plan devait être lente et successive pour ne pas effaroucher les esprits. On ne devait séculariser, pour commencer, que les ordres les plus nombreux et donner leurs biens aux évêchés ou à des œuvres pies. On devait d'abord excepter les jésuites de cette prescription, à raison des services qu'ils rendaient dans l'éducation de la jeunesse et de l'impossibilité où l'on était de les remplacer dans les écoles ; on les sonda, mais on ne les trouva nullement disposés à seconder l'expulsion des autres ordres ; alors, on résolut de commencer par eux.

Cette expulsion fut, dans le temps, attribuée aux jansénistes, et il est certain que ceux-ci se montrèrent très ardents pour en venir à bout, mais le duc de Choiseul et la marquise de Pompadour n'aimaient pas plus les jansénistes que les jésuites et Voltaire aurait voulu qu'on *envoyât chaque jésuite dans le fond de la mer avec un janséniste au cou.* (*Lettre à Chabaran.*) Les jansénistes ne furent donc que la meute que Choiseul, la Pompadour et les philosophes lancèrent contre les jésuites. D'Alembert écrivait à Voltaire : « *Ecrasez l'infâme, me répétez-vous sans cesse, eh, mon Dieu, laissez-la se précipiter elle-même ; elle y court plus vite que*

vous ne pensez. Savez-vous ce que dit Astruc ? Ce ne sont pas les jansénistes qui tuent les jésuites, c'est l'encyclopédie, morbleu, c'est l'encyclopédie. Pour moi qui voit tout en ce moment couleur de rose, je vois d'ici les jansénistes mourant de leur belle mort après avoir fait périr cette année les jésuites de mort violente, la tolérance s'établir, les protestants rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie et le fanatisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive. » (*Lett.* 100.)

Dans le langage des conjurés eux-mêmes, telle est donc la véritable part qu'ils ont à la mort des jésuites, tel est l'espoir qu'ils en reçoivent ; les jansénistes, après avoir si bien servi les conjurés, doivent aussi périr, les calvinistes reviendront, périront à leur tour, et il ne restera plus que les conjurés et leurs adeptes.

Frédéric, dans cette guerre antijésuitique, se conduisit d'une manière qui ne peut être rendue que par lui-même (v. not. *Lett.*, 8 novembre 1777). Il voyait dans les jésuites les *gardes de corps de la Cour de Rome, les grenadiers de la religion* ; il applaudissait à leur destruction et se joignait contre eux au triomphe des conjurés ; il ne put contenir sa joie lorsqu'ils furent chassés du Portugal (*Lett.*, 5 mai 1777), mais, d'autre part, il voyait dans cette société un corps très utile à ses états ; comme tels, il les conserva et résista aux sollicitations de Voltaire et de tout le philosophisme.

Je crois devoir observer que toute cette guerre d'extinction déclarée aux jésuites par le philosophisme venait d'une idée fausse et outrageante pour la religion. Les sophistes étaient persuadés que l'Eglise chrétienne est l'ouvrage des hommes et la plupart croyaient que, lui ôter la ressource des jésuites, c'était hâter sa ruine, saper ses fondements et la réduire à ne plus pouvoir exister, mais ils ne furent pas longtemps sans s'apercevoir qu'il lui restait d'autres ressources ; que c'était faire trop d'honneur aux jésuites que de faire reposer l'Eglise sur eux comme sur une pierre fondamentale et il fallut s'occuper d'autres moyens pour la détruire. Celui que les conjurés suivirent avec une nouvelle ardeur fut la destruction absolue de tous les autres corps religieux.

CHAPITRE VI

Troisième moyen des Conjurés, extinction de tous les corps religieux

Les ennemis des moines ont pris à tâche de les faire regarder comme des corps parfaitement inutiles à la religion et surtout à l'Etat. Je ne sais de quel droit l'Europe peut se plaindre d'une association à laquelle elle doit de n'être plus ce qu'elle fut sous nos anciens Gau-

lois, Tudesques et Bretons. Je ne sais comment l'Etat pouvait regarder comme inutiles des hommes sans lesquels nous serions encore à l'état où étaient nos pères dans les siècles barbares, à ne savoir pas lire. Et, de ce côté-là, ils n'ont peut-être que trop réussi; ils ont appris à nos pères à lire et nous avons appris à mal lire.

Les jésuites détruits, les conjurés sophistes virent que le Christianisme subsistait encore et alors ils se dirent : Il nous reste à détruire les moines. Ce projet fut de nouveau fortement senti par Frédéric : « *Il n'est pas réservé aux armes*, dit ce dernier, *de détruire l'infâme, elle périra par les bras de la vérité... Il s'agit de détruire les cloîtres ou au moins de commencer par diminuer leur nombre. Ce moment est venu, le gouvernement français et celui de l'Autriche sont endettés, l'appas des riches abbayes et des couvents est bien tentant..., il est à présumer qu'après avoir joui de la sécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reste... Voici un petit projet que je soumets au patriarche de Ferney*; *c'est à lui, comme père des fidèles, de le rectifier et de l'exécuter. Le patriarche m'objectera peut-être ce qu'on fera des évêques, je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher... Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront comme ils voudront.* » (V. aussi *Lett.* du 13 août 1775.)

Voltaire répondait avec raison qu'en France on s'occupait beaucoup de la destruction des corps religieux. Depuis l'expulsion des jésuites, ce projet se poursuivait efficacement. On commença par reculer l'âge de la profession religieuse ; le recrutement s'en ressentit, les abus allèrent croissant, les scandales augmentèrent, c'est ce que voulaient les sophistes qui, d'ailleurs, ne cessaient de répandre des livres dont l'objet était de verser à pleines mains le ridicule, le sarcasme et le mépris sur les cénobites.

Celui qui seconda le mieux l'intention des conjurés fut Brienne, archevêque de Toulouse, puis de Sens, enfin ministre principal, mort dans un mépris, dans une exécration qui égale au moins celle que l'univers a aujourd'hui pour Necker. L'intrigue était venue à bout de le faire entrer dans une commission établie pour la réforme des ordres religieux, il sut en faire une commission de désordre et de destruction. Il se prêta si bien aux vœux des sophistes conjurés qu'avant la Révolution, il y avait déjà 1.500 couvents de supprimés. Il s'y prenait de manière à n'avoir bientôt plus besoin de suppression. A force d'accueillir, de solliciter même, les plaintes des jeunes contre les anciens, des inférieurs contre les supérieurs, de gêner les élections des supérieurs, il semait l'anarchie dans les cloîtres ; à peine se présentait-il quel-

ques nouveaux sujets pour remplacer les morts ; de ceux qui restaient les uns étaient honteux de porter une robe couverte d'opprobre et d'autres, excédés par les tracasseries de Brienne, demandaient eux-mêmes leur suppression; c'était un prodige qu'il en restât encore de fervents, mais ça a été un prodige bien plus grand encore que la foi du plus grand nombre de ces moines se soit ranimée précisément aux jours de la Révolution parmi ceux mêmes qui avaient demandé auparavant leur suppression. La persécution souterraine de Brienne les avait ébranlés, la persécution ouverte de l'Assemblée nationale les ranima.

Voltaire et Frédéric ne vécurent pas assez longtemps pour voir leur projet consommé en France, mais Brienne le vit, et, quand il voulut s'en faire honneur, il n'en recueillit que de l'opprobre.

Son impiété et ses complots s'étaient aussi étendus contre les vierges consacrées à la vie religieuse, mais il échoua complètement. Elles étaient pour la plupart sous l'inspection immédiate des évêques et il eut beau chercher comment il ôterait encore à l'Eglise cette ressource, les prétextes mêmes lui manquaient. Il fallut tout le despotisme des constituants pour tirer de leurs cellules ces saintes filles dont la piété et la constance font l'honneur de leur sexe et, avec les martyrs de Septembre, la partie la plus belle de la Révolution.

CHAPITRE VII

Quatrième moyen des Conjurés colonie de Voltaire

Dans le temps même où les conjurés étaient si occupés de l'abolition des jésuites et de tous les ordres religieux, Voltaire méditait un projet qui devait donner à l'impiété ses apôtres et ses propagandistes. C'est en 1760 et 1761 qu'il semble en avoir eu les premières idées. « *Serait-il possible*, écrivait-il à d'Alembert *que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendraient ne réussissent pas, après les exemples de douze faquins qui ont réussi* ? (*Lett.* 69 en 1760.) *Que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les francs-maçons... et alors je me fais brûler pour eux.* » (*Lett.* 85 en 1761.)

Les lettres de Voltaire sur ce sujet furent supprimées de sa correspondance ; mais on voit, par les réponses de Frédéric, de quoi il s'agissait : « *Vous me parliez*, dit-il, *d'une colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à Clèves, je ne m'y oppose point.* » (*Lett.* 146 en 1766) Mais les apôtres du nouveau messie, quelque fût leur zèle pour le grand ouvrage, ne se montraient pas prêts aux mêmes sacrifices et Voltaire en était réduit à dire : « *Six ou sept cent mille huguenots ont abandonné leur patrie pour les sottises*

de Jean Chauvin et il ne se trouvera pas douze sages qui fassent le moindre sacrifice à la raison universelle ! » (*Lett. à Daniel*, 18 août 1766.) « *J'ai été si fâché et si honteux du peu de succès de la transmigration de Clèves... Quand je pense qu'un fou et qu'un imbécile comme saint Ignace a trouvé une douzaine de prosélytes qui l'ont suivi et que je n'ai pu trouver trois philosophes, j'ai été tenté de croire que la raison n'est bonne à rien.* » (Nov. 1769.)

CHAPITRE VIII

Cinquième moyen des Conjurés
Honneurs académiques

L'Académie française était devenue le sanctuaire de l'honneur, le grand objet de l'émulation des orateurs, de tous les écrivains distingués ; les mœurs et les lois semblaient avoir pourvu à ce que les impies ne vinssent jamais le profaner, toute marque publique d'incrédulité devant être une cause d'exclusion ; Montesquieu avait d'abord été repoussé et n'avait été admis qu'après avoir donné des marques de repentir. Boindin avait été absolument rejeté ; d'Alembert, qui savait tout prévoir, avait eu soin de ne pas s'afficher avant que d'être admis, mais déjà les adeptes commençaient à élargir les voies ; d'Alembert s'aperçut qu'il ne serait

pas impossible de changer avec le temps le titre d'exclusion et voulut y faire entrer Diderot. « *Je sais*, disait-il, *tout le bien qu'il en résulterait pour la cause commune* (18 juil. 1760) »; mais, malgré l'appui et les intrigues de Voltaire, il n'y réussit pas.

A dater de cette époque, cependant, l'Académie se transforma en un vrai club de sophistes irréligieux. On y vit Marmontel, la Harpe, Champfort, Lemierre, Brienne, Suard, Gaillard et enfin Condorcet. C'est ainsi que l'Académie, transformée en un vrai club d'impiété, servit mieux la conjuration des sophistes contre le Christianisme que n'aurait pu le faire toute la colonie de Voltaire ; elle infecta les gens de lettres et les gens de lettres infectèrent l'Europe de ces productions que nous allons voir devenir, pour les chefs, un des grands moyens de préparer les peuples à une apostasie générale.

CHAPITRE IX

Sixième moyen des Conjurés
Inondation de Livres antichrétiens

Que depuis quarante ans et surtout pendant les vingt dernières années de Voltaire, l'Europe se soit vue inondée de productions antichrétiennes, pamphlets, systèmes, romans ou prétendues histoires, c'est un fait trop clair pour

qu'on ait à en fournir la preuve, mais je veux montrer le concert des chefs de la conjuration quant à la marche à suivre dans l'art d'en multiplier et d'en aider la circulation.

Cette marche se concertait spécialement entre Voltaire, d'Alembert et Frédéric. On les voit, dans leur correspondance, rire entre eux des pièges qu'ils tendaient à la religion, précisément dans ces ouvrages qu'ils affectent de regarder comme indifférents à la religion. On peut en juger par l'exemple suivant.

On sait combien nos philosophes se sont occupés de systèmes physiques sur la création de l'univers ; on les a vus fouiller les mines, disséquer les montagnes, dans le but, à les entendre, de faire des découvertes intéressantes pour l'histoire naturelle. D'Alembert employa bien des pages pour démontrer qu'il n'y a rien là dans tous ces systèmes de contraire à la grandeur de Dieu ; que les théologiens n'avaient pas à les juger et pendant ce temps-là il écrivait à Voltaire : « *Cette lettre vous sera remise par Desmarets, homme de mérite et bon philosophe... qui va en Italie où il se propose de faire des observations d'histoire naturelle qui pourraient bien donner le démenti à Moïse. Il n'en dira rien au maître du sacré palais, mais il ne vous en fera pas un secret.* » (*Lett.* 137 an 1763.)

En Hollande paraissaient chaque mois quelques-unes de ces productions sorties de la

plume des plus hardis impies : *Le Militaire philosophe, Les Doutes, L'Imposture sacerdotale, Le Polissonisme dévoilé.* On eût dit que Voltaire présidait seul à tout ce commerce d'impiété, tant il mettait de zèle à en seconder le débit. Il était averti des éditions, il en avertissait les frères de Paris, il leur recommandait de se les procurer, de les faire circuler, il désignait à d'Alembert les productions les plus impies qu'il le chargeait de faire réimprimer dans Paris, telles que l'*Examen de la religion*, par Dumarsais et le *Testament de Jean Meslier.*

Les moyens des conjurés pour inonder l'Europe de ces productions anti-chrétiennes ne se réduisirent pas à leurs intrigues souterraines ; ils avaient à la cour même des hommes puissants, le ministre Choiseul, Malesherbes, surintendant de la librairie qui, pour éluder à chaque instant la loi, étaient en parfaite intelligence avec d'Alembert. Ils eurent même recours à Frédéric qui leur répondit : « *Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs* ; *ils jouissent d'une liberté entière et comme ils sont liés avec ceux de Hollande, de France et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer des livres où ils jugent à propos.* » (*Lett.*, 5 mai 1767.)

Nous verrons plus loin les moyens de la secte pour faire parvenir le venin de ces productions jusque dans les cabanes des pauvres que Vol-

taire ne semblait pas d'abord avoir envie de conquérir à son despotisme.

CHAPITRE X

Spoliations, violences projetées par les Conjurés et cachées sous le nom de « tolérance »

Des moyens adoptés par les chefs de la conjuration, il n'en est point peut-être qui leur réussit mieux que leur affectation à répéter sans cesse dans leurs écrits ces mots de *tolérance*, *raison*, *humanité*, dont Condorcet nous dit qu'ils avaient fait leur cri de guerre. Mais ces sentiments étaient-ils réels? En demandant la tolérance pour eux, était-il dans leurs vœux de la laisser aux autres, si jamais ils étaient les plus forts? Il suffira de jeter les yeux sur leur correspondance pour voir s'il n'en fut pas des premiers conjurés comme des Jacobins leurs successeurs, des Petion, Condorcet, Robespierre, qui parlent aussi beaucoup de tolérance.

Les spoliations, les violences les plus outrées, la mort, telle a été la tolérance des révolutionnaires, ces moyens ne furent pas étrangers aux premiers conjurés dont ils avaient emprunté le langage. Voltaire envoyait au duc de Praslin un mémoire tendant à l'abolition des dîmes pour ôter au clergé sa subsistance (1764); il

écrivait : « *J'aime à railler ces Arlequins faiseurs de bulles, j'aime à les rendre ridicules, j'aimerais mieux les dépouiller.* » (8 juillet 1770.) Les décrets d'exil, de violence, de sang ne lui étaient pas non plus absolument étrangers : « *Est-ce que la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier des jésuites avec les boyaux du dernier des jansénistes ne pourrait pas amener les choses à quelque conciliation* ? »

Frédéric semblait plus approcher de la véritable tolérance ; pourtant il écrivait : « *Les dévots ont leur parti ; jamais on ne l'achèvera que par une force majeure, c'est du gouvernement que doit partir la force qui écrasera l'infâme.* » (*Lett.* 95, av. 1775.) On ne peut s'y méprendre, ce moment si désiré était celui où l'impiété assise sur le trône lèverait enfin ce masque de tolérance et alors Frédéric, tout comme Julien, aurait eu recours à la *force majeure* et aurait porté cette sentence qui devait écraser *l'infâme.*

Cependant, ces vœux inhumains échappaient aux conjurés plutôt qu'ils n'étaient le véritable objet de leur correspondance. Ils préparaient les voies aux séditieux et aux âmes féroces qui devaient exécuter ce que les sophistes n'avaient fait que méditer et projeter. Il me reste à signaler quel fut le rôle des premiers chefs et par quels services chacun d'eux prépara le règne des nouveaux adeptes.

CHAPITRE XI

Role, mission, services et moyens particuliers de chacun des chefs de la conjuration antichrétienne

Pour arriver à écraser ce Christ dont la haine le tourmentait, chacun des conjurés devait y concourir par ses moyens propres, par ceux que ses facultés respectives, sa situation personnelle mettaient en sa puissance.

Voltaire avait reçu presque tous les talents qui peuvent distinguer un écrivain, il les consacra tous à cette guerre. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il n'eut point d'autre objet; il disait : « *Ce qui m'intéresse, c'est l'avilissement de l'infâme.* » (*Lett.* 15 juin, 1781.) Plus de quarante volumes, romans, dictionnaires, histoires, lettres, coulèrent de sa plume, tous dictés par le vœu d'écraser Jésus-Christ. Il ne faut pas chercher dans cette immense collection (celle de Voltaire) un système de déiste, de matérialiste ou de sceptique, ils y sont tous ; le trait lui importe peu pourvu qu'il puisse le lancer contre le Christ. Pour le combattre plus sûrement, il se cacha sous les livrées du Christ ; il fréquentait ses temples, il assistait à ses

mystères, il ne faisait annuellement ses pâques que pour le blasphémer plus hardiment.

L'accusation est monstrueuse, mais la preuve en est sans réplique. Voltaire écrit à la comtesse d'Argental : « *J'ai soixante-sept ans, je vais à la messe de paroisse, j'édifie mon peuple. Je bâtis une église, je communie et je m'y ferai enterrer, mordieu, malgré les hypocrites... Je suis bon chrétien, bon serviteur du roi, bon précepteur de filles, je fais trembler jésuites et curés, je suis homme à avoir le pape dans ma manche quand je voudrai. Eh bien, cuistres, qu'avez-vous à dire ? Voilà, mes chers anges, comment je répondrai aux Fantins, aux Grisels, aux Guyons et au petit singe noir.* » (15 janv. 1761.)

Il paraît que le comte d'Argental fut lui-même révolté de ces odieux artifices, car on voit Voltaire lui écrire le lendemain : « *Vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez ; oui, pardieu, je communierai avec Mme Denis, avec Mlle Corneille, et, si vous me fâchez, je mettrai en rimes croisées le* Tantum ergo », et dans une autre occasion : « *Oui, j'ai fait mes pâques, et qui, plus est, j'ai rendu le pain béni en personne... après cela, je défierai hardiment les jansénistes et les molinistes.* » (27 av. 1768.)

Tant de zèle avait fait de Voltaire l'idole du parti. Les adeptes accouraient de toutes parts pour le voir, ceux qui ne pouvaient approcher lui écrivaient, le consultant, lui exposant leurs

doutes. Il riait lui-même de son empire, mais n'en répondait pas moins qu'il fallait écraser le dieu des chrétiens. Dans l'antre de Ferney il fallait qu'il sût tout, qu'il vît tout, qu'il dirigeât tout ce qui avait rapport à la conjuration.

Le rôle de Frédéric était de protéger les adeptes, de les dédommager de ce qu'ils appelaient les persécutions du fanatisme : de Prades est obligé de fuir les décrets du Parlement, le sophiste-roi le fait chanoine de Breslaw ; un jeune écervelé échappe aux magistrats qui avaient à le punir, Frédéric en fait son porte-enseignes ; alors même que ses trésors étaient épuisés par les armées, les pensions qu'il servait aux philosophes, celle surtout de d'Alembert étaient sa dette la plus sacrée.

Placés dans une sphère moins élevée, Diderot et d'Alembert commencèrent leur mission par un jeu dans lequel ils annonçaient l'un et l'autre le caractère de leur apostolat. Ils allaient, sans être connus, dans les cafés de Paris et ils amenaient la conversation sur des sujets religieux ; Diderot attaquait, d'Alembert défendait, les assistants écoutaient, admiraient, se mêlaient de la partie. Diderot pressait l'argument, d'Alembert finissait par convenir que la difficulté lui paraissait sans réplique et se retirait comme un homme honteux et désespéré que son amour pour la religion ne lui suggérât pas une réponse plus satisfaisante. Quand la

police, instruite de ce jeu, voulut y mettre fin, il n'était plus temps, les sophismes avaient pénétré dans la société ; ils n'en sortirent plus.

Malgré les folies de Diderot, il n'en fut pas moins, aux yeux de Voltaire, l'*illustre philosophe*, l'un des plus utiles *chevaliers* de la conspiration ; il réussit à le placer à la cour de Russie où la mode était d'avoir des philosophes français, mais Diderot s'y montra si extraordinaire qu'il fallut le renvoyer d'où il était venu. Il revint de Russie en France en robe de chambre et un bonnet sur la tête et lorsqu'on traversait un village, son domestique, marchant devant lui, avait soin de dire : « *C'est le grand homme, M. Diderot, qui passe.* »

D'Alembert n'eût rendu que peu de services aux conjurés s'il s'en fût tenu à sa plume. Malgré son style pointilleux et ses épigrammes, le talent d'ennuyer laissait au moins à ses lecteurs une espèce de contre-poison. Voltaire lui donna une autre mission qui convenait mieux à son genre. Il s'était chargé des ministres, des ducs, des princes et des rois, il chargea d'Alembert de former de jeunes adeptes. Jamais mission ne fut remplie avec plus d'adresse. D'Alembert s'établit le protecteur de tous les jeunes gens qui venaient à Paris avec quelque talent, il leur montrait les prix, les couronnes, les fauteuils académiques dont il disposait soit comme secrétaire perpétuel, soit

par ses intrigues et ses manœuvres qui s'étendaient bien plus loin que Paris, car il fit admettre à l'Académie de Berlin Helvétius et le chevalier de Jaucourt.

Voltaire réussit à faire mettre à la tête des instituteurs de l'Enfant de Parme Condillac, et de Leire, et écrivait à ce sujet : « Il me paraît que l'Enfant parmesan sera bien entouré ; *il aura un Condillac, un de Leire; si avec cela il est bigot, il faudra que la grâce soit forte.* » (*Lett.* 77 de Volt. et 151 de d'Al.)

D'Alembert était vraiment dans Paris l'espion de tout auteur religieux. On est étonné de trouver dans Voltaire tant d'objets relatifs à la vie privée des hommes qu'il prétend réfuter, tant d'anecdotes calomnieuses ou ridicules, c'est d'Alembert qui les lui fournissait. La preuve est dans tout ce qu'il écrit sur des hommes du plus grand mérite, le P. Bertier, l'abbé Guenée, le Franc, Caveyrac, Sabbatier et bien d'autres auxquels Voltaire ne répond le plus souvent qu'avec les armes fournies par d'Alembert. De son côté, Voltaire n'épargnait rien pour donner de la considération à d'Alembert ; il le recommandait à ses amis et lui servait d'introducteur dans ces clubs domestiques qui se formaient alors dans Paris et que devait un jour absorber le grand Club.

CHAPITRE XII

Progrès de la conspiration sous Voltaire.
Première classe,
disciples protecteurs, adeptes couronnés.

Le grand objet de Voltaire avait été d'ôter au Christ toute cette classe d'hommes que les conjurés appellent *honnêtes gens*, d'abord ceux qui brillent par la puissance, le rang, la richesse, ensuite tous les gens instruits, et de ne laisser au Christ que la *canaille, les laquais, les cuisiniers.*

Ce n'est point une observation à négliger dans l'histoire. Si l'historien n'ose pas le faire, qu'il laisse la plume. Celui qui craint de dire aux rois : c'est vous qui les premiers êtes entrés dans la conspiration contre le Christ, et c'est le Christ qui a laissé les conjurés menacer, ébranler et miner sourdement vos trônes, laissera les puissances dans leur aveuglement, il cherchera les causes de la révolution dans ses agents, il verra des Necker, des Brienne, des Philippe d'Orléans, des Mirabeau, des Robespierre, le désordre dans les finances, l'insubordination dans les armées, l'agitation dans le peuple ; il ne verra pas ce qui a fait les Necker, les Mirabeau, les Robespierre, le désordre,

l'esprit de faction. Quand nous montrons les souverains punis de cette protection, ce n'est pas leur honte que nous cherchons à divulguer, c'est la vraie cause de leur malheur et de celui de leur peuple que nous cherchons à faire connaître pour que le remède se montre de lui-même.

Dans la correspondance des conjurés, il est plus d'une lettre qui témoigne que l'empereur Joseph II avait été admis et initié par Frédéric II dans les mystères de la conspiration. « *Grimm*, disait Voltaire, *affirme que l'Empereur est des nôtres, cela est heureux, car la duchesse de Parme, sa sœur, est contre nous.* » (28 oct. 1769.) « *Vous m'avez flatté que l'Empereur était dans la voie de perdition, voilà une bonne récolte pour la philosophie.* » (*Lett.* 181.)

La guerre résolue contre le Christ entre Joseph et Frédéric ne fut point une guerre d'extermination ; ce fut une guerre d'hypocrisie. Joseph, tout aussi peu croyant que Frédéric, continua à se donner pour un prince religieux, à s'approcher des sacrements avec l'extérieur de la piété ; il affecta même dans son voyage en France de ne pas passer par Ferney, mais en même temps il supprima un grand nombre de monastères (c'était le plan de Frédéric). Il s'empara d'une partie des biens ecclésiastiques (c'était le vœu de Voltaire). Enfin, il chassa de leurs cellules jusqu'à ces carmé-

lites dont la pauvreté ne laissait pas le moindre prétexte à l'avarice et il donna le premier à son siècle l'exemple de ces saintes filles réduites à errer dans les autres empires et à chercher jusqu'en Portugal un asile à leur piété.

Nous verrons dans la suite Joseph se repentir de la guerre qu'il avait faite au Christ ; il essayera, mais trop tard, de réparer ses fautes, il en sera une triste victime.

La correspondance nous montre bien d'autres souverains entrer avec la même imprudence dans tous ces complots contre le Christ. « *Nous avons pour nous,* écrivait d'Alembert, *l'impératrice Catherine, le roi de Prusse, le roi de Danemark, la reine de Suède et son fils.* » (28 nov. 1770), et Voltaire écrivait vers le même temps à Frédéric «... *pour l'impératrice de Russie, la reine de Suède, votre sœur, le roi de Pologne, le prince Gustave, fils de la reine de Suède, je pense que je sais ce qu'ils pensent.* » (21 novembre 1770.)

Les droits de Christian VII, roi de Danemark, au titre d'adepte, se trouvent ainsi dans les lettres de Voltaire ; mais on peut dire pour son honneur que les conjurés s'étaient emparés de sa jeunesse. Lors de son voyage en France, il n'avait que dix-sept ans et déjà il disait que Voltaire lui avait appris à penser. (*Lett. d'Al.*, 12 novembre 1768.)

Les mêmes erreurs firent également de Gus-

tave III, roi de Suède, un adepte protecteur. Il était venu aussi à Paris recevoir les hommages et les leçons des soi-disant philosophes. « *Voilà*, disait d'Alembert à Voltaire en lui adressant M. Jennings, chambellan du roi de Suède, *un digne philosophe républicain que je vous présente. Il a des compliments à vous faire de la part de la reine de Suède et du Prince royal qui protègent dans le Nord la philosophie si mal accueillie des princes du Midi.* » (19 janv. 1769.)

Ulrique de Brandebourg avait été initiée à la philosophie par Voltaire lui-même. Devenue reine de Suède, elle le pressa plus d'une fois de venir finir ses jours auprès d'elle (*Lett. à Volt.*, de 1743 à 1751); elle ne crut pas pouvoir lui donner de plus grandes preuves de sa fidélité aux principes qu'elle avait reçus de lui lors de son premier voyage à Berlin qu'en les faisant sucer à son fils avec le lait. Voltaire avait initié la reine Ulrique et Ulrique initia son fils.

Mais, d'un autre côté, Voltaire initiait Condorcet, et Condorcet, siégeant au Club des Jacobins, initia Ankarström. Tandis qu'Ulrique, élève de Voltaire, apprenait à son fils à se jouer des mystères du Christ, Condorcet, élève de Voltaire, apprit à Ankarström à se jouer du trône et de la vie des rois. Condorcet et Ankarström appartenaient au grand Club, et ce grand Club retentissait du vœu de délivrer la terre de ses

rois. Gustave fut marqué pour en être la première victime et Ankarström s'offrit pour être le premier bourreau ; il part de Paris, et Gustave tombe sous ses coups. (*V.* le *Journal de Fontenay.*) Les rois avaient souscrit pour la statue de Voltaire, les Jacobins souscrivirent pour celle d'Ankarström ; ils placèrent son buste à côté de celui de Brutus.

Je ne finirai pas ce chapitre sans remarquer que, parmi les rois du Nord, on ne voit pas mentionner une seule fois le roi d'Angleterre ; quant aux rois du Midi, c'est encore une justice à leur rendre que les sophistes se plaignaient, au contraire, de les trouver si loin de leur philosophie.

CHAPITRE XIII

SECONDE CLASSE DES PROTECTEURS ADEPTES PRINCES ET PRINCESSES

Dans la seconde classe des adeptes protecteurs, je comprendrai ces hommes qui, sans être sur le trône, jouissent d'une puissance presque égale à celle des rois.

La *Correspondance* nous y montre plus spécialement le Langdrave de Hesse-Cassel. C'était Voltaire qui dirigeait ses études et qui lui recommanda particulièrement le *Recueil nécessaire* où se trouve un ouvrage de Boling-

brocke. Le Landgrave faisait part à son maître des nouvelles découvertes qu'il regardait comme des objections à l'authenticité des livres saints, et Voltaire applaudissait à son élève. Il faut ajouter le duc de Brunswick, le duc de Würtemberg, Charles-Théodore, électeur palatin. Celui-ci tantôt sollicitait de Voltaire l'envoi du poème de Jeanne d'Arc, tantôt le pressait de venir à Mannheim lui donner de nouvelles leçons de philosophie. Jusqu'à la princesse d'Anhalt-Zerbst qui envoyait des remerciements à l'auteur qui avait eu l'impudence de lui faire cadeau du même ouvrage. Wilhelmine, Margrave de Bayreuth, prenait le titre de sœur Guillemette pour faire ses compliments à frère Voltaire; enfin, celui-ci pouvait écrire à d'Argental (26 sept. 1766) : « *Il n'y a pas un prince allemand qui ne soit philosophe.* »

Il est sans doute des exceptions à faire à cette assertion, mais au moins prouve-t-elle à quel point les coryphées de l'impiété croyaient pouvoir s'applaudir de leurs progrès auprès de tant de princes, de tant de souverains à qui l'impiété devait un jour devenir si fatale.

CHAPITRE XIV

Troisième classe des adeptes protecteurs, ministres, grands seigneurs et magistrats.

C'était en France que le philosophisme avait pris toutes les formes d'une véritable conspiration, ce fut en France aussi qu'il eut le plus de succès dans la classe des citoyens libres ou puissants. Il ne fut point donné aux conjurés de le voir assis sur le trône des Bourbons comme il l'était sur ceux du Nord, mais Louis XV, sans être impie, n'en fut pas moins une des grandes causes des progrès de la conjuration. Il n'eut pas le malheur de perdre la foi, mais cette foi resta dans son cœur si morte, ses mœurs, ses scandales, le triomphe de ses courtisanes répondirent si peu au titre de *roi très chrétien*, qu'autant eût valu qu'il professât la religion de Mahomet. Il s'entoura presque entièrement d'adeptes de Voltaire : Amelot, d'Argenson, de Choiseul, de Praslin et Malesherbes.

Celui que la *Correspondance* de Voltaire nous montre comme le plus d'accord avec son philosophisme, était ce marquis d'Argenson, qui avait tracé le plan à suivre pour l'extinction des ordres religieux. Plus zélé, plus actif encore était le duc de Choiseul, qui commença l'exé-

cution par l'expulsion des jésuites. Mais celui à qui la conjuration devait le plus fut Malesherbes. Je sais bien que le nom de cet homme évoque quelques vertus morales, qu'il adoucit la rigueur des prisons, fit des efforts pour remédier aux abus des lettres de cachet; mais je sais aussi que personne en France n'abusa plus de son autorité pour y établir le règne de l'impiété. De son ministère relevait l'observation des lois relatives à la librairie; il les effaça toutes d'un mot en prétendant qu'un livre *n'était qu'une affaire de commerce.*

Un des grands malheurs de Louis XVI fut de prendre Maurepas comme ministre ; c'était un vieillard décrépit avec tous les défauts de la jeunesse ; Voltaire en fit aussi un philosophe ; il ne le fut sans doute que par légèreté. Ennemi des secousses violentes, sans avoir des principes fixes sur le catholicisme, il était de ceux qui regardent comme impolitique le vœu de détruire. Il ne hâtait pas la Révolution, mais il était incapable de l'arrêter ; il ne faisait pas le mal, mais il le laissait faire ; le philosophisme, sous son ministère, fit d'horribles progrès ; rien ne le prouve mieux que le choix de Turgot, dont Voltaire nous donne l'appel au ministère comme le commencement d'une grande révolution.

On a beaucoup parlé de la philanthropie de cet homme, elle fut celle d'un hypocrite ; il a trahi la religion, les lois, il a trahi le roi

lui-même ; il abusa de l'esprit d'un monarque trop jeune pour débrouiller les sophismes de la secte. La bonté de son cœur aida Louis XVI à se laisser tromper ; dans les prétendus droits du peuple il ne vit que les siens à sacrifier et c'est des leçons de Turgot qu'il faut dater l'erreur qui fit à ce malheureux prince un devoir de sa facilité, de ses perpétuelles condescendances, de son inaltérable patience pour une populace dont la souveraineté le conduisit, lui, sa femme et sa sœur, à l'échafaud.

Turgot fut le premier qui porta au ministère le double esprit de cette Révolution à la fois anti-chrétienne et anti-monarchique. Choiseul et Malesherbes furent aussi impies, et le premier surtout fut peut-être plus méchant ; mais il n'avait pas encore existé de ministre assez sot pour chercher à détruire dans le roi lui-même le principe de l'autorité.

Après Turgot parut Necker ; les sophistes parlaient de ces vertus presque autant qu'il en parlait lui-même. C'est encore une réputation que l'historien jugera par les faits. N'étant encore que le petit commis d'un banquier, des spéculateurs le prirent pour confident et le chargèrent d'acheter *des billets du Canada* qui étaient alors à vil prix et sur lesquels on espérait une reprise. Necker, quelque temps après, dit à ses commettants que l'affaire ne lui avait pas paru bonne et qu'il avait décommandé

l'achat, mais dans l'intervalle il les avait tous accaparés, et, lorsque la paix arriva, il se trouva riche de trois millions. (V. Meulan, *Causes de la Révolution.*) Il noua des intelligences avec Philippe d'Orléans pour affamer le peuple et le pousser à l'insurrection. Il accaparaît les blés, les tenait renfermés dans des magasins ou les faisait promener en bateaux d'un port à l'autre, sans permettre qu'on en vendît au peuple qui mourait de faim. Lorsqu'enfin il fut renvoyé du ministère, la populace, stupide souveraine de Paris, courut aux armes, redemandant Necker, portant son buste et celui de Philippe, et obligea le roi à lui rendre son bourreau qu'elle appelait son père, et Necker, de retour, se hâta de la tuer encore par la famine.

Telles furent les vertus de Necker, adepte, devenu protecteur et ministre.

J'ai déjà parlé de Brienne.

Lamoignon, dont le nom avait été chez ses ancêtres l'honneur de la magistrature, devint Garde des Sceaux quand Brienne fut premier ministre. Ce n'était pas simplement un incrédule comme tant de seigneurs l'étaient alors, il était un des impies conjurés. Nous trouverons son nom dans l'un des plus secrets comités. Il se tua en philosophe après sa disgrâce qui suivit de très près celle de Brienne.

Il sera difficile à la postérité de concevoir comment un prince aussi religieux que

Louis XVI fut cependant toujours entouré de ces ministres appelés philosophes, et qui n'étaient qu'impies. Cette énigme cessera d'en être une quand l'historien réfléchira que le grand objet des conjurés avait été d'abord de détruire la religion dans les premières classes de la société. (*Lett.* à Diderot, 25 déc. 1762 ; à d'Al., *passim.*) Il y avait sans doute encore de grandes vertus dans la noblesse, à la Cour même, mais il est malheureusement vrai que Voltaire avait grandement lieu de s'applaudir du progrès de son philosophisme parmi les grands du monde et ces progrès expliquent aisément les malheureux choix de Louis XVI ; les sophistes avaient soin de désigner eux-mêmes ceux dont la politique les engageait à faire des adeptes ; alors ils embouchaient toutes les trompettes de la renommée en faveur de l'adepte qu'ils poussaient près du trône ; ce sont les intrigues du philosophisme bien plus que celles de l'ambition qui donnèrent successivement à Louis XVI les Turgot, les Necker, les Lamoignon et les Brienne, sans parler des ministres subalternes et des commis importants dont les sophistes conjurés s'assuraient les services.

Dans les cours étrangères aussi bien qu'à Paris, les hauts et puissants seigneurs s'imaginaient aussi que le zèle de leur philosophisme devait les distinguer du commun des hommes ; le prince Galitzin faisait imprimer

la production la plus impie d'Helvétius et osait la dédier à l'Impératrice Catherine. La Suède, d'où était parti le chambellan Jennings, avait produit un adepte bien plus précieux encore, le comte de Creutz, dont Voltaire écrivait : « *S'il y avait un empereur Julien au monde, c'est chez lui que M. le comte de Creutz devrait aller en ambassade.* » (11 mai 1764.) L'Espagne elle-même avait son d'Aranda, qui, chaque soir, allait réchauffer son zèle avec d'Alembert, Marmontel et autres chez la demoiselle de Lespinasse. Elle avait encore le marquis de Mora, le duc de Villa Hermosa et le duc d'Albe.

Dans les parlements, il est constant qu'il y avait bien des magistrats mieux instruits dès artifices des conjurés et qui auraient donné aux lois plus de vigueur pour maintenir la religion, mais jusque sur les sièges de la Grand'-Chambre, il y avait des intrus de l'impiété, et notamment Terray, déjà assez infâme comme ministre, mais pas assez connu comme sophiste.

CHAPITRE XV

Classe des gens de lettres

Les passions et la facilité de les satisfaire quand on a secoué le joug de la religion avaient donné aux conjurés presque tous ces hommes qui dominent la société par les titres, les ri-

chesses ; la fumée des réputations leur donna bientôt ceux qui visent à la distinction par la supériorité de l'esprit et du génie et Voltaire vit les gens de lettres se traîner à sa suite et n'eut besoin que de leur donner le ton.

Dans la foule de ces auteurs, il en est un qui n'avait pas besoin de lui pour arriver à la célébrité, c'est Jean-Jacques Rousseau. Sublime quand il le veut, il pouvait donner à l'Eglise un nouveau Bossuet, malheureusement, il fut connu par d'Alembert, Diderot et Voltaire ; il entra pour un temps dans leurs complots ; il concerta avec eux les moyens de détruire la religion ; lorsqu'il les quitta, il ne quitta ni leurs erreurs, ni les siennes ; il fit la guerre à part ; l'admiration des adeptes fut partagée ; mais, aux deux écoles, l'impiété ne fit que varier l'usage des armes, les opinions ne furent pas plus religieuses.

Voltaire avait pour lui l'agilité. Les disciples de Rousseau lui trouvaient plus de force. Voltaire blasphémait la loi du Christ, se rétractait, communiait et se hâtait d'écrire aux conjurés pour les exhorter à *écraser l'infâme.* Jean-Jacques quittait et reprenait le Christianisme de Calvin, revenait à la Cène, faisait du Christ le plus sublime éloge que l'éloquence humaine eût tracé et finissait l'éloge en faisant du Christ un visionnaire. (*Conf et prof. de foi.*) Voltaire détestait le Dieu des Chrétiens, Rousseau l'admirait en le blasphémant.

Après leurs divisions, Voltaire détesta Jean-Jacques, le bafoua, voulut qu'il fût lié comme un vil insensé. (8 mai 1761 et *Guerre de Genève*). Mais il s'applaudissait que toute la jeunesse apprît à lire dans la profession de foi du vicaire savoyard ; malgré de monstrueuses inconséquences, l'erreur chez le citoyen de Genève prit l'essor et le nerf du génie ; il enleva au Christ des adorateurs qui eussent résisté à d'autres armes ; l'un plaisait davantage à la jeunesse, l'autre faisait plus de dupes dans l'âge mûr ; un nombre prodigieux d'adeptes durent à l'un et à l'autre leur apostasie.

Les mânes de Buffon se révolteraient peut-être de voir son nom inscrit à la suite de Jean-Jacques, cependant il se fit le héros de ces hommes que d'Alembert envoyait fouiller les montagnes pour chercher des démentis à Moïse et aux livres saints. Pour les démentir, il fit de ces livres, comme de lui-même, le jouet des contradictions ; une grande partie de sa gloire s'évanouit dans les rêves de l'incrédulité.

Après ces deux hommes, il en est deux dont l'érudition mieux dirigée eût fait honneur aux sciences, Fréret et Boulanger. Ce dernier dont la tête était surchargée de latin, de grec, d'hébreu, de syriaque et d'arabe donna aussi dans les extravagances de l'athéisme qu'il rétracta pourtant dans ses derniers jours en détestant la secte qui l'avait égaré.

Le marquis d'Argens voulut aussi paraître faire nombre parmi les sophistes érudits, il fut longtemps l'ami de Frédéric et le mérita comme tous les impies ; mais nous avons appris de la bouche même de son frère qu'il se rendit à la lumière de l'évangile et conjura le prêtre qu'il avait appelé de l'aider à reparer son incrédulité passée.

Marmontel est peut-être celui qui a le plus cherché à se mettre à l'écart et à faire oublier ses liaisons avec les premiers conjurés; cependant, c'est à ces liaisons bien plus qu'aux Incas et à Bélisaire qu'il doit sa célébrité.

La Harpe fut l'enfant gâté de Voltaire. Il suivit aveuglément la carrière que lui traçait son maître ; s'il ne fut pas le pilier de la nouvelle secte, il en fut au moins le trompette. Les éloges que Voltaire faisait du *Mercure*, depuis que La Harpe en était devenu le principal rédacteur (V. *Lett.* à d'Alemb.), prouvent l'influence que ces sortes de journaux exercent sur l'opinion publique. Le *Mercure* avait plus de dix mille souscripteurs et encore plus de lecteurs qui, recevant toutes les impressions du journal, se trouvaient peu à peu aussi philosophes, c'est-à-dire aussi impies que le sophiste hebdomadaire.

Plus que tous ces adeptes, plus que Voltaire lui-même, Condorcet haïssait Jésus-Christ. Il frémissait au seul nom de divinité ; dur, in-

grat, insensible, froid, assassin de l'amitié et de ses bienfaiteurs, il aurait traité Dieu, s'il l'avait pu, comme il traita Larochefoucauld : on le voit dans ses études, dans ses écrits, dans ses conversations, dirigeant tout vers l'athéisme, n'ayant d'autre objet que de faire servir toute l'histoire à inspirer à ses lecteurs toute sa haine, toute sa frénésie contre Dieu. Depuis longtemps, il attendait la chute des autels comme le seul spectacle dont son cœur pût jouir ; il la vit et la suivit de près, mais il tomba comme l'impie errant et vagabond, succombant aux angoisses, à la misère et aux terreurs de Robespierre.

Je nommerais en vain une foule d'autres écrivains de la secte. Voltaire avait tellement mis en vogue leurs productions antichrétiennes que ce genre de littérature était une ressource pour de misérables écrivailleurs qui ne se nourrissaient que du commerce de leurs blasphèmes : on eût dit que l'art d'écrire et de se faire lire n'était plus que celui des sarcasmes contre la religion ; de là cette nouvelle génération qui, depuis les succès des sophistes dans l'expulsion des anciens maîtres de la jeunesse, devait se trouver prête au moment de la grande Révolution ; de là les Mirabeau, les Brissot, les Cara, les Garat, les Mercier, les Chénier, de là, enfin, toute cette classe de littérateurs français que l'on a vus donner presque universelle-

ment dans les travers de la Révolution. Cette classe, il est vrai, ne tire pas de son sein même les Jourdan et les Robespierre, mais elle a aussi ses Petion et ses Marat ; elle a ses principes, ses mœurs, ses sophismes, qui finissent par faire les Jourdan, les Robespierre, et quand ceux-ci dévorent les Bailly, enchaînent les La Harpe, effraient les Marmontel, ils n'effraient, ils n'enchaînent, ils ne dévorent que leurs pères.

CHAPITRE XVI

Conduite du clergé contre les Conjurés antichrétiens

Pendant que les palais des grands, les lycées des sciences s'ouvraient à l'apostasie, les devoirs du clergé n'étaient pas équivoques. Que l'historien ne craigne pas de dire la vérité sur un corps même auquel il peut appartenir. Que la vérité tourne à la gloire de ses frères, qu'elle puisse les humilier, il faut qu'il la dise tout entière ; elle sera toujours utile aux pasteurs qui nous succéderont. Ils verront ce qui fut fait, ce qu'ils auront de même à faire, car la conspiration contre le Christ n'est pas éteinte.

Si l'on pouvait comprendre sous le nom de *clergé* tous ceux que l'on appelait *abbés* dans Paris et dans quelques grandes villes, on pour-

rait dire que, dès le commencement, il eut des traîtres, des conjurés. Il eut cet abbé de Prades, premier apostat, heureusement aussi le premier repentant ; il eut cet abbé Morellet, dont la honte est dans les éloges répétés de d'Alembert et de Voltaire. (*Lett.* d'Al., 1760 ; de Vol., 26 janv. 1762) ; il eut cet abbé de Condillac qui s'était chargé de faire de son prince un sophiste ; il eut encore une foule de ces hommes qu'on appelait *abbés*, mais dans le fond, le peuple ne confondait pas ces abbés avec le clergé. Il savait que, parmi tous ces abbés, les uns n'étaient que les intrus de l'avarice, cherchant les bénéfices simples et laissant de côté les fonctions ; les autres adoptant le costume ecclésiastique par économie et le déshonorant par la licence de leurs mœurs. Une des grandes fautes du clergé fut de laisser ces êtres amphibies se multiplier surtout dans la capitale, quelque distinction que l'on fît entre eux et le clergé en fonction, il est constant que leurs scandales favorisèrent la conjuration des sophistes. Ceux-ci sollicitaient même des bénéfices pour leurs adeptes afin de déshonorer le clergé par ses mœurs et d'introduire parmi nous leurs principes.

En ne comprenant dans le clergé que ce qui appartient véritablement au service de l'autel, le fait est qu'ils n'y réussirent pas ; j'ai fouillé dans leurs archives ; avant le temps des

Périgord d'Autun, avant l'apostasie des Gobel, des Grégoire et autres constitutionnels, je n'en ai trouvé qu'un: c'était Brienne, et c'était bien assez de ce Judas. On pourrait y joindre ce Meslier, curé d'Etrepigny, s'il était bien constant que les sophistes n'avaient pas forgé eux-mêmes le testament qu'ils lui attribuèrent après sa mort.

S'il y eut quelques pasteurs dont le relâchement favorisait les progrès de la conjuration, le grand nombre lutta avec constance ; il sut mourir ou voir sans crainte approcher les rigueurs de l'exil.

Le clergé n'avait pas attendu le jour de cette grande épreuve pour annoncer son opposition aux principes des conjurés. A la tête se montra plus spécialement Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, généreux comme les Ambroise, il eut leur zèle et leur fermeté contre les ennemis de la foi ; M. de Pompignan, le cardinal de Luynes, les évêques de Boulogne, d'Amiens, d'Auch, l'abbé Bergier, l'abbé Guenée, l'abbé Gérard, l'abbé du Feller ; enfin, dès le commencement de la conspiration, le *Journal de Trévoux*, rédigé par le P. Berthier et ses confrères, avait été plus spécialement dirigé contre les encyclopédistes. Les orateurs évangéliques ne cessèrent, depuis les premiers jours, d'avertir les peuples. On se souvient encore de l'espèce d'inspiration dont se sentit saisi le P. Beaure-

gard, lorsque, prêchant à la cathédrale de Paris, il s'écria : « *Oui, c'est au roi, au roi et la religion que les philosophes en veulent. — Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre culte proscrit ! — Qu'entends-je, Grand Dieu, que vois-je ! Aux cantiques inspirés qui faisaient retentir ces voutes sacrées, succèdent des champs lubriques et profanes, et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant et y recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs.* »

Ce discours fut entendu par un peuple nombreux. Les adeptes crièrent à la sédition, au fanatisme. Ce n'est qu'après l'événement que les docteurs de la loi se sont rétractés des reproches qu'ils firent à l'orateur d'un zèle exagéré.

Cet avertissement et toute cette lutte du clergé retardaient les progrès des sophistes, mais ne triomphaient pas de la conjuration. Elle était trop profonde. L'art de séduire les nations, de propager la haine du Christ, depuis les palais et les capitales jusqu'aux campagnes et aux chaumières s'était perfectionné dans les antres secrets des conjurés. Quand j'aurai révélé leurs moyens ténébreux, au lieu de demander comment la France, avec le zèle de ses pontifes, a vu pourtant ses autels renversés, les lecteurs nous demanderont plutôt comment leur chute a pu être si longtemps retardée.

CHAPITRE XVII

Nouveaux et profonds moyens des Conjurés pour séduire jusqu'aux dernières classes des citoyens

Pendant longtemps, Voltaire sembla peu jaloux d'enlever au christianisme toutes les classes inférieures de la société qu'il ne comprenait pas sous le nom d'*honnêtes gens*, les faits que nous allons rapporter démontrent la nouvelle étendue que les conjurés donnèrent à leur zèle et les artifices qu'ils mirent en usage.

Un médecin, connu sous le nom de Quesnay, s'était insinué dans les bonnes grâces de Louis XV. Il avait profondément médité sur ce qui peut faire le bonheur d'un peuple et put le désirer franchement ; mais il ne fut avec tout cela qu'un homme à vains systèmes et le fondateur de cette espèce de sophistes qu'on nomme économistes, parmi lesquels beaucoup d'écrivains cachaient mal leur haine pour le christianisme. Il persuada à Louis XV d'établir dans les campagnes des écoles d'agriculture et le roi fut même disposé à le faire sur sa cassette. Ce projet fut combattu par le ministre Bertin. « *Ce ne sont pas les livres*, disait celui-ci, *qui font les artisans et les agriculteurs, c'est la pratique. Les livres et les maîtres envoyés par ces*

philosophes rendront le paysan moins laborieux que systématique ; j'ai peur qu'ils ne le rendent paresseux, vain, jaloux, et bientôt raisonneur, séditieux et enfin rebelle.

» *Louis XV paraissait goûter mes raisons, mais les économistes revinrent à la charge... Résolu de donner au roi une preuve certaine qu'on le trompait, j'interrogeai ces marchands forains qui courent la campagne. Je soupçonnais surtout ceux qui vendent des livres de n'être que les agents du philosophisme. Je leur disais : « Quels livres pouvez-vous donc avoir ? des catéchismes, sans doute ? » — J'en vis plusieurs sourire. — « Non, me répondirent-ils, ce ne sont guère là nos livres, nous faisons bien mieux fortune avec Voltaire, Diderot et autres. » — Sur de nouvelles questions, plusieurs m'avouèrent que ces livres ne leur coûtaient rien, ils en recevaient les ballots, avertis de les vendre au prix le plus modique.* »

Tel est le récit de M. Bertin ; il était conforme à ce que j'ai entendu dire à plusieurs curés de petites villes ou villages.

Dans les villages voisins de Liége, des maîtres d'écoles réunissaient à des jours marqués des artisans ou des paysans qui n'avaient jamais appris à lire et l'un des élèves des maîtres faisait à haute voix la lecture des livres qui l'avaient gâté lui-même ; des *romans* de Voltaire, le *Sermon des Cinquante*, le *Bon sens* et autres œuvres de la secte que le magister avait soin de

fournir. Ces conventicules qui préludaient à la Révolution de Liége restèrent inconnus jusqu'à ce qu'un père se plaignît de la douleur qu'il éprouvait à voir ses enfants faire ces lectures à une douzaine de paysans. On fit des recherches et plusieurs maîtres d'école furent trouvés coupables de la même infamie. Poussées plus loin, les traces arrivèrent jusqu'à d'Alembert et voici les nouvelles connaissances qui en résultèrent.

En recherchant quels hommes avaient recommandé ces corrupteurs de la jeunesse, on les vit protégés par des hommes connus pour leurs liaisons avec les impies du jour ; on arriva jusqu'à d'Alembert et à son bureau d'instituteurs. C'était à ce bureau que s'adressaient tous ceux qui avaient besoin des recommandations des sophistes pour se procurer des places de précepteurs. D'Alembert avait établi des correspondances dans les provinces et même hors du royaume ; lorsqu'une place devenait vacante, les adeptes s'empressaient de l'en informer en ajoutant même des règles de conduite à suivre, selon les circonstances locales.

C'est ainsi que d'Alembert était fidèle à sa mission *d'éclairer la jeunesse autant qu'il le pourrait.* (*Lett.* de Volt., 15 sept. 1762.) Voltaire n'avait pas à regretter sa colonie de Clèves, la *Confrérie pareille à celle des maçons*, *l'académie secrète* fonctionnait à Paris ; c'est ici la profonde

manœuvre des conjurés, c'est le *dernier mystère de Mithra*... Jamais les conjurés n'auraient violé le secret de leur iniquité, si la providence n'avait réduit le malheureux adepte dont nous allons parler à le divulguer... La scène que je vais raconter m'a été rapportée par un homme dont la probité m'est assez connue ; j'exigeai, cependant, que le récit fût signé de sa main.

Vers le milieu de septembre 1789, c'est-à-dire environ quinze jours avant les atrocités des 5 et 6 octobre, M. Leroy, lieutenant des chasses de Sa Mageste, se trouvait à dîner chez M. d'Angevilliers, intendant des bâtiments. Après dîner, le seigneur qui m'a rapporté le fait, ami de M. Leroy, mais fâché de l'avoir vu longtemps plein d'estime pour les sophistes du jour lui dit : « *Hé bien, voilà pourtant l'ouvrage de la philosophie! — Ah, répondit l'autre, atterré, je ne le sais que trop, j'en mourrai de douleur et de remords. J'y ai contribué bien plus que je ne le voudrais ; j'étais secrétaire du Comité à qui vous le devez.* »

Pressé de s'expliquer, M. Leroy reprit : « *Cette société était une espèce de club que nous avions formé entre nous, philosophes, et dans lequel nous n'admettions que ceux dont nous étions sûrs. Nos assemblées se tenaient à l'hôtel d'Holbac. Nous créâmes Voltaire, quoique absent, président honoraire ; nos principaux membres étaient d'Alembert, Turgot, Condorcet, Diderot*

La Harpe et Lamoignon. Voici quelles étaient nos occupations : la plupart des livres que vous avez vus depuis longtemps contre la religion, les mœurs ou le gouvernement étaient notre ouvrage ou celui de quelques affidés. Avant d'être imprimé, tout était envoyé à notre bureau, nous revisions, ajoutions, corrigions, suivant les circonstances; les livres que vous avez crus des œuvres posthumes, tels que le Christianisme dévoilé, *et autres attribués à Fréret, à Boulanger, étaient notre ouvrage. Nous en faisions tirer un certain nombre d'exemplaires sur papier fin pour rembourser les frais d'impression, puis une immense quantité sur papier moins cher que nous envoyions à des colporteurs pour rien ou presque pour rien.* »

M. Leroy dévoila aussi le sens des demi-mots *écr. l'inf.* Il dit que toutes les personnes qui recevaient de Voltaire des lettres terminées par l'horrible formule étaient ou membres du Comité secret ou initiées à ses mystères.

Il semble constant que cette Académie secrète fut établie à Paris entre 1763 et 1766. Nous pouvons en nommer au moins quinze membres : Voltaire, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Turgot, Condorcet, La Harpe, Lamoignon, Damilaville, Thiriot, Saurin, d'Argental, Grimm, le baron d'Holbach et ce triste Leroy qui meurt de douleur et de remords d'en avoir été le secrétaire.

CHAPITRE XVIII

Progrès généraux de la Conjuration dans toute l'Europe
Triomphe et mort des chefs de la Conjuration

A mesure que les sophistes de l'impiété perfectionnaient leurs moyens de séduction, de funestes succès ajoutaient chaque jour à leur espoir. Il était déjà tel, peu d'années après la première apparition de l'*Encyclopédie*, que d'Alembert écrivait avec confiance à Voltaire : « *Laissez faire la philosophie et dans vingt ans la Sorbonne enchérira sur Lausanne* » (21 juillet 1757), et Voltaire répondait un peu plus tard : « *Encore vingt ans, et Dieu aura beau jeu.* »

Tout semblait annoncer, en effet, dans chaque partie de l'Europe, que l'impiété allait régner. Déjà Voltaire écrivait *qu'il ne restait pas un seul chrétien de Genève jusqu'à Berne* (8 févr. 1766). L'Allemagne surtout favorisait cet espoir, *la philosophie perçait dans la superstitieuse Bohème et en Autriche, l'ancien séjour de la superstition.* (*Lett.* 143.) En Russie, la Cour traduisait les ouvrages censurés par la Sorbonne (juil. 1767). En Espagne, le philosophisme

perçait autour de l'Inquisition. L'Italie *était pleine de gens qui pensaient comme Voltaire et d'Alembert* (16 juin 1773). Quant à l'Angleterre, elle regorgeait de *ces Sociniens qui bafouent, qui haïssent Jésus-Christ tout comme Julien le haïssait* (15 juil. 1773).

Voltaire était dans sa quatre-vingt-quatrième année lorsque d'Alembert et son académie secrète résolurent de vaincre l'obstacle qui le tenait exilé depuis si longtemps et d'obtenir que le premier auteur de leurs complots vînt enfin au milieu d'eux jouir des succès pour lesquels ils lui devaient tous le premier hommage. Des ministres, pour la plupart adeptes, entouraient le trône de Louis XVI; ce monarque, toujours prêt à se décider pour la clémence, se laissa persuader qu'un long exil avait suffisamment puni Voltaire. Dans ce chef des impies il consentit à ne plus voir qu'un vieillard octogénaire et il fut convenu que l'arrêt du Parlement serait passé sous silence.

Cet homme dont toute la vie n'avait été qu'une guerre publique ou souterraine contre le Christianisme fut reçu dans la capitale du roi très chrétien avec toutes les acclamations accordées aux héros de retour de leurs victoires contre les ennemis de la patrie. Au milieu de ces acclamations, il s'écria : « *Vous voulez donc me faire mourir de gloire* ! » Mais il devait mourir de rage et de désespoir plus encore que

de vieillesse. Au milieu de ces triomphes, une violente hémorragie fit craindre pour ses jours ; d'Alembert, Diderot, Marmontel accoururent pour soutenir sa confiance dans ses derniers moments ; ils ne furent témoins que de son ignominie.

Ce fut au retour du théâtre que Voltaire se sentit averti que la longue carrière de son impiété allait se terminer ; il sembla d'abord vouloir se rendre au Dieu qui le frappait : il écrivit à l'abbé Gaultier le billet suivant : « *Vous m'aviez promis, Monsieur, de venir pour m'entendre* ; *je vous prie de vouloir bien vous donner la peine de venir le plus tôt possible. A Paris, le* 16 *février* 1778. Signé : *Voltaire.* » Peu de jours après, il écrivit encore, en présence de M. l'abbé Mignot, du même ecclésiastique et du marquis de Villevielle, une déclaration dans laquelle il disait *qu'il mourait dans la foi de la Sainte Eglise catholique* ; *qu'il espérait de la Miséricorde divine qu'elle lui pardonnerait ses fautes et que, si jamais il avait scandalisé l'Eglise, il en demandait pardon à Dieu et à Elle* (2 mars 1778).

Etait-ce encore un jeu de son ancienne hypocrisie que cette déclaration ? Quoi qu'il en soit, c'était au moins un hommage public rendu à la religion.

Voltaire avait permis que sa déclaration fût portée au curé de Saint-Sulpice et à l'Archevêque de Paris, pour savoir si elle serait suffisante : au moment où M. Gaultier rapportait

la réponse, il lui fut impossible d'approcher du malade. Les conjurés avaient redoublé leurs efforts pour empêcher leur chef de consommer sa rétractation et ils y réussirent. Toutes les portes se trouvèrent fermées au prêtre que Voltaire avait fait appeler, les démons seuls eurent un libre accès auprès de lui et bientôt commencèrent ces scènes de fureur et de rage qui se succédèrent jusqu'à ses derniers jours. Ses médecins, M. Tronchin surtout, arrivaient pour le calmer et ils en sortaient pour confesser qu'ils avaient vu la plus terrible image de l'impie mourant, et le maréchal de Richelieu, témoin de ce spectacle, s'enfuyait en disant : « *En vérité, cela est trop fort, on ne peut y tenir.* »

Les conjurés perdirent tout avec Voltaire du côté des talents, mais ses armes leur restèrent dans ses volumineuses impiétés. Les honneurs de premier chef furent décernés à d'Alembert ; il continua à diriger l'académie secrète jusqu'à ce qu'il fallût aller comparaître lui-même devant le même Dieu que Voltaire. Crainte que le remords ne vînt aussi, à ses derniers moments, donner à ses adeptes le spectacle humiliant de ses rétractations, Condorcet se chargea de le rendre inaccessible. Il se glorifia d'avoir su le forcer à expirer dans l'impénitence et s'en applaudit en disant : « *Si je ne m'étais pas trouvé là, il faisait le plongeon.* » (*Dict. hist.*, v. d'Alembert.)

Diderot lui-même fut le plus près d'une véritable expiation de ses blasphèmes ; un jeune homme qui vivait près de lui comme bibliothécaire, voyant la mort approcher, l'exhorta à penser à son âme ; il l'écouta avec attendrissement et demanda à voir un prêtre. M. de Tersac, curé de Saint-Sulpice, le vit plusieurs fois, et il se préparait à rédiger une rétractation publique de ses erreurs, mais les adeptes surveillaient leur ancien coryphée ; ils lui persuadèrent d'essayer de l'air de la campagne, eurent soin de tenir son départ très secret, et ne le quittèrent pas qu'ils ne l'eussent vu mort. Ils ramenèrent son cadavre à Paris et publièrent qu'il était mort à table tranquillement et sans remords dans son athéisme.

Ainsi, dans cette conspiration, depuis son origine jusqu'à la mort de ses grands chefs, tout fut le jeu de la ruse, de la séduction, des moyens ténébreux et mensongers. J'ai dit et les complots et les moyens des sophistes de l'impiété ; avant que d'en venir à la conspiration des sophistes de la rébellion, qu'il me soit permis de réfléchir sur l'étrange illusion que leur philosophisme avait faite aux nations et qui fit elle-même la plus grande partie des succès de la secte et de ses complots.

CHAPITRE XIX

De la grande illusion qui a fait le succès des sophistes de l'impiété dans leur conjuration contre l'autel

Dans cette première partie des *Mémoires sur le Jacobinisme*, j'avais à démontrer et à dévoiler les auteurs, les moyens, les progrès d'une Conjuration formée par des hommes appelés philosophes contre la religion chrétienne, sans distinction des protestants et des catholiques. Je crois avoir tenu ma parole ; qu'il me soit permis à présent de revenir sur les auteurs de cette Conjuration, d'examiner leurs titres au nom de *philosophes*.

Ce n'est pas le moins dangereux de leurs artifices, que cette affectation d'un nom qui les faisait passer pour les maîtres de la sagesse et les docteurs de la raison. Le commun des hommes se laisse prendre par les mots bien plus que par les choses ; en se donnant le titre d'incrédules, ils auraient révolté les esprits, ils se donnèrent le nom de philosophes, et on crut qu'ils l'étaient. Cette illusion seule leur a donné, leur donne encore plus d'adeptes que tous les autres artifices ; qu'il nous soit permis de

détromper cette foule d'adeptes qui se sont crus des sages et qui n'ont été que des dupes.

Dans Voltaire, se disant philosophe, qu'est-ce d'abord que cette étrange haine contre le Dieu du christianisme ? Qu'un prétendu sage qui ne croit ni aux dieux des païens, ni au Dieu des chrétiens, qui ne sait à quel Dieu il doit croire, choisisse Jésus-Christ pour en faire l'objet de toute sa haine et de tous ses complots, explique qui pourra ce phénomène de la philosophie moderne. Avant et après le Christ, est-il venu au philosophe l'idée d'une vertu dont le christianisme ne fournisse par le modèle ? Est-il un vice que cette religion ne condamne ? Avant et après le Christ, a-t-il existé des lois plus propres à faire le bonheur des familles et des empires ? En est-il où les hommes apprennent davantage à s'aimer ? qui leur fasse un devoir plus rigoureux de s'entraider par des bienfaits mutuels ?

Vous n'excusez pas ce délire en faisant semblant de croire que Voltaire et ses adeptes n'en veulent qu'à ses mystères et non à sa morale. Mais parmi ces mystères, en est-il un seul qui favorise les fautes de l'homme, qui le rende moins bon pour ses semblables, moins fidèle à l'amitié, à la patrie, à la reconnaissance ? Ce fils de Dieu qui meurt pour ouvrir le ciel à l'homme, ce pain des anges qui n'est offert qu'à l'homme purifié de toute souillure,

cet appareil d'un Dieu qui vient juger les hommes et qui appelle à lui tous ceux qui ont aimé, nourri, secouru leurs frères et qui livre à des flammes éternelles l'ambitieux, le traître, le tyran, l'époux infidèle, celui qui n'a pas aimé son semblable, sont-ce là des mystères qui méritent la haine du philosophe ?

Autre prétexte encore et en même temps autre preuve de leur extravagance, c'est la révélation. C'est Dieu, disent-ils, que la religion fait parler, et quand la révélation s'est fait entendre, il n'est plus de liberté pour l'homme dans ses opinions religieuses. Et, en même temps, ces hommes qui nous parlent sans cesse de liberté, de tolérance religieuse, jurent d'écraser la religion, les autels et le Dieu du Catholique, du luthérien, du calviniste, du romain, et de l'Europe entière. Vous entendez Voltaire appeler des Hercules pour écraser le Dieu du chrétien, d'Alembert exprimer le vœu formel de voir une nation entière anéantie parce qu'elle persiste dans son attachement à ce Dieu. Et quand ils parlent liberté, tolérance, vous croyez entendre des philosophes ?

Si quelque chose peut encore ajouter à la folie des maîtres, c'est l'imbécile orgueil des adeptes au moment où ils croient enfin le grand objet de leurs complots rempli. Tous les autels sont renversés en France, c'est alors que Condorcet nous crie : « *Il est enfin permis de pro-*

clamer hautement le droit, si longtemps méconnu, de soumettre toutes les opinions à notre propre raison. » Il croyait certainement décrire le triomphe de la raison sur la révélation, sur toute la religion chrétienne, mais la religion ne dit jamais à l'homme de croire ce que sa raison éclairée lui dit de ne pas croire. C'est pour ce motif que le christianisme se présente avec tout l'appareil de ses preuves et de ses démonstrations. Le précepte formel de ses apôtres est que votre soumission soit raisonnable, *rationabile obsequium vestrum.*

Par ce droit de soumettre toutes les questions à sa propre raison, si le sophiste entend de ne rien croire que ce que sa raison conçoit, l'objet de la conspiration est encore plus voisin du délire. Est-il un Dieu ? N'en est-il point ? Ai-je une âme à sauver, n'en ai-je point ? Cette vie doit-elle être consacrée tout entière à l'intérêt présent ? Ce Dieu, cette âme, ce destin, sont-ils ce que je m'entends dire ou faut-il que j'en croie tout autre chose ? Voilà assurément des questions élémentaires de la vraie science, de la philosophie la plus intéressante pour le genre humain, et par elle-même et par ses conséquences. Et que répondent à ces questions nos prétendus sages ? Nous avons lu leurs lettres : qu'y avons-nous vu ? Ces hommes, qui prétendent régenter l'univers, ne peuvent se former une opinion sur aucune de ces questions.

Quelle est donc leur science en philosophie s'ils ne savent pas même ce que c'est que l'homme et quelles seront leurs leçons sur ses devoirs, s'ils ne savent pas même sa destinée ?

Haïr, jalouser, détruire, écraser, voilà toute la science de ces prétendus sages.

Qu'il soit donc humilié, ce siècle d'une prétendue philosophie ; qu'il rougisse, qu'il se repente et, surtout, qu'il revienne de l'illusion que les impies ont pu lui faire ; de l'illusion qu'il doit à ses vices et à son désir d'être trompé peut-être plus encore qu'aux ruses employées pour le tromper. J'excuserai cette multitude grossière qui confesse au moins son inexpérience dans les voies des sophistes, mais ces milliers d'adeptes dans les cours, dans les palais, dans les lycées, qu'ils consentent à rentrer en eux-mêmes.

La conjuration contre l'autel n'était pas le seul héritage que les héros de cette prétendue philosophie laissaient à leur école. Voltaire s'était fait le père des sophistes de l'impiété : il n'avait pas encore quitté la terre qu'il se trouva le père des sophistes de la rébellion. Il avait dit : « Ecrasons les autels », son école ne tarda pas à dire : « Ecrasons tous les sceptres. » De leurs succès devait bientôt naître cette double Révolution, qui, de la même hache, allait abattre en France les autels du vrai Dieu, la tête de Louis XVI et menacer du même sort

tous les autels du christianisme et tous les rois de la terre. Les mystères de cette seconde conspiration et ces nouvelles branches de sophistes de la rébellion, entées sur les sophistes de l'impiété dans la généalogie des jacobins, feront l'objet de le seconde partie de nos mémoires.

DEUXIÈME PARTIE

Conspiration des sophistes de la rébellion

Conspiration des sophistes de la rébellion

Discours préliminaire

Dans cette seconde partie des mémoires sur le jacobinisme, j'ai à dire comment les sophistes de l'impiété, devenant les sophistes de la rébellion, ajoutèrent à leur conjuration contre tous les autels une nouvelle conjuration contre tous les trônes. J'ai annoncé de plus qu'à ces sophistes se joignit une secte depuis longtemps cachée dans les arrière-loges de la franc-maçonnerie méditant les mêmes complots et faisant le même serment d'écraser le Christ et tous les rois.

Ce double objet divise naturellement ce second volume en deux parties, la première consacrée à l'origine et aux progrès de cette conspiration des sophistes appelés philosophes, la seconde à dévoiler cette secte que je désigne ici sous le nom d'arrière-maçons pour distinguer les vrais adeptes d'une foule de frères trop honnêtes pour être admis dans les secrets des arrière-loges et trop bons citoyens pour se

prêter à leurs complots. Je dirai comment leurs adeptes se réunirent pour opérer toute cette partie de la Révolution qui abattit en France les autels du Christ, le trône et la tête de Louis XVI.

Tant que, sous les auspices de Voltaire, tous ces prétendus philosophes s'étaient contentés d'appliquer aux idées religieuses leurs principes d'égalité, de liberté, ils n'avaient pas eu de grands obstacles à vaincre, les passions combattaient pour eux. Les souverains, ordinairement peu versés dans les vérités de la religion, des hommes qui n'aspirent à la fortune qu'en cherchant à rendre licites tous les moyens pour y parvenir, de prétendus génies prêts à tout sacrifier à l'éclat d'un blasphème qu'on appelle un bon mot ; d'autres génies encore qui souvent se trouveraient des sots s'il était moins facile d'avoir de l'esprit contre Dieu, se mettaient peu en peine d'approfondir cette *égalité de droits* et cette *liberté de raison* ; mais il ne pouvait plus en être de même quand la secte s'avisa d'en conclure qu'il fallait aussi écraser tous les trônes pour rendre aux hommes leur égalité et leur liberté naturelles. Voltaire et d'Alembert ne pouvaient s'attendre à trouver Frédéric, Joseph II, Catherine III et Gustave de Suède bien disposés à se porter eux-mêmes à la destruction de leurs trônes. L'intérêt même des sophistes semblait devoir ralentir

leur ardeur, d'Alembert vivait des pensions des rois de France et de Prusse, Diderot de celle de l'impératrice de Russie, les autres devaient leur existence, leurs jetons de présence au monarque.

Ces considérations donnèrent aux complots contre le trône une marche tout autre que celle de la conspiration contre l'autel, il fallut des années pour former des systèmes, résoudre des conspirations et fixer leur objet. Historien fidèle, nous aurons à montrer cette haine des rois, en quelque sorte encore dans son enfance, naissant de la haine du Christ et appliquant à la destruction des trônes ces principes inventés contre l'autel. Auprès des chefs eux-mêmes, cette haine des rois aura ses gradations ; elle dominera dans leur académie secrète et là se trameront enfin contre le trône les mêmes complots que le philosophisme avait ourdis contre l'autel. Les mêmes moyens n'en feront qu'une seule et même conspiration, les mêmes forfaits et les mêmes désastres n'en feront qu'une même révolution.

CHAPITRE PREMIER

Premier grade de la conspiration contre les rois
Voltaire et d'Alembert passant de la haine du Christianisme a la haine des rois

Voltaire aima les rois, il aima surtout leur faveur et leurs hommages : on ne peut méconnaître ce sentiment dans un auteur qui mit lui-même tant de gloire à célébrer celle de Louis XIV, de Henri IV, de Charles XII, de Pierre Ier, de Frédéric II et de tant d'autres rois anciens ou modernes. Il avait par lui-même tous les penchants des grands seigneurs, il en jouait parfaitement le rôle à la cour de Ferney. Il aimait non seulement les rois mais le gouvernement monarchique ; lui qui ne souffrait pas l'idée d'avoir autant de maîtres qu'il y avait de conseillers au Parlement, comment se fût-il prêté à l'idée de cette souveraineté populaire qui lui aurait donné pour souverains les villes, les faubourgs, les campagnes et ses propres vassaux ? Enfin, il n'avait point de désir qui l'emportât sur celui d'anéantir le christianisme. Il ne craignait rien tant que d'être croisé sur ce sujet par des rois qui au-

raient pu lui reprocher d'en vouloir à leur trône? De là ce qu'il écrit à Marmontel : « *On sait que nous aimons le roi. Il faut que le roi sache que les philosophes lui sont plus attachés que les fanatiques, les hypocrites de son royaume.* » (13 août 1760.) Et à d'Alembert : « *On ne dira pas au moins que Pierre Damiens, François Ravaillac et ses prédécesseurs aient été des philosophes.* » Malgré cela, la lettre finissait par dire : « *J'ai bien peur que Pierre Damiens ne nuise beaucoup à la philosophie.* » (16 janv. 1757.)

Quand Voltaire écrivait ainsi, il lui était déjà échappé bien des traits qui n'annonçaient rien moins que du zèle pour les rois. Il n'était pas encore fixé dans cette philosophie séditieuse de cette égalité, de cette liberté qui devait tôt ou tard égarer les Français et faire succéder au fanatisme des Ravaillac et des Damiens celui des Robespierre et des Marat, mais déjà cet amour des rois n'était plus que le reste d'un sentiment français, d'une éducation dont les vestiges allaient bientôt se trouver effacés dans le cœur du sophiste.

Voltaire eût-il été plus jaloux encore de la réputation de citoyen fidèle et de bon serviteur du roi, il était trop facile à ses lecteurs d'opposer aux leçons qu'il leur donnait parfois sur la soumission aux souverains, les principes dont il partait sans cesse pour les révolter contre le christianisme. La manière dont il fut en-

traîné des sophismes de l'impiété dans ceux de la rébellion tient trop étroitement aux progrès de la philosophie antireligieuse pour n'être pas digne d'observation.

Il n'avait encore dans le cœur d'autre haine que celle du Christ lorsqu'en 1718 il faisait débiter sur le théâtre, dans sa tragédie d'Œdipe, ces vers qui renfermaient déjà toute cette révolution antireligieuse qui devait s'accomplir soixante-dix ans plus tard.

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

Ces deux vers n'annonçaient encore au peuple que cette égalité de droits, cette liberté de raison qui, ne reconnaissant ni autorité ni mission dans les prêtres, laissent chacun s'en tenir à ce qu'il lui plaira d'appeler *sa raison* sur les idées religieuses; il se passa bien des années encore avant que Voltaire eût une véritable idée de cette égalité, de cette liberté qui ne devaient pas reconnaître dans les monarques plus d'autorité qu'il n'en reconnaissait dans l'Eglise. Il est constant même que Voltaire ne pensait pas encore à en faire un principe fatal aux monarchies, lorsqu'en 1738 il publia ses épîtres sous le titre *d'égalité*, de *liberté*. Les premières leçons qu'il eut sur ces objets lui vinrent de son élève Thiriot. Sans doute, Thiriot qui connaissait ses penchants pour l'aristocratie, se contenta de lui écrire

qu'il n'allait pas au fait, qu'il restait en deçà des principes. Sensible à ce reproche, Voltaire lui répondit : « *Où prend-on que ces épîtres ne vont pas au fait ; il n'y a pas un vers dans la première qui ne montre l'égalité des conditions, pas un dans la seconde qui ne prouve la liberté.* » (24 oct. 1738.)

Sans paraître céder aux leçons des adeptes, Voltaire ne s'en laissa pas moins entraîner peu à peu dans leur sens, il tourna si bien sa définition de liberté que les fatalistes même ne l'auraient pas niée. Les changements qu'il fit à son épître avaient un rapport bien plus direct au système de la révolution politique.

On lisait dans la première édition :

Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent.

La secte aurait voulu lire :

Les hommes sont égaux, mais les états diffèrent.

Voltaire sentit ce qu'on voulait de lui et changea sa doctrine et ses vers ; il refit, corrigea, refit encore son épître, il ne fut content de sa verve que lorsqu'enfin les adeptes ne purent plus se plaindre qu'il *n'allât pas* droit au fait. Il le dit en ces vers :

En vain des vanités l'appareil nous surprend.
Les mortels sont égaux, le masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature.
De nos biens, de nos maux sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six ? Et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce, ont-ils d'autres ressorts ?

Voilà précisément ce que la populace démocratique répétait dans Paris un peu moins élégamment lorsqu'elle se demandait si les rois et les nobles n'étaient pas faits de la même pâte que le simple paysan et si les riches avaient deux estomacs.

Quant à cette liberté qui commence par aimer les républiques et finit par détester les rois, si Voltaire avait cru pouvoir s'en passer pour établir la liberté qui déteste le Christ, il est probable qu'il s'en serait tenu à celle-ci, mais lors de ses premières publications contre le christianisme, il avait trouvé l'autorité des rois trop répressive. La Hollande lui offrait plus de liberté pour faire imprimer ses blasphèmes ; c'est de là que naquit son premier penchant vers les républiques. On n'en saurait douter quand on a lu ses lettres datées de Hollande : « *La Haye est un pays délicieux et la liberté y rend les hivers moins rudes, j'aime à voir les maîtres des états simples citoyens.* » (3 août 1741.) « *J'aime beaucoup les académies, mais j'aime encore mieux les républiques. Heureux les pays où nos maîtres viennent chez nous et ne se fâchent point si nous n'allons pas chez eux.* »

Ce n'était encore là qu'aimer les républiques, ce n'était pas encore haïr les rois. Mais peu d'années après, l'antipathie pour les rois se rapprochait beaucoup, chez Voltaire, de celle qu'il avait conçue pour l'autel : « *A l'égard de Duluc*

(Frédéric 11), *tantôt mordant, tantôt mordu, c'est un bien malheureux mortel, et ceux qui se font tuer pour ces messieurs-là sont de terribles imbéciles. Gardez-moi ce secret avec les rois et avec les prêtres.* » (12 décembre 1757.)

Ce qu'il faut surtout observer dans cette *lettre*, c'est combien le secret de Voltaire *sur les rois* se trouve étroitement lié avec son secret *sur les prêtres.* Sa tragédie d'*Œdipe* avait divulgué l'un, le temps était venu où les peuples apprenaient, par le même moyen, ce qu'ils devaient penser des souverains ; on a beau excuser le poète, c'est la haine des rois bien plus que le génie de la poésie qui lui inspirait ces tournures adroites pour mettre dans la bouche d'un personnage théâtral les sentiments du sophiste.

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux,
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
(*Mérope*)

Quand Voltaire donnait ces leçons aux Français, la Révolution antimonarchique était toute entière dans son cœur, et le jacobinisme le plus outré pouvait seul applaudir lorsqu'il ajoutait :

« *Voulez-vous être heureux, vivez toujours sans maître.* »

Ce n'est pas sans dessein que ces maximes échappaient à sa verve : « *Il faut vous dire, écrivait-il à d'Alembert, que je brochai, il y a un an, les* Lois de Minos, *que vous verrez siffler in-*

cessamment. Dans ces Lois de Minos, *Teucer dit au sénateur Merione* :

» *Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.*

» *Le sénateur lui répond* :

» *Je vous offre mon bras, mes trésors et mon sang ;*
» *Mais si vous abusez de ce suprême rang*
» *Pour fouler à vos pieds les lois et la patrie,*
» *Je la défends, seigneur, au péril de ma vie.* »

(*Lett.*, 13 nov. 1772.)

Si Voltaire eût trouvé de ces sortes de vers dans les œuvres d'un prêtre, il eût crié au tyrannicide. Voilà un sujet qui s'érige en juge de son souverain, qui se réserve le droit de prononcer entre lui et les lois. Voilà les maximes qui font les séditieux, qui amènent les révolutions et toute l'anarchie démocratique.

Il est bien d'autres lettres qui indiquent combien cette passion d'une liberté antimonarchique s'était fortifiée dans le cœur de Voltaire, combien même l'attachement des Français qu'il appelle *des Welches* pour leur roi était devenu méprisable à ses yeux. L'histoire, en remarquant les progrès de Voltaire dans le catéchisme de la liberté, n'a pas le droit d'ajouter qu'il ignorait les révolutions qui pouvaient en être les funestes suites ; qu'il les eût détestées ; sans doute, il n'avait pas l'âme assez féroce pour souhaiter les jours de Robespierre, mais il savait prévoir, il appelait de tous ses vœux, des révolutions qu'il savait au moins

devoir être suivies de terribles orages. Il écrivait au marquis de Chauvelin : « *Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tôt ou tard, mais ils arrivent ; la lumière s'est tellement étendue de proche en proche qu'elle éclatera à la première occasion et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux, ils verront de belles choses.* » (2 mars 1764.)

Cette lettre est antérieure de vingt-cinq ans à la Révolution ; dans ce long intervalle, on ne verra plus Voltaire revenir à ces leçons qu'il donnait aux adeptes en 1761 pour leur reprocher *de voir tout de travers* en attaquant l'autorité des rois ; quand Diderot publia son *Système de la Nature*, ce ne furent pas ses déclamations frénétiques contre les souverains qu'il lui reprocha, il s'en tint à réfuter une métaphysique dont il craignait que l'absurdité ne retombât sur la philosophie ; quand il vit des princes faire imprimer le livre d'Helvétius : *De l'homme et de son éducation*, il se contenta de rire avec d'Alembert et de voir dans le succès de cet ouvrage la *preuve que le troupeau des sages croissait à la sourdine*. (15 juil. 1770.)

Nos lecteurs demandent sans doute s'il en fut de d'Alembert comme de Voltaire ; si, tout aussi zélé pour une liberté anti-chrétienne, il en vint, comme lui, à cette liberté ennemie des

rois ; cette réponse se trouve assez clairement énoncée dans une lettre que j'ai déjà citée, mais qui nous dévoile ici de nouveaux secrets : « *Vous aimez la raison et la liberté, mon cher et illustre confrère, et on ne peut guère aimer l'une sans l'autre ; eh bien, voilà un digne philosophe républicain que je vous présente et qui vous parlera philosophie et liberté. C'est M. Jennings, chambellan du roi de Suède. Il est digne de vous connaître et par lui-même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages qui ont tant contribué à répandre ces deux sentiments parmi ceux qui sont dignes de les éprouver.* » (19 janv. 1769.) C'est donc ici d'Alembert qui prononce qu'on ne peut aimer sa philosophie sans avoir dans son cœur l'amour des républiques ou d'une liberté qu'il ne croit pas pouvoir trouver sous l'empire des rois. C'est d'Alembert qui, parmi tous les titres à son estime et à celle de Voltaire, distingue plus spécialement cet amour d'une philosophie républicaine dans un sophiste courtisan qui ne peut conserver ce penchant qu'avec le vœu secret de trahir la cause de son roi.

Dans une autre lettre il dit : « *Je suis presque fâché quand j'apprends par le public que vous avez donné, sans m'en rien dire, quelque nouveau camouflet au fanatisme et à la tyrannie. — Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre humain odieux et ridicules.* » (14 juillet 1767.)

Il ne faut pas oublier que, dans la guerre contre l'autel, le rôle de d'Alembert fut celui du renard. On ne le verra pas oublier ses artifices dans la guerre contre les rois ; il se sert de la plume d'autrui, il excite, mais il n'a garde de s'exposer lui-même. « *Continuez*, dit-il, *à combattre pro aris et focis* ; *pour moi qui ai les mains liées par le despotisme ministériel et sacerdotal, je ne puis faire que comme Moïse, les lever au ciel tandis que vous combattez.* » (19 janv. 1769.)

Au reste, les adeptes de la secte ne nous ont pas laissés réduits aux compliments de d'Alembert pour nous montrer comment Voltaire avait eu tant de part à cette Révolution qu'il prévoyait avec tant de joie. Voici ce que disait Condorcet dans un article du *Mercure* du 7 août 1790 en rendant compte de la vie de Voltaire : « *Il n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons* : *les observateurs éclairés prouveront à ceux qui savent réfléchir que le premier auteur de cette grande Révolution qui étonne l'Europe et qui répand de tous côtés l'espérance chez les peuples et l'inquiétude dans les cours, c'est sans contredit Voltaire. C'est lui qui a fait tomber le premier la plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug des prêtres, jamais on n'eût brisé celui des tyrans. — C'est lui qui a rendu la raison populaire et si le peuple n'avait pas appris à*

penser, jamais il ne se serait servi de sa force. C'est la pensée des sages qui prépare les révolutions politiques mais c'est toujours le bras du peuple qui les exécute. »

Si je n'avais ici qu'à démontrer, jusqu'à l'évidence, que ces hommes, parés du nom de philosophes, sous le nom et à l'école de Voltaire, en attaquant la religion ont eu plus spécialement en vue d'anéantir les rois, je croirais pouvoir terminer ici ces mémoires ; leur conspiration est évidente, mais avant d'oser la proclamer ils ont eu leurs moyens, la conspiration elle-même a eu ses grades. Le premier fut le vœu et la haine contre le trône, naissant dans les chefs même de leur haine contre le Christ; le second se trouvera dans les systèmes forgés par les adeptes pour renverser et suppléer la puissance des rois.

CHAPITRE II

Second degré de la Conjuration contre les rois
Systèmes politiques de la secte
D'Argenson et Montesquieu

Celui des adeptes qui aurait dû le mieux sentir les dangers d'une prétendue égalité de droits et d'une liberté irréligieuse appliquée aux objets politiques, d'Argenson, longtemps ministre, qui avait passé une partie de sa vie

auprès des rois, vivant de leur faveur, n'en fut pas moins le premier des sophistes qui jeta sous Louis XV les premières semences des systèmes à suivre pour abattre l'autorité des rois et changer peu à peu la monarchie française en république. Nous avons vu Voltaire exalter, dès l'année 1774, l'amour de ce marquis pour l'égalité, la liberté et les municipalités. Ces éloges prouvent que dès ce moment d'Argenson avait dans la tête et ne cachait point à ses confidents tous ces beaux projets dont la première assemblée des rebelles appelés constitüants devait faire une des principales parties de la démocratie royale ou de la monarchie démocratique, le plus imbécile à la fois et le plus séditieux des systèmes, le plus inconciliable des gouvernements qui ait jamais été imaginé.

Ce système est celui des provinces divisées et sous-divisées en petits états appelés sous Necker *administrations provinciales*, ensuite *départements* sous Turgot et Mirabeau.

Ce système semblait offrir de grands avantages; dans le fait, il n'avait pour objet que de rapprocher, autant que les circonstances pouvaient le permettre, le gouvernement monarchique des formes républicaines, d'entraver l'autorité du monarque, de la disséminer pour l'affaiblir, d'anéantir ses officiers les plus directs appelés intendants de provinces.

La part même que le clergé pouvait avoir

dans les administrations provinciales devenait pour l'Eglise un présent fatal, qui devait changer l'esprit de ses ministres. En attendant qu'on pût se passer de prêtres et d'évêques, ils étaient appelés à faire partie de ces corps, c'est-à-dire à s'occuper habituellement d'une étude étrangère à leurs fonctions ; déjà, on commençait à distinguer certains prélats sous le nom d'*administrateurs* ou de *faiseurs* ; bientôt on les eût vus disciples de d'Argenson, de Turgot et de Necker plus que de Jésus-Christ ; c'était le vrai moyen de perdre l'Eglise en lui enlevant de vrais évêques pour ne lui laisser que de faux politiques, des Brienne ou des Expilly, c'est-à-dire des impies ambitieux et des hypocrites séditieux.

Quoi qu'on ait pu en dire pour l'Eglise, il est certain que tous ces corps administratifs multipliés dans le royaume ne tendaient qu'à donner au gouvernement la forme républicaine.

Il ne fut pas donné à d'Argenson de voir l'essai de son système, on peut admettre qu'il n'en avait pas prévu les conséquences, mais les eût-il prévues, on peut croire qu'un si grand admirateur des républiques municipalisées n'en aurait pas été bien effrayé dans un temps où les sophistes n'avaient pas encore assez affaibli dans le cœur des Français l'amour de leur religion pour effacer l'amour de leur monarque. Ce premier système sembla faire peu d'im-

pression. Nous verrons cependant les sophistes s'en emparer un jour pour accoutumer le peuple à se gouverner lui-même.

Pour le malheur de la France, un homme plus capable de donner aux systèmes un air de profondeur, d'érudition qui impose au public, se livra, comme d'Argenson, à des spéculations politiques que l'amour du bien public semble seul inspirer, mais dont la véritable cause est trop souvent dans cette inquiétude philosophique, dans cette liberté qui n'aime rien de ce qui est autour d'elle. Cet homme dont le nom inspire une vénération méritée à bien des titres, fut Montesquieu. Ses premières productions furent celles d'un jeune homme qui n'avait pas des idées bien arrêtées sur la religion ; on peut aisément s'en apercevoir dans les *Lettres persanes*. Dans un âge plus mûr, il parcourut l'Europe pour connaître les lois des différents peuples, et, revenu en France, il développa ses connaissances dans des ouvrages qui ont plus spécialement contribué à sa réputation : *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* et *Esprit des lois*. (1738 et 1744.)

Dès l'apparition de son livre sur les Romains, il fut aisé de voir que Montesquieu n'avait pas rapporté de ses voyages un grand amour pour le gouvernement de son pays. Une des grandes causes auxquelles il attribue tout l'éclat des

Romains est l'amour de ce peuple pour cette liberté qui commence par chasser tous les rois. Les sophistes qui aimaient encore moins la monarchie ne manquèrent pas de saisir cette cause, d'en faire la première et de la consigner dans leurs éloges. (V. *Eloge de Montesquieu*, par d'Alembert.) Dans le même ouvrage, une foule d'allusions et de traits satyriques contre Rome rentrée sous la puissance monarchique étaient autant de leçons qui tendaient au moins à diminuer l'amour, l'admiration, l'enthousiasme naturel de ses compatriotes pour leur roi. On eût dit même qu'il cherchait à leur persuader que ce qu'on appelle pour les souverains *rétablir l'ordre* n'est que l'établissement d'une servitude durable. (Ch. XIII.)

Ce n'étaient encore là que les préludes des leçons que l'*Esprit des lois* allait donner aux peuples gouvernés par des monarques. Examinons-les en elles-mêmes, et voyons si elles portaient sur autre chose que l'abus des mots.

Dans les mœurs et le langage de sa patrie, l'honneur n'était autre chose que la crainte du mépris et surtout la crainte de passer pour lâche, c'était le sentiment et la gloire du courage. Quand un sentiment plus moral se mêlait à l'honneur, c'était par dessus tout la honte d'avoir fait ou de s'entendre reprocher un acte indigne d'un honnête homme. Témoin de l'impression que ce mot fait sur ses compa-

triotes, Montesquieu s'en saisit, fait de l'*honneur* le principe, le ressort, le mobile des monarchies et donne la *vertu* pour principe aux républicains. (V. *Esprit des lois*, L. III, ch. III.) Les chevaliers français, enchantés du sentiment qui les flatte le plus, applaudissent à Montesquieu sans s'apercevoir qu'en retenant le mot ils dénaturent le sentiment pour en faire un faux honneur, un préjugé, le vœu de l'*ambition, des distinctions*, des *préférences*, et tous les vices des courtisans. (*Ibid.*, ch. VII.) C'était en quelque sorte ruser avec l'honneur ; c'était dire, sans paraître vouloir les offenser, que ces preux chevaliers, si zélés pour leur roi, n'étaient que de vains courtisans, des ambitieux, des idolâtres d'un préjugé, source de tous les vices des cours. Cette opinion était d'autant plus fausse que souvent un Français plein d'*honneur* n'avait aucun de ces vices. Le mot fit illusion ; il le fit peut-être à Montesquieu lui-même qui ne prévoyait pas que le philosophisme reviendrait un jour sur le principe et ne se souviendrait du *prétendu honneur* que par opposition à la *vertu, principe des républiques*.

Cette première erreur n'était donc que le jeu de l'illusion. Quoi qu'on en puisse dire autant de cette prétendue *vertu*, mobile principal des démocraties, en un sens cependant ce dernier principe était vrai, en ce sens que la vertu doit être plus spécialement le mobile de la démo-

cratie, parce que cette espèce de gouvernement se trouvant en lui-même le plus orageux, le plus vicieux de tous, il faut, pour suppléer à la faiblesse de ses lois, des hommes plus capables de résister à l'ambition, à l'esprit de cabale, à l'anarchie. Mais, en ce sens, Montesquieu n'eût fait à la démocratie que la critique la plus constamment méritée, ce n'est pas là ce que lui permettait son admiration pour les anciennes démocraties.

La Révolution s'en est saisie : combien de fois avons-nous entendu les Robespierre et les Siéyès répéter qu'en écrasant le sceptre, *ils avaient mis la vertu même à l'ordre du jour.* Ils l'ont dit en profanant ce mot au milieu des horreurs et des atrocités, en tenant le peuple esclave au milieu d'une affreuse licence. J'outragerais certainement la mémoire de Montesquieu si je pouvais lui attribuer de telles intentions, mais j'ai à dire ce qu'il avait appris au peuple à penser. Quelles que fussent ses intentions, j'ai à manifester le ravage de l'opinion qu'il répandit et qu'il accrédita. L'erreur commence à lui ; elle croît et s'étend jusqu'à Robespierre.

Que le génie s'effraie de lui-même en voyant ses erreurs traverser l'immense intervalle de Montesquieu à Robespierre ; sans vouloir les tempêtes, il peut les voir s'élever en son nom ; ses erreurs en auront fourni le germe et il se

trouvera des Condorcet, des Petion, des Siéyès pour le faire éclore.

S'il fallait juger Montesquieu d'après les témoignages de ses plus grandes admirateurs, je n'hésiterais pas à le mettre, comme ils semblent le faire eux-mêmes, au nombre de leurs adeptes conjurés : d'Alembert l'accusait plus qu'il ne le vengeait lorsqu'il disait à ceux qui se plaignaient de l'obscurité de l'esprit des lois : « *Ce qui serait obscur pour des lecteurs vulgaires ne l'est pas pour ceux que l'auteur a eus en vue ; d'ailleurs, l'obscurité volontaire n'en est pas une. M. de Montesquieu ayant à présenter parfois des vérités importantes dont l'énoncé absolu et direct aurait pu blesser sans fruit, a eu la prudence de les envelopper, et, par cet innocent artifice, les a voilées à ceux à qui elles seraient nuisibles sans qu'elles fussent perdues pour les sages.* » (*Eloge de Montesquieu*, en tête du 50e vol., de l'*Encyclopédie.*) Je n'aime point cette *obscurité volontaire* dans un homme qui a déjà posé si clairement des principes inconciliables avec les lois et le gouvernement de sa patrie.

Le compliment n'est pas plus flatteur pour Montesquieu quand d'Alembert lui fait honneur de cette prétendue *lumière générale sur les principes du gouvernement qui vient rendre les peuples plus attachés à ce qu'ils doivent aimer*. Dans la bouche de ce rusé sophiste, que

signifient ces mots : *ce qu'ils doivent aimer* ? Pourquoi ne dit-il pas : à leur roi et au gouvernement de leur patrie ? — C'est qu'on a déjà vu combien peu il aimait lui-même l'un et l'autre.

Aujourd'hui que le nom d'*encyclopédiste* est devenu si justement odieux, c'est encore un malheur pour Montesquieu que son panégyriste lui fasse un grand mérite de son zèle pour la monstrueuse compilation de ces hommes dont l'objet n'est plus un mystère.

C'est encore un malheur pour Montesquieu quand on apprend des sophistes les plus révolutionnaires qu'il *n'aurait pas écrit ses ouvrages si ceux de Voltaire ne l'avaient devancé.* Condorcet, par cette assertion, dit assez clairement que si Voltaire avait moins avancé la révolution religieuse, Montesquieu aurait moins contribué à la révolution politique.

Il y avait dans son génie bien des traits qui semblent inconciliables. Il était fort lié avec les athées ou déistes de l'*Encyclopédie,* il n'en était pas moins zélé pour que ses amis moururent en bons chrétiens ; il devenait alors apôtre et théologien et courait lui-même au milieu de la nuit appeler le prêtre qu'il croyait le plus propre à la conversion. On voit la même bizarrerie dans ses ouvrages, il fait de grands éloges de la religion et il faut la défendre de plus d'un trait qu'il lança contre elle. Il écrit chez le peuple le plus distingué alors par

l'amour de ses rois et tout son système semble écrit pour dire à ce peuple qu'il vit sous des despotes dont la terreur est le mobile.

Montesquieu déclara dans ses derniers jours que s'il avait hasardé dans ses ouvrages des idées propres à répandre des soupçons sur sa croyance, *c'était le goût du neuf et du singulier, le désir de passer pour un génie supérieur aux préjugés.* Cet aveu me ferait penser qu'il y avait dans les systèmes politiques de Montesquieu encore plus de goût pour le singulier, que dans ses idées pour la religion. Il ne conjura pas en faisant ces systèmes, mais, malheureusement, ces systèmes firent des conjurés. Il créa une école et de cette école sortirent des systèmes qui, en ajoutant au sien, le rendirent encore plus funeste.

CHAPITRE III

Système de Jean-Jacques Rousseau

Avec quelque réserve que se fût exprimé Montesquieu, le grand principe de toute révolution démocratique était posé : il était statué à son école que *tout homme qui, dans un état libre, est censé avoir une âme libre, doit se gouverner lui-même.* Cet axiome disait évidemment que nul homme, nul peuple ne peut se

croire libre s'il n'a pas fait lui-même les lois qui le gouvernent et de là il était facile de conclure qu'à peine existait-il sur terre un peuple qui eût droit de se croire libre ou qui n'eût quelques chaînes à rompre pour n'être plus esclave. A peine l'Angleterre elle-même pouvait-elle se flatter de jouir réellement de cette liberté; on voit que Montesquieu n'ose pas l'affirmer quand il ajoute : « *Ce n'est point à moi à examiner si les Anglais jouissent actuellement de cette liberté, il me suffit de dire qu'elle est établie par leurs lois.* »

Montesquieu ne fut pas seulement admiré comme il le méritait dans bien des parties de son *Esprit des lois*, il le fut plus spécialement pour cette partie de ses ouvrages, pour les principes de liberté, d'égalité, de législation, qui ne montraient que l'esclavage dans les gouvernements du jour; les sophistes lui pardonnèrent ses restrictions, ses obscurités, ses *innocents artifices*, parce qu'ils virent bien qu'il suffisait pour le moment d'avoir ouvert la voie et de montrer jusqu'où elle peut conduire.

Le premier qui se chargea de l'élargir fut Jean-Jacques Rousseau, ce fameux citoyen de Genève que nous avons vu rendre tant de services aux sophistes de l'impiété dans leur conjuration contre l'autel. Il était plus spécialement l'homme qu'il fallait aux sophistes de la rébellion pour leur servir de guide dans

la conjuration contre le trône. Citoyen né dans une république, il disait lui-même avoir apporté, en naissant, *la haine des rois*, comme Voltaire celle du Christ. Il avait, plus que Montesquieu encore, ce talent de donner à l'erreur le ton de l'importance, au paradoxe l'air de la profondeur ; il avait surtout cette hardiesse qui n'admet pas à demi les principes et ne s'effraie pas des conséquences. Il surpassa son maître et dans ses théories politiques le laissa loin derrière lui.

L'*Esprit des lois* avait paru en 1748, le *Contrat social* de Jean-Jacques parut en 1752. Montesquieu avait su réveiller les idées de liberté ; Jean-Jacques sut en faire le bonheur suprême. « *Si l'on cherche*, dit-il, *en quoi consiste le plus grand bien de tous, on trouvera qu'il se réduit à ces deux objets principaux : la liberté, l'égalité.* » (*Cont. soc.*, L. II, ch. II.)

Les contradictions et les difficultés n'étaient pas faites pour arrêter Jean-Jacques : il voulait réaliser ce principe de Montesquieu que, pour se croire libre, il fallait que tout homme se gouvernât lui-même, c'est-à-dire que tout peuple ne doit obéir qu'à des lois faites par lui-même ; il ne vit dans la loi que l'expression de la volonté générale : « *La puissance législative appartient au peuple et ne peut appartenir qu'à lui. Ce qu'un homme, quel qu'il puisse être, ordonne de son chef n'est point loi.* » (L. III, ch. Ier.)

Telle fut la première conséquence que Jean-Jacques, disciple de Montesquieu, tira du grand principe de son maître et de la distinction des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire. La seconde conclusion du disciple ne fut pas moins flatteuse pour la multitude. Toute la souveraineté, selon Jean-Jacques, résidait dans le pouvoir législatif; en donnant ce pouvoir au peuple, il en conclut le *peuple souverain* et tellement souverain qu'il ne peut pas même se soumettre à un autre souverain. La souveraineté, répétait-il, n'étant autre chose que l'exercice de la volonté générale, ne peut jamais s'aliéner — si le peuple promet seulement d'obéir, il se dissout par cet acte : — dès l'instant qu'il y a un maître, il n'y a plus de souverain et dès lors le corps politique est détruit. (L. II, ch. Ier.)

Pour suppléer à l'incapacité du peuple dans la confection des lois, Montesquieu lui donnait des représentants ou des hommes qui faisaient la loi pour lui, Jean-Jacques reconnut que ces représentants ne le sont que de nom : « *Le souverain*, c'est-à-dire le peuple, *qui n'est qu'un être collectif, ne peut être représenté que par lui-même.* » (L. II, ch. Ier.) « *Quelle que soit la loi, elle ne peut être injuste, puisque nul n'est injuste envers lui-même.* » (L. III, ch. VII.) « *Enfin le peuple est toujours maître de changer ses lois, même les meilleures; s'il lui plaît de se*

faire du mal à lui-même, qui est-ce qui aurait le droit de l'empêcher ? » (L. II, ch. XII.)

Les conséquences les plus directes de tout ce système étaient évidemment que tout peuple jaloux de conserver ses droits d'égalité, de liberté, doit d'abord chercher à se passer de roi et se donner une constitution républicaine, Que les peuples croyant avoir besoin d'un roi. doivent prendre au moins toutes les précautions pour conserver sur lui les droits de souverain et ne pas oublier surtout qu'en qualité de souverains ils ont toujours le droit de se défaire du roi qu'ils ont créé, de renverser son trône toutes les fois que bon leur semblera. Pas une de ces conséquences n'effraya le philosophe de Genève. Si on lui objectait que les nations les plus imbues jadis de ces idées de peuple égal, libre et souverain, fussent précisément celles où l'on voyait le plus d'esclaves, il se contentait de répondre : « *Telle fut*, il est vrai, *la situation de Sparte ; pour vous, peuples modernes, vous n'avez pas d'esclaves, mais vous l'êtes* ; *vous payez leur liberté de la vôtre, vous avez beau vanter cette préférence, j'y trouve plus de lâcheté que d'humanité.* » (Ch. XVIII.)

Ainsi, toujours plus vif et toujours plus hardi que son maître, Rousseau ne savait taire aucune des conséquences du principe posé par Montesquieu. Ce n'était pas assez de l'avoir surpassé dans ce genre, il déclara hautement ne

connaître rien de plus contraire à l'esprit social que la religion de l'Evangile. Montesquieu avait fait de la religion catholique celle des gouvernements modérés, des monarchies tempérées, il ne fallait à Jean-Jacques ni chrétien catholique, ni chrétien protestant; il finit son système par ce même paradoxe de Bayle que Montesquieu avait combattu, il ne vit pour le peuple égal, libre et souverain, d'autre religion que celle du déisme; pour saper tous les trônes des rois, il proscrivit de la religion tous les autels du Christ. (*Cont. soc.*, dernier chap.)

CHAPITRE IV

TROISIÈME GRADE DE LA CONSPIRATION. EFFET GÉNÉRAL DES SYSTÈMES DE MONTESQUIEU ET DE JEAN-JACQUES. — CONVENTION DES SOPHISTES, UNION DE LEURS COMPLOTS CONTRE LE TRONE ET DE LEURS COMPLOTS CONTRE L'AUTEL.

En comparant les deux systèmes dont je viens de parler, il est aisé de voir que les idées de la liberté et de l'égalité politique avaient pris dans l'esprit de Montesquieu et de Jean-Jacques la tournure, les modifications que l'on devait naturellement attendre de la diverse condition de ces deux célèbres écrivains. Le

premier élevé dans cette partie de la société que distinguent les titres et la richesse avait bien moins donné à cette égalité qui confond tous les ordres des citoyens. Malgré son admiration pour les républiques de l'antiquité, il observait qu'il y a toujours dans un état des gens distingués par la naissance et que si ces hommes-là étaient confondus parmi le peuple, la liberté commune devenant leur esclavage, ils n'auraient aucun intérêt à la défendre. Il formait de ces gens un corps qui pouvait arrêter les délibérations du peuple comme le peuple pouvait arrêter les leurs. Dans les grands empires, il admettait un roi qui pouvait arrêter les uns et les autres. (L. XI, ch. VI.)

Quoi qu'il en soit, tels étaient les principes de Montesquieu qu'il était impossible de les suivre en France et ailleurs sans ces révolutions qui transportent au peuple la partie la plus importante de l'autorité des rois. Après l'*Esprit des lois*, il ne manquait évidemment, pour appeler ces révolutions, qu'un homme assez hardi pour ne pas redouter les conséquences, pour s'en applaudir même, parce qu'il les voyait effacer dans une condition supérieure des distinctions, des titres qui pouvaient l'humilier dans la sienne. Cet homme se trouva dans Jean-Jacques. Fils d'un simple artisan et d'abord élevé dans la boutique d'un horloger, il profita des armes que Montesquieu lui fournissait pour voir le

même droit à la souveraineté dans le simple artisan et dans le grand seigneur. Il fallait à Montesquieu des nobles entre le roi et le peuple, Jean-Jacques détestait ces intermédiaires ; il lui parut absurde que le peuple en eût besoin. Montesquieu morcelait le sceptre des rois pour en donner une partie précieuse à l'aristocratie des richesses, des rangs et des titres. Jean-Jacques, sans richesses, sans titres et sans rang, brisait absolument ce sceptre des rois, de la noblesse et des richesses. Pour avoir sa part de souveraineté égale à celle du gentilhomme, il fit la multitude souveraine. L'un et l'autre appelaient les révolutions ; l'un et l'autre, malgré leurs protestations franches ou simulées, n'en apprenaient pas moins aux nations que le gouvernement était en général celui du despotisme, que pour sortir de l'esclavage il fallait se donner de nouvelles constitutions, de nouvelles lois, des chefs plus dépendants et moins libres eux-mêmes pour que la liberté dès citoyens fût mise hors d'atteinte. Tout homme accoutumé à réfléchir eût pu prévoir des lors que Montesquieu aurait pour lui tous les rebelles de l'aristocratie, mais que les classes moyennes, subalternes, jalouses, ennemies de l'aristocratie, combattraient pour Jean-Jacques.

Tous ces principes révolutionnaires pouvaient rester sans action sur l'esprit de ceux que la religion accoutumait à regarder les rois

et tous les chefs de la société comme les ministres du Dieu qui gouverne le monde, mais déjà les sophistes de l'impiété sapaient les fondements de cette religion et ils conçurent bientôt tout le parti qu'ils pourraient tirer de ces deux systèmes pour faire prévaloir dans l'ordre politiques les mêmes idées de liberté, d'égalité auxquels ils devaient tous leurs succès contre le christianisme. Dès cet instant, les deux conspirations contre l'autel, contre le trône ne formèrent plus, à l'école des sophistes, qu'une seule et même conspiration.

L'accusation est importante, elle est formelle et les preuves en sont toutes dans la bouche des conjurés eux-mêmes. Ce n'est pas le simple aveu de leur conspiration ; c'est la jactance du sophiste qui met toute sa gloire dans son crime ; écoutons-les traçant l'histoire de leurs complots et donnant leur succès comme la plus grande preuve des progrès de l'esprit dans la carrière des vérités philosophiques.

La Révolution française venait de renverser le trône de Louis XVI. Condorcet, le plus impie et le plus acharné des conjurés, imagine qu'il ne lui reste plus qu'à célébrer la gloire du philosophisme Crainte que l'on ignore à quelle école tous ces forfaits sont dus, il reprend cette école dès sa plus ancienne origine, enfin il arrive à l'époque où il voit se jeter les fondements de la Révolution et de la république et voici la

trame qu'il se met à nous développer, comme l'histoire et le triomphe de sa philosophie :

« Il se forma bientôt en Europe une classe
» d'hommes moins occupés encore de découvrir
» et d'approfondir la vérité que de la répandre,
» qui, se dévouant à poursuivre les préjugés
» dans les asiles où le clergé, les écoles, les
» gouvernements, les corporations les avaient
» recueillis et protégés, mirent leur gloire à
» détruire les erreurs populaires plutôt qu'à
» reculer les limites des connaissances, manière
» indirecte de servir leurs progrès, qui n'était
» ni la moins périlleuse ni la moins utile.

» En Angleterre, Collins et Bolingbrocke, en
» France, Bayle, Fontenelle, Voltaire, Mon-
» tesquieu et les écoles fondées par ces hommes
» combattirent en faveur de la vérité, prenant
» tous les tons, employant toutes les formes,
» depuis la plaisanterie jusqu'au pathétique,
» depuis la compilation la plus savante et la
» plus vaste jusqu'au roman et au pamphlet,
» couvrant la vérité d'un voile qui ménageait
» les yeux trop faibles et laissait le plaisir de
» la deviner ; caressant les préjugés avec
» adresse pour leur porter des coups plus
» certains ; consolant quelquefois les ennemis
» de la raison en paraissant ne vouloir dans la
» religion qu'une demi-tolérance, dans la poli-
» tique qu'une demi-liberté ; ménageant le
» despotisme quand ils combattaient les absur-

» dités religieuses et le culte quand ils s'éle-
» vaient contre le tyran ; attaquant ces deux
» fléaux dans leur principe, quand même ils
» paraissaient n'en vouloir qu'à des abus ridi-
» cules et frappant ces arbres funestes dans
» leurs racines, quand ils semblaient se borner
» à en élaguer quelques branches égarées. »
(*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*, par Condorcet, 9e époque.)

Que l'historien s'empare donc de cet aveu. Il y verra, tracée sous la plume de Condorcet, la conspiration la plus caractérisée, la plus générale, ourdie par ces hommes appelés philosophes, non seulement contre les rois, mais contre la royauté elle-même, contre l'essence même de toute monarchie. Le moment où se forme la conjuration est celui où les Collins, les Bolingbrocke, les Bayle, les maîtres de Voltaire et Voltaire lui-même ont déjà propagé la doctrine de leur impiété contre le Christ.

Du reste, Condorcet n'est pas le seul qui, enflé des succès de la double conjuration, nous en montre la source dans ce concert des sophistes unissant leurs moyens, leurs travaux, et les dirigeant tantôt contre l'autel, tantôt contre le trône avec le vœu commun d'écraser l'un et l'autre. Les adeptes du *Mercure*, La Harpe, Marmontel et Champfort en avaient presque dit autant que Condorcet. M. de la Mettrie, un des adeptes qui sait donner à l'athé-

isme tout l'appareil des sciences naturelles, commence ses mémoires par ces paroles remarquables : « *Les heureux moments sont enfin arrivés où la philosophie triomphe de ses ennemis, ils avouent eux-mêmes que les lumières qu'elle a répandues, principalement depuis quelques années, ont produit les grands événements qui distingueront la fin de ce siècle.* »

Je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les preuves d'une philosophie qui n'attendait que le succès de ses complots pour s'en glorifier; je me contenterai de ramener mes lecteurs aux aveux de ce Leroy dont j'ai déjà parlé. Au moment où il fait ces aveux, la constitution et le serment d'apostasie n'étaient pas encore décrétés; il ne s'agissait pas encore de profaner les temples, d'abolir le culte ; tout était préparé, tout se hâtait, mais l'Assemblée n'en était encore qu'à ses premiers forfaits contre l'autorité publique. C'est à l'aspect de ces premiers forfaits que l'on reproche à Leroi les malheureux effets de son école et c'est à ces reproches qu'il répond : « *A qui le dites-vous, je le sais mieux que vous, j'en mourrai de douleur et de remords.* »

CHAPITRE V

Quatrième grade de la Conspiration contre les rois.
Inondation de livres contre la royauté
Nouvelles preuves de la Conjuration

Par cela même que la conspiration contre les rois se tramait dans la même académie secrète et par les mêmes hommes que la conspiration contre le christianisme, il est aisé de voir que la plus grande partie des moyens employés contre l'autel furent aussi mis en usage contre le trône. Rien ne le prouve mieux que leur attention à combiner les atteintes portées aux monarques avec toute cette guerre qu'ils faisaient à Dieu dans ces nombreuses productions antichrétiennes que nous les avons vus répandre avec tant de soin parmi toutes les classes des citoyens. Ce sont précisément les mêmes productions, sorties du même atelier, composées par les mêmes adeptes, exaltées, recommandées, revues par les mêmes chefs, répandues avec la même profusion, colportées par les mêmes agents du Club Holbachien dans les villes et les campagnes, distribuées aux mêmes pédagogues de villages pour en faire passer le venin depuis les plus hautes classes de la société jusqu'aux plus indigentes.

La seule différence à observer ici, c'est que, dans les premières productions de la secte secrète, l'esprit de rébellion se montrait moins ouvertement. La plupart de ces productions, si menaçantes pour les souverains, sont postérieures non seulement aux systèmes de Montesquieu et de Jean-Jacques, mais encore à cette année 1761, où Voltaire reprochait aux sophistes qu'ils voyaient tout de travers en cherchant à diminuer l'autorité des rois.

Les philosophes de l'*Encyclopédie* eux-mêmes, dans la première édition de leur informe compilation, n'avaient préludé que faiblement aux principes de cette égalité, de cette liberté si chères aux ennemis des rois; ce fut pour la première fois dans l'édition de Genève qu'on les vit donner un libre cours aux principes révolutionnaires. Dans celle-ci, Diderot les avait resserrés, répétés, au moins en trois articles différents. (*Droits des gens*, *Epicuréens*, *Eclectiques.*) Cette édition devint la plus commune, mais dès lors, en 1773, l'académie secrète des conjurés avait produit et ne cessait de produire et de répandre une foule d'ouvrages que l'adepte Leroi nous déclare et que le plus simple examen démontre destinés à détruire la religion, les mœurs et les gouvernements.

S'il faut en croire les leçons combinées et répétées presque dans les mêmes termes par une foule de productions, *l'ignorance, la cruauté,*

le hasard, la déraison, la superstition, l'imprudente reconnaissance des nations, ont partout présidé à l'établissement des gouvernements. Telle est l'assertion du *Système social* que l'académie secrète fait succéder au *contrat social* de Jean-Jacques. Telles sont les leçons de *l'Essai sur les préjugés* qu'elle publie sous le nom emprunté de Dumarsais, celles du *Despotisme oriental* qu'elle propage sous le nom de Boulanger et, enfin, celles du *Système de la nature* que les élus de ses élus, unis à Diderot, ont enfanté et qu'elle se plaît à faire circuler de toute part. Jean-Jacques avait appris aux peuples que *si l'autorité des rois vient de Dieu, c'est comme les maladies et les fléaux du genre humain.* (*Emile*, IV.) Raynal lui succéda pour nous dire : « *Ces rois sont des bêtes féroces qui dévorent les nations.* » (*Hist. phil.*, IV, XIX.) Un autre sophiste nous fit entendre : « *Nos rois sont les premiers bourreaux de leurs sujets* (*Syst. de la raison*). *Quand on voudra s'occuper utilement du bonheur des hommes, c'est par les dieux du ciel que la réforme devra commencer. Nul bon gouvernement ne peut se fonder sur un Dieu despotique, il fera toujours des tyrans de ses représentants.* » (*Syst. nat.*, II, XIII.)

Le *système de la nature* ne fut pas encore la production du club d'Holbach la plus virulente, la plus propre à soulever les peuples, à les déterminer à ne voir dans leurs rois que des

monstres à écraser ; plusieurs années avant la Révolution, tout ce que les Petion, les Condorcet et les Marat ont vomi de plus frénétique contre les souverains pour exciter le peuple à porter sur l'échafaud la tête de Louis XVI, se trouvait consigné dans les productions des conjurés. Depuis plusieurs années, après avoir dit *qu'il ne s'agissait pas d'être polis mais d'être vrais*, c'était pour être vrais qu'ils disaient aux rois : « *Tigres déifiés par d'autres tigres, vous croyez donc passer à l'immortalité* ? (*Syst. rais.*, note.) *Des milliers de bourreaux couronnés de fleurs et de lauriers portent en triomphe une idole qu'on appelle roi. Ensuite, au bruit des instruments et de mille acclamations barbares et insensées, on la déclare pour l'avenir ordonatrice de toutes les scènes sanglantes qui se passeront dans l'empire et le premier bourreau de la nation.* »

C'est en prenant successivement tous les tons, depuis celui de l'épigramme, des pamphlets, des romans, des systèmes, des sentences tragiques, jusqu'à celui de l'enthousiasme et de la fureur que cette école de Voltaire et de Montesquieu, si bien dépeinte par Condorcet, était venue à bout d'inonder et la France et l'Europe de ces productions dont l'effet naturel devait être d'effacer de la terre le souvenir des rois.

Comment, nous dira-t-on, les magistrats se

sont-ils condamnés au silence ? Comment les conjurés ont-ils pu échapper à la sévérité des lois ? Ici, il suffirait de rappeler ce précepte des conjurés : « *Frappez, mais cachez votre main.* » Il suffirait encore de cette explication de Condorcet : « *Les chefs eurent toujours l'art d'échapper à la vengeance en s'exposant à la haine, de se cacher à la persécution en se montrant assez pour ne rien perdre de leur gloire.* » (*Esq. des prog.*, époque 9.) Mais si les conjurés purent se cacher aux tribunaux, la conjuration n'en fut pas moins évidente aux magistrats. Ecoutons M. Seguier, avocat général, dénonçant, le 18 août 1770, au premier Parlement du royaume, cette conjuration des philosophes :

« Depuis l'extirpation des hérésies qui ont » troublé la paix de l'Église, on a vu sortir des » ténèbres un système plus dangereux par » ses conséquences que ces anciennes erreurs. » Il s'est élevé au milieu de nous une secte » impie et audacieuse ; elle a décoré sa fausse » sagesse du nom de philosophie. Sous ce titre » imposant, elle a prétendu posséder toutes les » connaissances; ses partisans se sont élevés en » précepteurs du genre humain. Liberté de pen- » ser, voilà leur cri. D'une main, ils ont tenté » d'ébranler le trône, et, de l'autre, ils ont voulu » renverser les autels. Leur objet était d'éteindre » la croyance, de faire prendre un nouveau cours » aux esprits sur les institutions religieuses et

» civiles. Le gouvernement doit trembler de tolé-
» rer dans son sein une secte ardente d'incrédules
» qui semble ne chercher qu'à soulever les peu-
» ples, sous prétexte de les éclairer. »

Cette dénonciation formelle était appuyée sur les soins qu'avaient les sophistes de propager leurs principes à la fois impies et régicides dans une foule de productions journalières et en particulier sur celles que l'éminent magistrat présentait à la Cour. C'était d'abord une œuvre de Voltaire, une des plus impies, ayant pour titre *Dieu et les Hommes* ; le second, sorti de la plume de Damilaville avait pour titre *Le Christianisme dévoilé*; le troisième, l'*Examen critique* sorti du même club holbachien sous le nom supposé de Fréret; le quatrième, enfin, le *Système de la nature*, composé par Diderot et deux autres adeptes de la même société secrète, tant il est vrai que ce poison et de l'impiété et de la rébellion dont l'Europe a été infectée sortait presque tout entier de cet antre des conjurés.

A ces dénonciations formelles du magistrat public, je pourrais ajouter celles que le clergé de France, dans ses assemblées, celles qu'un très grand nombre d'évêques dans leurs instructions particulières, celles que la Sorbonne et presque tous les orateurs religieux ne cessaient de faire dans leurs thèses publiques et du haut de la chaire évangélique.

Le temps vint où Frédéric lui-même s'aperçut que ses chers philosophes ne lui avaient dit que la moitié de leur secret en l'initiant aux mystères de leur impiété. Il ne fut point pénitent comme le malheureux Leroi, mais il fut l'adepte honteux de se trouver si étrangement dupe; l'indignation et le dépit prenant la place de l'admiration, il se fit le dénonciateur public de ces mêmes *encyclopédistes* qui devaient une si grande partie de leurs succès à sa protection. Alors il composa ces *Dialogues des morts entre le prince Eugène, Marlborough et le prince Lichtenstein*, où il dévoile plus spécialement l'absurde prétention des encyclopédistes à régler l'univers à leur mode et surtout leurs projets d'abolir le gouvernement monarchique et de commencer par renverser le trône des Bourbons pour faire de la France une république.

Alors Voltaire et d'Alembert sollicitèrent vainement sa protection pour les adeptes, il leur répondait sèchement et ironiquement que les écrivailleurs de la secte n'avaient qu'à chercher un asile en Hollande *où ils pourraient faire le métier de tant d'autres qui leur ressemblaient.* Ce fut alors que Frédéric cessa d'être pour les les sophistes le *Salomon du Nord*, d'Alembert ne vit plus en lui qu'un homme *plein d'humeur*, et Voltaire qui n'avait pas alors plus de de crédit, s'en consola en écrivant à d'Alembert : « *Que voulez-vous, mon cher ami, il faut*

prendre les rois comme ils sont, et Dieu aussi. » (4 janv. 1778.)

Quelque multipliées que soient les preuves que j'ai déjà données de ces complots tramés contre les rois, quelque évidence qui résulte déjà de toutes les confidences secrètes de d'Alembert et de Voltaire, quelque constant que soit le témoignage des tribunaux publics, enfin quelque accablante que soit pour les auteurs de ce complot l'indignation de l'adepte roi, réduit à nous montrer et à combattre dans les maîtres de son impiété les traîtres conspirant contre son trône et contre tous les trônes, ce n'est encore à que le commencement des preuves que l'historien pourra un jour puiser dans ces mémoires. Il nous reste encore à parcourir bien des grades de la conspiration et chacun de ces grades ajoutera à la démonstration.

CHAPITRE VI

Cinquième grade de la Conspiration contre les rois
Essai démocratique a Genève

Dans le temps même où Frédéric dénonç it comme ennemie de toutes les puissances cette secte d'impiété qu'il avait jusqu'alors si hautement protégée, il s'en faut bien qu'il fût instruit de toute la profondeur de la trame

qu'elle ourdissait. C'était à Voltaire plus spécialement qu'il adressait ses plaintes sur la témérité de ceux des philosophes contre lesquels il se voyait réduit à défendre le trône (7 juil. 1770) et dans ce moment même, Voltaire et ceux qu'on révérait sous le nom d'économistes étaient tout occupés du premier essai que la secte faisait de ses systèmes.

Genève avait été choisie pour ce premier essai. La démocratie établie par Calvin dans cette ville leur paraissait encore blesser les droits de l'homme. Le peuple y était divisé en plusieurs classes. La première, composée des descendants des anciens Genevois, avait seule le droit de suffrage, les autres, plus récemment entrés dans l'agglomération, pouvaient exercer librement leurs professions sous la protection des lois, mais étaient exclus des conseils et des dignités. Voltaire qui, à deux lieues de Genève, observait depuis longtemps les contestations que cette situation pouvait soulever, conçut qu'à la gloire de la révolution qu'il disait avoir déjà faite dans la religion des Genevois, il pourrait ajouter celle d'une révolution dans leur gouvernement. L'intrigue consistait de sa part à encourager d'un côté les citoyens contre leurs magistrats, et, de l'autre, à insinuer aux simples habitants ou *natifs* qu'ils avaient d'autres droits à réclamer comme citoyens eux-mêmes. Il invitait à sa table

tantôt les uns, tantôt les autres et parlait à chacun suivant ses vues.

La secte niveleuse avait d'autres acteurs dans Genève pour y presser les révolutions. Elle y avait déjà acquis ce Clavière qui devait un jour venir continuer dans Paris son rôle révolutionnaire ; elle y avait encore une espèce de demi-Siéyès dans M. Bérenger et un vrai boute-feu dans le nommé Ségère, elle y avait surtout M. Servan, avocat général au Parlement de Grenoble, qu'on ne s'attendait pas à voir quitter la France et le rôle de magistrat pour venir jouer à Genève le rôle de jacobin. Un avocat du même Parlement, M. Bovier, la servit de sa plume.

Tandis que les autres adeptes agissaient dans les clubs, excitant les citoyens contre les magistrats, les natifs et les habitants contre les citoyens pour arriver à travers tous les orages de la discorde à une constitution d'égalité, Bovier se présenta avec toutes les armes du sophisme, non pas pour demander une nouvelle constitution, mais comme un homme qui, connaissant bien l'ancienne, n'en voulait pas d'autre pour rétablir les droits du peuple égal et souverain.

Les conjurés trouvèrent un moyen plus efficace encore pour nourrir la fermentation. Sous le nom d'*Ephémérides du citoyen*, ils publiaient alors dans Paris un journal rédigé

par les économistes, c'est-à-dire par les adeptes de l'espèce peut-être la plus dangereuse de toutes, par ceux qui, sous un air de modération, prépararaient des révolutions plus efficacement encore que les frénétiques du Club holbachien. Ce journal fut consacré à venir au secours de Voltaire, de Servan, de Bovier, jusqu'à ce que l'essai de la constitution démocratique eût complètement réussi dans Genève. Chaque mois, les feuilles partaient de Paris et allaient à Genève fournir un nouvel élément aux partisans de la démocratie ; elles continuèrent jusqu'à ce qu'enfin Servan et les autres agents de la secte virent leurs travaux couronnés dans Genève par la Révolution qui renversa les lois de cette république.

Mais les sophistes n'eurent pas longtemps à s'applaudir de ce premier succès : M. le comte de Vergennes, qui avait d'abord pris peu d'intérêt à cette Révolution, apprit à en connaître l'importance, et les sophistes eurent le désagrément de voir quelques légions françaises détruire leur ouvrage. Il était réservé à Clavière, ensuite à Robespierre, de le reprendre un jour et d'envoyer l'apostat Soulavie le consommer par les proscriptions, par l'exil et par tous les moyens de la philosophie, passée du château de Ferney à l'antre des jacobins.

CHAPITRE VII

Essai aristocratique en France

Il existait en France des philosophes tellement assurés de produire une révolution quelconque, qu'ils n'hésitèrent pas à conseiller aux rois et aux ministres de faire eux-mêmes cette révolution, de peur que la philosophie ne fût plus maîtresse d'en diriger les mouvements. Parmi les philosophes de cette espèce, qu'on voudrait appeler les modérés et que Jean-Jacques nommait les *inconséquents*, se distinguait surtout M. Mably, frère de Condillac, un de ces abbés qui, sans fonctions dans le clergé, n'en ayant que l'habit, s'occupaient beaucoup des études profanes, très peu des sciences ecclésiastiques. Sans être impie comme les Condorcet et les Voltaire, il était d'une catholicité au moins fort équivoque ; il s'était aussi farci la tête des systèmes de liberté, du peuple législateur et souverain, du droit de ne contribuer aux charges publiques qu'autant qu'il y aurait consenti par son suffrage. Persuadé que les Français avaient besoin de leurs Etats Généraux et d'une révolution pour cesser d'être esclaves, il fit plus que d'inviter les grands et les ministres à la faire, il reprocha au peuple (*Droits des citoyens*, 1771) d'avoir manqué plu-

sieurs fois de la faire et il indiqua la manière dont elle devait s'effectuer. Il conseilla au Parlement de refuser d'enregistrer dans l'avenir aucun édit bursal, d'avouer au roi qu'il n'avait pas le droit d'imposer la nation, de lui déclarer que ce droit n'appartenait qu'à elle seule et de la supplier instamment de convoquer les états généraux. « *Une révolution*, ajoute-t-il, *ménagée par cette voie, serait d'autant plus avantageuse que l'amour de l'ordre et des lois et non d'une liberté licencieuse en serait le principe.* »

Ce système d'une révolution ménagée d'après les idées de Montesquieu, en transportant au peuple, par ses représentants aux états généraux, le pouvoir législatif et celui de fixer les impositions, trouvait alors en France et surtout dans l'aristocratie, d'autant plus de partisans qu'il laissait subsister toute la distinction des trois ordres. Malesherbes occupait alors la place importante de Président de la Cour des aides ; il engagea sa compagnie à faire la première démarche importante pour opposer au roi les états généraux. Il rédigea ces remontrances devenues si fameuses parmi les philosophes parce que, à travers quelques expressions de respect, il avait su y faire entrer toutes les prétentions de la secte contre l'autorité des souverains.

Ceux du Parlement qui suivirent l'exemple de Malesherbes ne savaient pas assez les intentions qui le mettaient en mouvement. Ils

s'abandonnèrent en quelque sorte à l'impulsion donnée et au torrent de l'opinion publique déjà en grande partie dirigée par les systèmes de Montesquieu.

La Révolution était faite dès lors si Louis XV se fût laissé fléchir ; on en était précisément à cette époque où la secte si fidèlement peinte ne cherchait qu'à soulever les peuples sous prétexte de les éclairer, où Mably et les siens sollicitaient une révolution, où les économistes en faisaient circuler les principes dans toutes les classes du peuple, où les philosophes la prévoyaient et proposaient la manière de l'opérer avec l'adhésion du peuple. Dès lors, la convocation des états généraux la rendait infaillible. Louis XV sentit mieux que personne qu'il y perdrait les droits les plus précieux de sa couronne. Naturellement bon, ennemi des coups d'autorité, il était cependant résolu à transmettre à ses héritiers toute celle dont il s'était trouvé revêtu en montant sur le trône ; il voulait vivre et mourir roi. Il cassa les Parlements, refusa les états généraux et ne souffrit plus qu'on en fît mention dans son règne. Les conjurés sentirent qu'il fallait différer leurs projets. Ils se contentèrent de préparer les peuples à l'exécution. En attendant que l'occasion devînt plus favorable à la France, la secte fit ailleurs des essais d'un autre genre dont le souvenir ne doit pas être perdu dans son histoire.

CHAPITRE VIII

Essai des sophistes contre l'aristocratie

Dès l'année 1766, Frédéric écrivait à Voltaire que la philosophie perçait jusque dans la superstitieuse Bohême et en Autriche, l'ancien séjour de la superstition. C'est aussi de cette année que datent les premières semences d'un projet qui devait, dans ces mêmes contrées, donner à la philosophie le spectacle d'une république où l'on ne verrait plus ces distinctions de marquis et de paysans, de nobles et de bourgeois, de riches et de pauvres.

Tout ce que je vais dire sur ce projet et sur ces essais de la philosophie transplantée en Bohême, en Autriche, jusqu'en Hongrie et en Transylvanie, sera pris de deux mémoires qui m'ont été fournis par des hommes alors très à portée d'observer l'un les causes, l'autre les effets d'une révolution qui donne aux sophistes tudesques la gloire d'avoir devancé nos carmagnoles et nos brigands septembriseurs.

A peine les principes de la philosophie française eurent-ils pénétré vers les rives de la Moldaw, qu'on y vit fermenter de nouveau ces principes de liberté et d'égalité au nom desquels le zèle enflammé des Hussites et des Taborites avait brûlé tant de châteaux, mar-

tyrisé tant de prêtres et coûté la vie à tant de gentilshommes. Il se forma dans Prague une conspiration qui devait éclater le 16 mai, à l'occasion de la fête de saint Jean Népomucène ; quelque secrètement que se tramât ce complot, il se trouva des adeptes qui le trahirent et Marie-Thérèse eut l'art de l'étouffer avec tant de prudence, qu'à peine en peut-on apercevoir quelques indices dans les journaux du temps.

Cette conspiration avortée, les philosophes de la Moldaw et du Danube ne perdirent pas l'espoir d'arriver à leur égalité ; ils imaginèrent un plan qui fit illusion à Marie-Thérèse, et plus encore, à Joseph II. Suivant la partie ostensible de ce plan, les propriétaires trop riches pour cultiver eux-mêmes leurs fonds, devaient être engagés à les céder aux paysans. Ceux-ci, en revanche, devaient payer annuellement aux anciens propriétaires, une somme égale à l'estimation du revenu.

Le plan fut présenté à Marie-Thérèse avec tant d'artifice, qu'elle crut n'y voir que le moyen d'augmenter les richesses de l'Etat ; elle ordonna de rédiger des mémoires sur ce sujet et en fit elle-même l'essai, en livrant, à ces conditions, une partie de ses domaines.

Les sophistes craignaient la longueur des délibérations ; pour accélérer l'exécution de leur projet, ils en répandirent l'idée parmi les

paysans eux-mêmes ; il fut aisé de les aigrir contre les opposants. Aussi, dans ces vassaux, jusqu'alors doux et respectueux, les seigneurs ne trouvèrent-ils bientôt que des hommes devenus insolents. Il fallut recourir aux châtiments qui ne firent qu'ajouter aux plaintes, et le soulèvement des campagnes contre les seigneurs éclata presque dans toute la Bohême en 1773. Les villageois se mettaient déjà à brûler et à piller les châteaux. La noblesse et surtout les riches propriétaires, étaient menacés d'un massacre général ; Marie-Thérèse reconnut la faute qu'elle avait faite, et une armée de vingt-huit mille hommes reçut l'ordre d'arrêter ce mouvement. Les paysans furent bientôt réduits.

Quelques années plus tard, ce fut en Transylvanie qu'éclata un nouveau mouvement insurrectionnel, provoqué par les maladresses de l'empereur Joseph II. Le 3 novembre 1784, un nommé Horja, paraît à la tête de quatre mille hommes, les divise par bandes, les envoie incendier les châteaux et massacrer les maîtres. Ces précurseurs des jacobins de Marseille exécutent ses ordres avec toute la rage de la haine qu'on a su leur inspirer contre la noblesse. En peu de temps, plus de cinquante gentilshommes sont massacrés, torturés par les plus monstrueux supplices. Enfin, les gentilshommes échappés au carnage se réunirent et

formèrent une petite armée, et Horja fut obligé de se retirer dans les montagnes. Il en descendit plusieurs fois pour renouveler ses terribles ravages, mais, enfin, il fut pris par stratagème et les rebelles, découragés, mirent bas les armes.

Ainsi se termina une conjuration qui ne fut, dans ces provinces éloignées, qu'un essai de celle qui se tramait ailleurs, par les sophistes de la liberté et de l'égalité, contre tout ce qui s'élève au-dessus du vulgaire. La cause apparente et même trop réelle était dans l'abus excessif des droits des seigneurs transylvains, mais l'insurrection des nègres dans les colonies peut être aussi attribuée à la dureté du joug sous lequel ils gémissaient ; il n'en est pas moins vrai, pas moins notoire, que toutes les atrocités des esclaves soulevés contre leurs maîtres à Saint-Domingue, à la Martinique, à la Guadeloupe, remontent aux complots tramés dans Paris par les sophistes de l'égalité et de la liberté.

C'est précisément sous ce jour que nous est est présentée l'insurrection des Transylvains contre leurs seigneurs, dans les instructions que nous tenons d'un homme fort à portée d'observer, à Vienne et dans les autres pays autrichiens, les complots du philosophisme ; mais dans ce que m'ont fourni les mémoires de ce sage observateur, je le vois ajouter à l'action

des sophistes modernes celle d'une secte depuis longtemps cachée dans les arrière-loges de la Franc-Maçonnerie. A l'époque où nous sommes arrivés, telle était, en effet, l'union des sophistes et des maçons, et tel fut le secours qu'ils se prêtèrent mutuellement, qu'il devient impossible d'exposer les progrès ultérieurs des uns sans remonter à l'origine des autres, sans avoir fait connaître cette communauté de haines et de systèmes qui, des complots des uns et des autres, ne fit plus qu'une seule conspiration, soit contre les autels du Christ, soit contre tous les trônes des rois.

C'est donc à dévoiler les mystères de la maçonnerie que nous consacrerons les chapitres suivants, pour dire ensuite les moyens qu'elle fournit aux sophistes modernes dans la Révolution française, et combien cette union est devenue fatale et menaçante pour la société universelle.

CHAPITRE IX

Secret général, ou les petits mystères des Francs-Maçons

En parlant des francs-maçons, la vérité et la justice nous font une loi rigoureuse de commencer par une exception qui mette à l'abri de nos inculpations le grand nombre des frères initiés aux loges maçonniques, qui auraient eu

la plus grande horreur de cette association s'ils avaient prévu qu'elle pût jamais leur faire contracter des obligations contraires aux devoirs de l'homme religieux et du vrai citoyen. L'Angleterre, surtout, est pleine de ces gens honnêtes, qui se font honneur d'être maçons, et dans le temps où les *illuminés* d'Allemagne, les plus détestables des jacobins, cherchaient à fortifier leur parti de celui des maçons, on les vit toujours témoigner le plus grand mépris pour les maçons anglais. Lorsque j'aurai donné l'histoire de ces illuminés, on verra de quel prix ce témoignage doit être pour les loges anglaises.

Il fut longtemps, en France et en Allemagne, une exception presque aussi générale à faire pour la plupart des loges ; on vit même paraître, de la part de quelques-unes d'entre elles, des renonciations à la maçonnerie aussitôt qu'elle fut, par les intrigues des illuminés, infectée des principes et des projets révolutionnaires.

Comment concevoir une association nombreuse d'hommes, unis par des liens et des serments qui leur sont chers, et dans laquelle il n'est qu'un très petit nombre d'adeptes qui connaissent le dernier objet de l'Association? Cette énigme serait facile à concevoir si, avant ces mémoires sur les jacobins modernes, il m'eût été possible de rédiger ceux que j'espère publier un jour sur le jacobinisme de l'anti-

quité et du moyen âge. Pour suppléer à ce défaut et pour mettre de l'ordre dans nos idées sur cette fameuse association, je traiterai d'abord de son secret commun à tous les grades, c'est-à-dire en quelque sorte de ses petits mystères, ensuite du secret et de la doctrine de ses arrière-loges, ou bien des grands mystères de la franc-maçonnerie. Je parlerai encore de son origine, de sa propagation, enfin de son union avec les sophistes conjurés et des moyens qu'elle leur a fournis pour l'exécution de leurs complots, soit contre la religion, soit contre les souverains.

Jusqu'au 12 août 1792, les jacobins français n'avaient encore daté les fastes de leur Révolution que par les années de leur prétendue liberté. Louis XVI, depuis quarante-huit heures déclaré déchu par les rebelles, fut emmené captif aux tours du Temple, et, le même jour, l'assemblée des rebelles prononça qu'à la date de la liberté, on ajouterait désormais la date de l'égalité. Le décret lui-même fut daté la quatrième année de la *liberté*, la première année, le premier jour de l'*égalité*.

En ce même jour, pour la première fois, éclata ce secret si cher aux francs-maçons. Ils s'écrièrent : « Enfin nous y voilà. La France entière n'est plus qu'une grande loge, les Français sont tous francs-maçons et l'univers entier le sera bientôt comme nous. »

J'ai été témoin de ces transports, j'ai entendu les questions et les réponses auxquelles ils donnaient lieu, j'ai vu, les maçons les plus réservés répondre désormais sans le moindre déguisement : « Oui, voilà enfin le grand objet de la franc-maçonnerie rempli : égalité et liberté, tous les hommes sont égaux, tous les hommes sont libres : c'était là tout d'abord notre grand secret. » J'ai entendu plus spécialement ces paroles sortir de la bouche des francs-maçons les plus zélés, revêtus de tous les droits des *vénérables*. Je les ai entendues répétées devant les *profanes*, avec le désir que toute la France en fût instruite pour la gloire des maçons.

Tel était, en effet, le secret général de la franc-maçonnerie. Il était ce que furent, dans les jeux des anciens, les *petits mystères* communs à tous les grades : le mot qui disait tout, mais que tous n'entendaient pas ; l'explication seule le rendait innocent pour les uns, monstrueux pour les autres. En attendant que nous rendions raison de cette différence, que les maçons, de quelque grade qu'ils soient, ne s'en prennent pas à nous si ce fameux secret va cesser d'en être un. Il est trop de profanes qui ne l'ignorent pas dans le pays des révolutions pour qu'il puisse longtemps être ignoré des autres contrées. J'ai rencontré, depuis la Révolution, et en France, et ailleurs, une foule

de ces adeptes, jadis très zélés et confessant aujourd'hui avec amertume ce fatal secret qui réduit toute la science maçonnique, comme toute la Révolution française à ces deux mots : *égalité* et *liberté*.

Il est vrai qu'il était strictement défendu aux francs-maçons de jamais écrire ces deux mots réunis : *égalité, liberté*, avec le moindre indice que, dans la réunion de ces grands principes, consistait leur secret. Et cette loi était si bien observée par leurs écrivains, que je ne sache pas que je l'aie jamais vue violée dans leurs livres.

Il est temps que je dise les preuves qui me sont propres.

Depuis plus de vingt ans, il était difficile de ne pas rencontrer en France, et surtout à Paris, quelques-uns de ces hommes admis dans la société maçonnique, et, parmi eux, plusieurs dont l'amitié m'était chère. Avec tout le zèle des jeunes adeptes, ils me pressaient de me faire inscrire dans leur confrérie ; sur mon refus constant, ils prirent le parti de m'enrôler malgré moi. On m'invita à dîner chez un ami, et je me trouvai seul profane au milieu des maçons. Le repas terminé, on propose de former une loge et de m'initier. Je persiste dans mon refus, et surtout dans celui de prêter serment de garder un secret dont l'objet m'est inconnu. On me dispense du serment ; on me presse en me disant qu'il n'y a pas le moindre mal dans la maçon-

nerie, que la morale en est excellente ; on se forme en loge, et alors commencent toutes ces singeries ou ces cérémonies puériles que l'on trouve décrites dans divers livres maçonniques. Je cherche à m'échapper, mais les portes sont fermées ; il faut bien se résoudre à être au moins passif, à laisser faire. On m'interroge, je réponds en riant, et me voilà déclaré *apprenti*, et tout de suite *compagnon* ; bientôt même, c'est un troisième grade, celui de maître, qu'il faut me conférer. Ici, on me conduit dans une vaste salle, la scène change et devient plus sérieuse ; en m'épargnant les épreuves pénibles, on ne m'épargne pas bien des questions ennuyeuses.

Jusque-là, je ne voyais que jeu et puérilité, cérémonies burlesques malgré la gravité du ton qu'on affectait d'y mettre ; mais je n'avais déplu par aucune réponse. Enfin survient une question que me fait gravement le vénérable : « Etes-vous disposé, mon frère, à exécuter tous les ordres du grand-maître de la maçonnerie, quand même vous recevriez des ordres contraires de quelque souverain que ce soit? » Ma réponse fut : Non. — Le vénérable s'étonne et reprend : « Comment, non? Vous ne seriez » donc venu parmi nous que pour trahir vos » frères? Vous ne savez donc pas que de tous » nos glaives, il n'y en a pas un qui ne soit » prêt à percer le cœur des traîtres? »

Dans cette question, dans tout le sérieux et les menaces qui l'accompagnaient, je ne voyais encore qu'un jeu. Je répondis néanmoins négativement, et j'ajoutai ce qu'on peut imaginer. Le vénérable continuait son rôle, devenait toujours plus menaçant. Je soupçonnais sans doute que toutes ces menaces n'étaient qu'un jeu, mais je ne voulais pas, même en jouant, promettre obéissance à leur grand-maître.

Tous les frères gardaient un morne silence quoiqu'ils ne fissent dans le fond que s'amuser de cette scène. A la fin je me sentis obsédé ; j'avais les yeux bandés, j'arrache le bandeau et frappant du pied, je réponds par un *non* accompagné de tout l'accent de l'impatience. A l'instant, toute la loge part de battements de mains en signe d'applaudissements. Le vénérable donne des éloges de ma constance : « Voilà, dit-il entre autres, les gens qu'il nous » faut, des hommes de caractère. »

A mon tour, je leur dis : « Et combien en » trouverez-vous qui résistent à vos menaces » et vous-mêmes, Messieurs, n'avez-vous pas » dit oui à cette question ? Et si vous l'avez » dit, comment espérez-vous me faire croire » que, dans tous vos mystères, il n'y a rien de » contraire à l'honneur et à la conscience ? »

Le ton que je prenais avait rompu l'ordre de la loge ; les frères s'approchèrent de moi en disant que je prenais les choses trop au sérieux,

qu'ils n'avaient jamais entendu s'engager eux-mêmes à rien de contraire aux devoirs d'un bon Français; que je n'en serais pas moins admis malgré ma résistance. Le maillet du vénérable remit chacun à sa place. Il m'annonça ma réception au grade de *maître* en ajoutant que si je ne savais pas encore le secret de la franc-maçonnerie, c'est qu'on ne pouvait me le dire que dans une loge plus régulière; en attendant, il me donna les signes et mots de passe pour ce troisième grade comme il l'avait fait pour les deux autres, cela me suffisait pour être admis en loge régulière ; nous nous trouvâmes tous frères et moi, dans un après-dîner, apprenti, compagnon et maître franc-maçon, sans en avoir eu la moindre idée le matin.

Je connaissais trop bien ceux qui m'avaient reçu pour ne pas croire à leur protestation qu'ils n'avaient jamais prétendu s'engager à rien contre leur devoir et je dois leur rendre cette justice que, lors de la Révolution, ils se sont tous montrés bon royalistes, à l'exception du vénérable que j'ai vu donner en plein dans le jacobinisme. Je promis d'assister à une séance régulière pourvu qu'on ne parlât pas de serment. Ils me promirent de n'en point exiger et ils tinrent parole.

La première fois que je fus admis en loge régulière, on devait recevoir un apprenti à qui le secret devait être donné avec toutes les

formes ordinaires, afin que je pusse l'apprendre moi-même comme simple témoin. Je ne veux pas ici perdre mes pages à décrire les cérémonies et les épreuves de ces réceptions. Tout cela ne paraît dans les premiers grades que des jeux enfantins. Je peux seulement rendre témoignagne que tout ce qu'on lit dans la *Clef des Maçons* est de la plus grande exactitude.

L'article important pour moi était d'apprendre enfin le fameux secret de la maçonnerie ; le moment était venu ; ceux des frères qui avaient des épées se forment en deux lignes, tenant leurs épées élevées de manière à former ce que les maçons appellent la *voûte d'acier*. Le récipiendaire passe sous cette voûte et arrive devant une espèce d'autel au fond de la loge. Le vénérable lui fait un long discours sur l'inviolabilité du secret qui va lui être confié, lui montre les glaives prêts à percer les traîtres et lui annonce qu'il n'échappera pas à la vengeance. Le récipiendaire jure qu'il veut avoir la tête coupée, les entrailles arrachées et ses cendres jetées au vent s'il vient jamais à trahir le serment. Le vénérable lui dit ces paroles que j'ai bien retenues parce qu'on peut juger avec quelle impatience je les attendais : « Mon cher frère, le secret de la franc-maçonnerie consiste » dans ces mots : *Egalité et liberté*, tous les » hommes sont égaux et libres, tous les hommes

» sont frères. » La loge se ferma et on passa gaiement au repas maçonnique.

J'étais si éloigné alors de soupçonner la moindre intention ultérieure dans ce fameux secret que je faillis éclater de rire ; je dis tout bonnement à ceux qui m'avaient introduit : « Si c'est là votre grand secret, il y a long- » temps que je le sais. »

Et, en effet, si l'on entend par là que les hommes ne sont pas faits pour être esclaves, mais pour jouir d'une vraie liberté sous l'empire des lois, si par égalité on veut dire qu'étant tous fils d'un père commun, ils doivent s'aimer et s'aider comme des frères, je ne vois pas que j'eusse besoin d'être maçon pour connaître ces vérités, je les trouvais bien mieux dans l'Evangile. Je dois dire que, dans toute la loge, et elle était assez nombreuse, je ne voyais pas un seul maçon donner au grand secret un autre sens. On verra même qu'il faut parcourir bien d'autres grades pour arriver à une égalité, à une liberté toutes différentes ; que la très grande partie des maçons, même dans les grades élevés, n'arrivent pas à la dernière explication.

Qu'on ne s'étonne pas, surtout, qu'en Angleterre, la franc-maçonnerie soit une société composée en général de très bons citoyens, dont l'objet principal est de s'aider mutuellement. La très grande partie des maçons anglais ne reconnaissent que les trois premiers grades, et

on peut être assuré que, dans ces trois grades, sauf l'imprudente question de l'obéissance au grand-maître de l'Ordre, il n'y a que l'explication jacobine de la liberté et de l'égalité qui rende leur secret dangereux. Le bon sens des Anglais leur a fait rejeter cette explication; aussi, ils n'arrivent point aux grands mystères, ou, pour mieux dire, ils les ont rejetés. Ils ont su en épurer la franc-maçonnerie. On va voir, en effet, à quel point ces mystères sont inconciliables avec le caractère d'une nation qui a tant de fois justifié l'idée que l'on a de sa sagesse.

CHAPITRE X

Des grands mystères ou secrets des arrière-loges de la Maçonnerie

Ce que j'entends par les arrière-loges, par les derniers grades de la maçonnerie, embrasse, en général, tous les maçons qui, après avoir passé par les trois premiers grades d'apprenti, de compagnon et de maître, se trouvent assez zélés pour être admis aux grades ultérieurs, et enfin à celui où le voile se déchire pour eux, où il n'est plus d'emblèmes et d'allégories, où le double principe d'égalité, de liberté, s'explique sans équivoque et se réduit à ces mots : *Guerre au Christ et à son culte* ; *Guerre aux rois et à tous les trônes.* Pour démontrer que tel est

le résultat des grands mystères de la franc-maçonnerie, ce n'est pas le défaut de preuves que j'ai à craindre, c'est leur multitude. Elles fourniraient un gros volume, et je veux les réduire à ce chapitre. Qu'on me dispense au moins du détail des emblèmes, des rites, des serments, des épreuves qui accompagnent chacun des derniers grades, l'essentiel est d'en faire connaître la doctrine et le dernier objet.

Quoique dans les premiers grades tout semble puéril, il est cependant bien des choses que la secte n'a jetées en avant que pour juger, par l'impression qu'elles feraient sur les jeunes adeptes, à quel point elle peut les conduire :

1° Le grand objet qu'elle nous dit avoir en vue, c'est d'initier ses adeptes à la *lumière*, de les tirer des *ténèbres* où les *profanes* sont ensevelis. Ces profanes sont le reste des hommes. Cette promesse seule annonce qu'il est pour les maçons une morale, une doctrine auprès de laquelle celle du Christ et de son Evangile n'est qu'erreur et ténèbres.

2° L'ère maçonnique n'est point celle du christianisme : l'*année de la lumière*, pour eux, date des premiers jours du monde. Cet usage indique clairement que toute leur lumière, leur science maçonnique est antérieure à la révélation évangélique, qu'elle sera tout ce qu'il plaît à l'incrédulité d'appeler la religion de la nature.

3° Dans le langage des maçons, toutes leurs loges ne sont qu'un temple fait pour représenter l'univers. Il s'étend de l'orient à l'occident et du midi au nord : dans ce temple, on admet avec la même indifférence le juif et le chrétien, le musulman et l'idolâtre ; tous y voient la lumière et tous peuvent arriver à tous les grades, jusqu'à celui qui leur apprend, enfin, que toutes les religions ne sont qu'erreurs et préjugés. Quoique bien des maçons ne voient dans cette réunion que cette charité générale dont les différences d'opinion ne doivent pas empêcher les effets de s'étendre sur le gentil et sur le juif, j'ai peur que tant de zèle pour réunir l'erreur et le mensonge ne soit pas autre chose que l'art de suggérer l'indifférence pour toutes les religions, jusqu'à ce qu'arrive le moment de les détruire toutes dans le cœur des adeptes.

4° C'est toujours avec la précaution des plus terribles serments sur le secret que les maçons parlent de bâtir des temples à la vertu et des cachots au vice. Quand la vérité et la vertu ont à craindre des tyrans, on conçoit qu'elles donnent leurs leçons en secret, mais qu'ont-elles à craindre des pontifes et des rois depuis que l'univers est chrétien ? Ne serait-ce pas plutôt que cette prétendue science est en opposition avec les lois religieuses et civiles; alors il ne reste plus qu'à leur dire : Celui-là fait le mal qui aime à se cacher.

5° Ce que les maçons cachent n'est pas ce qu'on peut trouver de louable dans leur association, cet esprit de fraternité qu'ils ont de commun avec tout bon observateur de l'Evangile. Ce ne sont pas même les plaisirs de leur égalité, de leur union, de leurs repas fraternels. Au contraire, ils exaltent sans cesse leur esprit de bienfaisance et personne n'ignore les plaisirs des adeptes convives. Il est donc dans leur secret quelque chose de tout autre nature que cette fraternité, quelque chose de moins innocent que leurs santés maçonniques.

Voilà ce qui pourrait faire soupçonner aux maçons eux-mêmes qu'il est dans les derniers grades des secrets qu'on a un tout autre intérêt à cacher que celui de leur fraternité, de leurs signes ou de leurs mots de passe. L'affectation seule du secret sur les mots égalité, liberté, le serment de ne jamais montrer que ces mots sont la base de la doctrine maçonnique, annonce qu'il doit y avoir une explication de ces mots telle qu'il importe de la cacher aux hommes d'État ou de Religion. C'est en effet pour arriver à cette explication dans les derniers mystères qu'il fallait tant d'épreuves et de serments.

Pour mettre le lecteur à même de juger combien ces préjugés se vérifient dans les arrière-loges, je dois revenir sur le grade de maître et raconter l'histoire allégorique dont

les mystères de la secte ne sont que le développement.

Dans ce grade, la loge est tendue de noir. Au milieu est un sarcophage élevé sur cinq gradins, couvert d'un drap mortuaire ; les frères sont autour, dans l'attitude de la douleur et de la vengeance. Quand l'adepte a été admis, le vénérable lui raconte l'histoire ou la fable suivante :

« Adoniram, choisi par Salomon, présidait au paiement des trois mille ouvriers qui bâtissaient le temple ; pour leur donner à chacun le salaire qui lui était dû, il les divisa en trois classes, les apprentis, les compagnons et les maîtres. Chacune de ces classes avait son mot de guet, ses signes, et la manière dont les ouvriers devaient le toucher pour être reconnus. Chaque classe devait tenir ces mots et ces signes extrêmement secrets. Trois compagnons voulant se procurer *la parole,* et par là le salaire des maîtres, se cachèrent dans le temple et se postèrent à trois portes différentes. Au moment où Adoniram avait coutume de fermer le temple, le premier lui demanda la *parole de maître,* et, sur son refus, lui donna un grand coup de bâton ; le second en fit autant ; enfin, le troisième le tua. Ses assassins l'enterrèrent sous un tas de pierres, au-dessus duquel ils mirent une branche d'acacia.

» L'absence d'Adoniram désespérait Salo-

mon; on chercha partout ; enfin, un maître découvrit son cadavre et le prit par un doigt qui se détacha de la main, il le prit par le poignet qui se détacha du bras, et le maître étonné s'écria : *Mac benac* ! ce qui signifie : la chair quitte les os.

» Dans la crainte qu'Adoniram n'eût révélé la *parole*, tous les maîtres convinrent de la changer et d'y substituer ces mots *Mac benac*, mots vénérables que les franc-maçons n'osent pas prononcer hors des loges, et dont, alors même, chacun ne prononce qu'une syllabe. »

Cette histoire finie, l'adepte est instruit que l'objet de son grade est de chercher cette parole perdue par Adoniram et de venger la mort de ce martyr du secret maçonnique. La plupart, ne voyant dans cette histoire qu'une fable, et dans tout ce qui l'accompagne que des jeux d'enfants, se soucient peu d'aller plus avant dans ces mystères.

Le moment où ces jeux deviennent plus sérieux, c'est le grade d'*Elu* ; ce grade a deux parties : l'une s'applique à la vengeance d'Adoniram qui devient Hiram ; l'autre est la recherche de la parole, ou bien de la doctrine sacrée qu'elle enseignait et qui a été perdue.

Dans ce grade, tous les frères paraissent vêtus en noir, portant un plastron sur lequel on a brodé une tête de mort, un os et un poignard avec cette devise : « Vaincre ou mourir. »

L'aspirant est conduit à la loge, un bandeau sur les yeux, les mains couvertes de gants ensanglantés. Le poignard à la main, un adepte le menace de lui percer le cœur pour le crime dont il est accusé. Après bien des terreurs, il n'obtient la vie qu'à la condition de venger le père des maçons par la mort de son assassin ; on le fait entrer dans une sombre caverne, on lui crie : « Frappez tout ce qui vous résistera, entrez, défendez-vous et vengez notre maître, c'est à ce prix que vous serez élu. » — Il frappe, le sang coule. — La tête du cadavre se trouve à ses pieds, il la saisit par les cheveux, la montre à ses frères, et est jugé digne d'être *Elu*. On devine aisément que ce cadavre n'est qu'un mannequin entouré de boyaux qu'on a remplis de sang.

J'ai demandé à plusieurs maçons si cet apprentissage de férocité ne leur faisait pas au moins soupçonner que la tête à couper était celle des rois ; ils m'ont avoué ne l'avoir reconnu que lorsque la Révolution est venue leur apprendre à n'en pas douter.

Il en était de même pour la partie religieuse de ce grade. L'adepte se trouvait pontife et sacrifiait avec tous ses frères ; l'objet secret était de montrer tous les hommes également prêtres, de les ramener à la religion de la nature et de leur persuader que celle de Moïse et de Jésus-Christ avait violé les droits de la

liberté et de l'égalité religieuse. Il a fallu encore la Révolution à bien des adeptes pour leur faire confesser qu'ils avaient été dupes de cette impiété.

Ceux dont le zèle ne se refroidit pas passent ordinairement, ou du grade de maître, ou de celui d'élu, aux trois grades de la *Chevalerie Ecossaise.*

Tout maçon qui veut être admis dans ces hautes loges écossaises, et même dans les autres grades maçonniques, apprend d'abord que, jusqu'à ce moment, il a vécu dans l'esclavage ; c'est pour cela qu'il se présente devant ses frères avec la corde au cou et demandant à rompre ses liens. Il faudra qu'il paraisse dans une posture plus humiliante encore lorsqu'il voudra être admis au troisième grade, celui de Chevalier de Saint-André. Il est enfermé dans un réduit obscur, une corde à quatre nœuds coulants entrelace son cou ; étendu par terre, il est abandonné à lui-même pour méditer sur l'esclavage auquel il est encore réduit. Un des frères arrive enfin et l'introduit, en prenant la corde d'une main et l'autre tenant une épée nue pour l'en percer s'il oppose quelque résistance. Il serait inutile de répéter ici tous les serments qu'on lui fait jurer. Chaque grade et chaque subdivision de grade a le sien, et ils sont tous affreux : je m'en tiens donc encore à la doctrine des secrets eux-mêmes.

Dans le premier grade de Chevalier écossais, l'adepte apprend qu'il est élevé à la dignité de grand-prêtre ; il reçoit une sorte de bénédiction au nom de l'immortel et invisible Jéhovah ; c'est désormais sous ce nom qu'il doit adorer la divinité.

La science maçonnique ne lui est encore donnée que comme celle de Salomon et d'Hiram ; mais, dans le second grade, elle se trouve avoir pour père Adam lui-même. Ce premier homme, et ensuite Noé, Nemrod, Salomon, Hugues des Payens et Jacques de Molay, deviennent les grands sages de la franc-maçonnerie. Enfin, dans le troisième grade, on lui révèle que la fameuse parole si longtemps oubliée était ce nom de Jéhovah. Elle fut, lui dit-on, retrouvée par les Templiers à l'occasion de la fondation d'une église qu'ils voulaient construire à Jérusalem.

Telle est, en substance, toute la doctrine révélée au frère initié dans les derniers mystères de la Chevalerie Ecossaise.

Dans l'espèce de catéchisme qu'on lui fait pour savoir s'il a bien retenu ce qu'on lui a expliqué, on lui demande : « Est-ce là tout ce que vous avez vu ? » La réponse est celle-ci : « J'ai vu bien d'autres choses, mais j'en garde » le secret dans mon cœur avec les maîtres écos- » sais. » Ce secret ne doit pas être difficile à deviner : il se réduit à voir dans le maître

écossais le grand-prêtre de Jéhovah, de cette prétendue religion du déiste, que l'on nous dit avoir été celle d'Adam, de Noé, de Nemrod, de Salomon, d'Hugues des Payens et de Jacques de Molay, et qui doit être aujourd'hui la seule religion du parfait maître écossais.

Les adeptes pouvaient s'en tenir à ces mystères, tous étaient frères en Jéhovah. Ce sacerdoce les délivrait de toute religion révélée ; cependant, leurs mystères ne sont pas épuisés ; il leur reste à découvrir par qui cette fameuse parole de Jéhovah avait été ravie, c'est-à-dire par qui leur culte si chéri de déiste avait été aboli. Cet objet est celui d'un nouveau grade de franc-maçon appelé les *Chevaliers de Rose-Croix*.

C'est évidemment le plus atroce des blasphèmes que d'accuser Jésus-Christ d'avoir détruit par sa religion la doctrine de l'unité de Dieu, mais en manifestant l'unité de nature dans la Divinité, l'Évangile a découvert la trinité des personnes. Cet ineffable mystère et tous ceux qui captivent l'esprit sous le joug de la révélation humilient les sophistes. Ingrats envers celui qui, prêchant l'unité de Dieu, avait renversé les autels des idoles, ils lui ont juré une haine éternelle parce que le Dieu qu'il leur prêche n'est pas le Dieu qu'ils ont la démence de vouloir comprendre. Ils en ont fait le grand ennemi de Jéhovah.

Comme on est rarement initié au grade de *Rose-Croix* sans avoir obtenu celui de *Maître écossais*, le lecteur voit déjà que la parole à retrouver n'est plus celle de *Jéhovah* ; aussi, tout est changé, tout est relatif à l'auteur du christianisme. La décoration rappelle la tristesse du jour où il fut immolé sur le calvaire. Un drap noir tapisse les murailles, un autel dans le fond. Sur cet autel, un transparent qui laisse apercevoir trois croix ; celle du milieu, distinguée par l'inscription ordinaire du crucifix. Les frères, en chasuble sacerdotale, sont assis par terre, l'air triste et le front dans la main. Le président interroge le premier surveillant : « Quelle heure est-il ? » La réponse est conçue en ces termes : « Il est la première » heure du jour, l'instant où le voile du temple » se déchira, où la lumière s'obscurcit, *où* » *les outils de la maçonnerie se brisèrent*, où » l'étoile flamboyante disparut, où la pierre » cubique fut brisée, *où la parole fut perdue.* »

L'adepte n'a pas besoin de nouvelles leçons, il voit que le jour ou le mot Jéhovah fut perdu, fut précisément celui où Jésus-Christ, ce fils de Dieu mourant pour le salut des hommes, consomma le grand mystère de la religion chrétienne et détruisit toute autre religion, soit judaïque, soit naturelle et philosophique. Plus un maçon est attaché à la *parole*, c'est-à-dire à la doctrine de la religion naturelle, plus il

apprendra à détester l'auteur de la religion révélée.

Il faut à sa haine quelque chose de plus : il lui faut un mot qui, dans sa bouche, rappelle habituellement le blasphème du mépris et de l'horreur contre le Dieu du christianisme, et ce mot, il le trouve dans l'inscription de la Croix.

On sait que les lettres formant le mot *INRI* ne sont que les initiales de l'inscription Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ; l'adepte rose-croix apprend à y substituer l'interprétation tion suivante : Jésus de Nazaret conduit par Raphaël en Judée (1). Dès que les réponses de l'aspirant ont prouvé qu'il connaît ce sens maçonnique de l'inscription *INRI*, le vénérable s'écrie : « *Mes frères, la parole est retrouvée.* » Et tous applaudissent à ce trait de lumière par lequel le frère leur apprend que celui dont la mort est le grand mystère de la religion chrétienne, ne fut qu'un simple Juif crucifié pour ses crimes.

De peur que cette explication, de peur que toute la haine dont elle l'anime contre le Christ ne s'effacent de sa mémoire, le maçon rose-croix la redira lorsqu'il rencontrera un frère de son grade. C'est à ce mot *INRI* qu'ils se reconnaîtront. C'est le mot de guet qui distingue ce grade.

---

(1) Interprétation qui ne fait plus de Jésus-Christ qu'un Juif ordinaire emmené par le Juif Raphaël à Jérusalem pour y être puni de ses crimes.

Ce n'est point sur la foi de personnes étrangères à la franc-maçonnerie que je dévoile cet affreux mystère des arrière-maçons. Ce que j'ai raconté de mon initiation aux premiers grades m'avait mis à portée d'entrer en conversation avec ceux que je savais être plus avancés. J'en ai eu plus d'une fois d'intéressantes dans lesquelles, malgré toute leur fidélité au secret, il échappait aux plus zélés bien des choses qui pouvaient me donner quelque jour. Les autres consentirent à me prêter des livres maçonniques, imaginant que leur obscurité et le défaut des mots essentiels ne me permettraient pas d'en rien conclure. Je devinai cependant quelques-uns de ces mots, tels que Jéhovah, en réunissant les feuilles qui n'en contenaient chacune qu'une seule lettre au bas de la page. Cette fameuse parole trouvée, j'eus encore connaissance de celle d'*INRI*. Je combinai tout ce que je savais des différents grades ; je m'adressai à ceux que je savais de la meilleure foi du monde dans ces grades, j'observai toutes ces cérémonies dérisoires de la religion dans lesquelles ils n'avaient pourtant vu jusqu'alors que des jeux d'enfants : je n'en trouvai pas un qui ne convînt des faits tels au moins que je viens de les décrire. Ils avouaient aussi la métamorphose que cette inscription *INRI* subit dans leur grade de rose-croix, mais ils me protestaient n'avoir pas

eu l'idée des conséquences que j'en tirais. Quelques-uns, en y réfléchissant, les trouvaient assez bien fondées ; d'autres me reprochaient de les exagérer.

La Révolution étant arrivée, je combinai ces demi-aveux, les décrets de l'assemblée et le secret du premier grade. J'en vins au point de ne plus douter que la maçonnerie ne fût formée par des hommes qui, dès les premiers grades, donnaient pour leur secret ces mots : *Egalité*, *Liberté*, laissant à tout maçon honnête et religieux le soin d'une explication qui ne contredit pas ses principes, mais en se réservant de dévoiler dans les arrière-loges l'interprétation de ces mêmes mots dans toute l'étendue que leur donnait la Révolution.

Un des frères, depuis bien longtemps admis au grade de rose-croix, mais en même temps très honnête et très religieux, souffrait de me voir dans cette opinion : c'était souvent l'objet de nos conversations. Il se trouvait presque offensé de m'entendre dire que, tout rose-croix qu'il était, il n'était pas encore au dernier grade, ou bien qu'il y avait dans ce grade des divisions dont il ne connaissait qu'une partie. Je vins même à bout de le lui prouver, en lui demandant ce que signifiaient certains hiéroglyphes maçonniques.

Il convint qu'il en avait demandé lui-même l'explication et qu'elle lui avait été refusée.

Je m'avisai de lui suggérer la marche à suivre pour arriver au grade où le voile se déchire, où il n'est plus possible de se faire illusion sur l'objet ultérieur des arrière-adeptes. Il désirait trop lui-même savoir ce qui pouvait en être pour ne pas essayer les moyens que je lui indiquais, mais il se flattait que tout cela n'aboutirait qu'à lui fournir de nouvelles armes contre l'injustice de mes préjugés. — Très peu de jours après, je le vis entrer chez moi dans un état que ses discours seuls peuvent peindre. « Oh ! mon ami, mon cher ami, que vous aviez bien raison ! — Oh ! que vous aviez raison ! — Où étais-je, mon Dieu, où étais-je ? »

J'eus voulu qu'il m'apprît quelques-uns des détails que j'ignorais. « Que vous aviez bien raison, répétait-il, c'est tout ce que je puis vous dire. »

J'en avais bien assez pour le moment : j'espérai que le temps m'en apprendrait davantage. Je ne fus pas trompé dans mon espoir. Voici ce que je sus de divers maçons qui, me trouvant déjà instruit sur la plus grande partie de leurs secrets, se sont ouverts à moi avec d'autant plus de confiance, qu'ils reconnaissaient avoir été dupes eux-mêmes de cette secte souterraine qu'ils auraient voulu dévoiler publiquement, s'ils avaient pu le faire sans danger.

Quand un adepte parvenait au grade de rose-croix, l'explication qu'on lui donnait

de ce qu'il avait vu jusque-là dépendait absolument des dispositions qu'on observait en lui. S'il se trouvait un de ces hommes qu'on ne peut rendre impie, mais que l'on peut au moins détourner de la foi de l'Église, on lui représentait qu'il régnait dans le christianisme actuel une foule d'abus contre la liberté et l'égalité des enfants de Dieu. La *parole* à recouvrer pour eux était le vœu d'une Révolution qui rappelât ces temps où tout était commun parmi les chrétiens, où il n'y avait ni riches, ni pauvres, ni seigneurs. Les esprits simples se laissaient prendre à ces belles promesses. La Révolution, pour eux, était le feu qui devait purifier la terre; aussi les a-t-on vus la seconder avec toute l'ardeur qu'ils auraient pu mettre à l'entreprise la plus sainte : c'était là ce qu'on peut appeler la franc-maçonnerie *mystique*. C'était celle de ces imbéciles pour qui les maçons ont mis en jeu cette prétendue prophétesse Labrousse, qui fit tant de bruit au commencement de la Révolution. C'était celle de l'imbécile Varlet, évêque *in partibus* de Babylone, de l'apostat Dom Gerle, du docteur Lamothe. Dom Gerle a été guillotiné, mais les autres vivent encore, et je les nomme parce que je ne crains pas d'être démenti.

Cette explication du grade de rose-croix n'était que pour les dupes, mais si l'adepte témoignait d'un grand désir d'aller plus loin, il

était admis au grade où le voile se déchire, celui de *Kadosch*, interprété *l'homme régénéré.*

C'était à ce grade qu'avait été admis l'adepte dont j'ai parlé plus haut. Je ne suis pas étonné de l'état d'épuisement auquel il se trouvait réduit par les épreuves qu'il venait de subir. Qu'on s'imagine un profond souterrain d'où s'élève une tour étroite. C'est au fond de ce souterrain qu'est conduit l'initié. Il est enfermé, garrotté ; élevé lentement par des machines qui font un bruit affreux, il monte quelquefois pendant des heures entières, puis retombe, remonte, redescend, dans les mêmes angoisses : il doit se garder de pousser aucun cri qui témoigne la frayeur. Cette description ne rend que bien imparfaitement une partie des épreuves dont nous parlent les personnes qui les ont subies.

Par bien des circonstances qu'elles disent de ce grade, j'aurais cru qu'il appartenait à l'illuminisme, mais le fond en est encore pris de l'allégorie maçonnique. Il faut encore ici renouveler l'épreuve du grade où l'initié se change en assassin, mais le maître à venger n'est plus Hiram, c'est Molay, le grand-maître des Templiers, et celui qu'il faut tuer, c'est un roi, c'est Philippe le Bel, sous qui l'Ordre des Chevaliers du Temple fut détruit.

Au moment où l'adepte sort de l'antre, por-

tant la tête du roi, il s'écrie : « *Necom* ! je l'ai tué. » Alors on l'admet au serment ; le voile se déchire et il apprend que cette liberté et cette égalité dont on lui avait donné le mot dès son entrée dans la franc-maçonnerie consistent à ne reconnaître aucun supérieur sur la terre. On lui dit encore que depuis trop longtemps les princes et les prêtres abusent de la bonté des peuples, que le dernier devoir d'un maçon est de chercher à délivrer la terre de ce double fléau en détruisant tous les autels et tous les trônes.

Je n'ai pas pris ces connaissances du grade de Kadosch simplement dans les livres de M. Montjoie ou de M. Lefranc. Je les tiens des initiés mêmes. On voit, d'ailleurs, combien elles s'accordent avec les aveux de l'adepte qui se trouva forcé de convenir que j'avais eu raison de lui annoncer que c'était là, enfin, que conduisaient les derniers mystères de la franc-maçonnerie.

Combien ils sont profondément combinés, ces mystères ; la marche en est lente et compliquée, mais comme chaque grade tend directement au but !

Dans les deux premiers, la secte jette en avant son mot d'*égalité* et de *liberté* ; elle n'occupe ensuite ses novices que de jeux puérils ou de fraternité.

Dans celui de maître, elle raconte son his-

toire allégorique, d'Adoniram qu'il faut venger et de la parole qu'il faut retrouver.

Dans le grade d'élu, elle accoutume ses adeptes à la vengeance sans leur dire sur qui elle doit tomber. Elle les rappelle aux patriarches, au temps où les hommes n'avaient, suivant ses prétentions, d'autre culte que la religion naturelle.

Dans les grades écossais, le mystère se dévoile. La parole est retrouvée, c'est le culte de Jéhovah dont le maçon est le pontife.

Dans le grade de rose-croix, celui qui a ravi la parole, qui a détruit le vrai culte de Jéhovah, c'est Jésus-Christ, et c'est de lui qu'il faut venger ses frères, les pontifes de Jéhovah.

Enfin, dans le grade de Kadosch, l'assassin d'Adoniram devient le roi, qui faut tuer pour venger le grand-maître Molay et l'Ordre des maçons, successeurs des Templiers ; la religion qu'il faut détruire, c'est la religion de Jésus-Christ, c'est tout culte fondé sur la révélation. Cette parole, dans toute son étendue, c'est la liberté et l'égalité à rétablir par l'extinction de tout roi et l'abolition de tout culte.

Je sais qu'il est d'autres grades dans l'arrière-maçonnerie tels que celui de l'étoile et des druides. Les Prussiens ont ajouté les leurs, les Français en ont fait autant. J'ai cru devoir m'en tenir aux plus communs, parce qu'ils suffisent pour faire voir la marche et l'esprit de la secte.

Plus sont affreux ces mystères cachés dans les arrière-loges, plus l'historien doit insister sur la multitude de francs-maçons honnêtes, qui ne virent jamais rien de pareil dans leur société ; rien n'est plus facile, en effet, que d'être dupe dans la maçonnerie. On peut ajouter pour la maçonnerie anglaise qu'elle se termine avec le troisième grade.

Ces exceptions faites, reprenons le cours de nos preuves, car il s'en faut que nous soyons bornés à juger des arrière-maçons par la nature seule de leurs grades. Quand même leurs rites et leurs serments nous seraient inconnus, on va voir ce que nous devrions en penser, en nous reportant seulement à la doctrine de leurs auteurs les plus zélés.

CHAPITRE XI

NOUVELLES PREUVES DU SYSTÈME ET DES MYSTÈRES DES ARRIÈRE-MAÇONS

Pour juger de toute l'étendue du système des arrière-loges, réunissons dans ce chapitre deux résultats essentiels : celui de la doctrine des plus savants maçons, et celui de leurs opinions sur l'origine de la société.

Les auteurs francs-maçons conviennent qu'on peut diviser la franc-maçonnerie en trois

classes : la maçonnerie *hermétique*, la maçonnerie *cabalistique*, à laquelle s'unit celle des martinistes et la maçonnerie *éclectique*. Nous verrons qu'elles n'ont sur la religion qu'un seul point de réunion, celui de la haine contre le Dieu de la révélation, contre le christianisme, et que, pour tout le reste, elles sont dans leurs systèmes, ou plutôt dans les blasphèmes et les extravagances de leur impiété, aussi opposées entre elles qu'elles le sont à l'Evangile.

Le système des maçons hermétiques n'est autre chose que le panthéisme ou le vrai spinosisme. Pour eux, tout est Dieu et Dieu est tout. C'est là leur grand mystère, gravé en un seul mot sur la pierre, c'est là leur *Jéhovah.*

Qu'on lise la préface du *zélé chevalier de Saint-André*, on le verra réduire toute la doctrine à ce texte d'Hermes Trismegiste : « Tout » est partie de Dieu. Et comme Dieu n'a ni » commencement ni fin, de même son ouvrage » n'a ni commencement ni fin. »

Qu'on ne lui dise pas qu'en faisant de la terre, du ciel, du grain de sable autant de parties de Dieu, il rend la Divinité divisible, car il répond que ces millions de parties sont tellement unies ensemble et constituent tellement un Dieu tout, qu'en séparant une seule partie, ce serait anéantir le tout lui-même, ou le grand Jéhovah.

Le lecteur ne s'attend pas, sans doute, à me

voir réfuter l'absurdité de ce système ; pour constater combien il est lié à la franc-maçonnerie hermétique, j'observerai seulement que la préface et la description du grade de Saint-André sont suivies des *Thèses de Salomon* et du *Monde archetype*, destinées à soutenir la même impiété.

Ce ne sera donc pas cette branche de la maçonnerie qu'on nous accusera de calomnier en lui prêtant un système qui fait du scélérat comme du juste la Divinité même, qui annonce aux méchants comme aux justes un seul et même sort, celui de se trouver également un jour réunis dans le sein de la Divinité ; d'être Dieu pour toujours quand ils auront cessé d'être hommes.

Sans être moins impie, le système des francs-maçons cabalistes a quelque chose de plus humiliant pour l'esprit humain. C'est dans les loges des Prussiens rose-croix que dominait ce système au moins avant leur union aux Illuminés. Je sais qu'un peu avant la Révolution, il était, en France même, et surtout à Bordeaux, celui de quelques loges de rose-croix.

Pour ne point parler au hasard, je tire mes renseignements des leçons cabalistiques publiées récemment sous le titre de *Télescope de Zoroastre.*

Le Jéhovah des cabalistes n'est plus le *Dieu Grand-Tout :* c'est tout à la fois le Dieu *Sizamoro*

et le Dieu *Senamira*; au premier vient se joindre le génie *Sallak* et au second le génie *Sokak*. Lisez ces mots à l'envers, vous trouverez Oromazis, Arimanes, Kallas et Kakos, ou le Dieu bon, le Dieu méchant, le Génie bon et le Génie mauvais.

Donnez pour compagnons à Oromase une foule d'esprits bons comme lui, à Arimane une foule d'autres mauvais, vous aurez le Jéhovah des francs-maçons de la Cabale, le culte qu'ils substituent au christianisme.

Pour se rendre ces génies favorables, le maçon doit étudier ce que nous appelons le grimoire des magiciens. Il doit savoir les noms, les signes des planètes, ceux des esprits bons et mauvais et les chiffres qui les distinguent. Je ne vais pas donner ici le dictionnaire de ce grimoire, bien moins encore décrire les cercles, les triangles, les miroirs magiques de toute cette science du cabaliste; le lecteur en connaît assez pour y voir la science la plus vile et la plus absurde des superstitions. J'ai peur de le fatiguer par les détails de ces systèmes d'impiété et de rébellion qui ont amené la Révolution.

Une des principales ruses de la secte est de cacher non seulement ses dogmes et la variété des moyens qu'ils lui fournissent pour tendre au même but, mais encore jusqu'au nom de ses diverses classes. Telle, que l'on croira la moins impie, se trouvera précisément celle qui

mit le plus d'art à rétablir les anciens systèmes des plus grands ennemis du christianisme et des gouvernements.

C'est des francs-maçons martinistes que je veux parler. J'ignore l'origine de M. de Saint-Martin, mais je défie que, sous un extérieur de probité et sur un ton dévotieux, emmiellé, mystique, on trouve plus d'hypocrisie. J'ai vu des hommes qu'il avait séduits, d'autres qu'il avait voulu séduire, tous m'ont parlé de son grand respect pour Jésus-Christ, pour l'Evangile, pour les gouvernements ; je prends, moi, sa doctrine dans son fameux ouvrage : *Des erreurs et de la vérité.* Je sais ce qu'il en coûte pour déchiffrer les énigmes de cette œuvre de ténèbres. Mais il faut bien avoir, pour découvrir la vérité, la constance que les adeptes ont pour le mensonge. En réduisant à quelques mots des volumes d'absurdités, j'aurai encore besoin d'invoquer la patience du lecteur.

Qu'on imagine d'abord *un être premier, unique, universel, sa cause à lui-même.* On croit d'abord voir le Dieu Grand-Tout du panthéisme, mais ce Dieu produit un nouvel être de la même substance que lui, qui devient infiniment méchant et ne peut que le mal. (Sect. I.) Le Dieu bon, quoique tenant de soi toute sa puissance, ne pouvait former ni ce monde, ni aucun être corporel sans les moyens du Dieu méchant (*ib.* Des causes temporelles) : l'un agit,

l'autre réagit; leurs combats forment le monde.

L'homme existait déjà, mais sans corps ; son état était bien préférable à celui où il se trouve actuellement ; il redeviendra un jour ce qu'il était avant les germes et les temps ; *il s'égara d'abord en allant de quatre à neuf, il se retrouvera en revenant de neuf à quatre.*

Ce qui n'est douteux pour aucune espèce de lecteur, c'est combien l'impiété domine à travers toutes ces absurdités que les loges martinistes opposent aux vérités évangéliques ; ce n'était pas assez que la haine du Christ renouvelât pour cette secte les antiques délires d'une philosophie insensée, il fallait encore que la haine des lois et des souverains vînt se mêler à ces mystères. En cela, l'adepte martiniste n'a, sur les jacobins, d'autre avantage que d'avoir mieux combiné la ruse des systèmes avec le serment d'abattre les trônes. Qu'il ne parle pas de son respect pour les gouvernements, j'ai entendu ses protestations, mais j'ai aussi entendu ses leçons ; il a beau les envelopper d'énigmes; s'il ne me restait pas à dévoiler les *Illuminés* d'un autre genre, je dirais sans hésiter que, des sectes conspirant contre tout gouvernement civil, les martinistes sont la pire de toutes.

L'adepte martiniste ne reconnaît pour légitimes ni les empires fondés par la force et la conquête, ni les sociétés qui devraient leur origine aux pactes les plus libres. *L'édifice formé sur*

l'association volontaire est tout aussi imaginaire que celui de l'association forcée. (*Ib.*, Sect. 5.)

Tout le système politique des martinistes revient à réduire toute société, toute autorité légitime à celle du père régnant sur ses enfants ; à renverser tout autre trône, toute autre monarchie, toute autre loi que celles des patriarches.

En lisant ce code étrange, on serait presque tenté de penser comme Voltaire, que *jamais on n'imprima rien de plus absurde, de plus obscur et de plus sot* (22 oct. 1776), et pourtant, cette secte faisait bien des dupes en France, en Allemagne, jusqu'en Angleterre, et j'ai vu que son dernier secret consistait à montrer dans la Révolution française, le feu qui purifie l'univers.

Quelque nombreuse que soit cette classe des martinistes, elle n'approche pas de la multitude des maçons éclectiques. Et ceux-ci, en effet, devaient dominer dans un siècle où le philosophisme des athées et des déistes succédait aux anciennes hérésies pour les absorber toutes.

Il faut entendre par maçons éclectiques ceux qui, ayant passé par tous les grades de la maçonnerie, ne s'attachent à aucun des systèmes religieux ou même politiques dont ils ont appris l'explication, mais qui, de cet ensemble, se forment à eux-mêmes un système conforme à leur tournure d'impiété ou à leurs vues politiques. Il est, pour eux, comme pour les simples sophistes, un double point de

réunion. Quant à la religion, tous admettent cette liberté et cette égalité qui ne souffrent point d'autre autorité que celle de leur propre raison. Quant au gouvernement, s'ils admettent des rois, au moins ne leur faut-il que ceux dont le peuple dispose à son gré, en raison de son droit de souveraineté. Cette classe est celle des Brissot, des Condorcet, des Lalande ; celle, en un mot, des sophistes du jour, que nous verrons bientôt ne s'être unis à la maçonnerie que pour faciliter leur Révolution. La multitude de ces sortes d'impies agrégés de nos jours aux loges, prouverait, à elle seule, combien ils les trouvent propices à leurs complots.

Je sais qu'il est une autre espèce de francs-maçons éclectiques, établie depuis peu en Allemagne, qui déclarent n'adhérer à aucun système particulier de maçonnerie ; non seulement ils reçoivent indifféremment des frères de toutes les loges, mais ils prétendent ne dépendre d'aucune ; en ce sens, on peut dire qu'ils ont ajouté même à l'égalité et à la liberté maçonniques.

Sous ce rapport, les maçons éclectiques auraient été peu nombreux en France, car la plupart des loges étaient sous l'inspection de la grande loge parisienne appelée le *Grand-Orient*. Mais, dans toutes ces loges, l'esprit des sophistes modernes avait introduit un véritable éclectisme d'impiété. Le sentiment, plus que l'opinion, en était le lien. Ce sentiment doit,

pour être uniforme, s'accorder au moins à détester le Christ et sa religion, à détester tout autre souverain que le peuple égal et libre. L'opinion du maçon éclectique peut varier sur tout le reste.

Aussi, toutes les classes, hermétistes, rose-croix de la cabale ou martinistes et maçons éclectistes, tous appelaient à leur manière une révolution, et très peu importait à la secte le système qui prévaudrait, pourvu qu'il préparât des bouleversements.

J'ai promis d'ajouter à ces preuves celles qui résultent de l'opinion des frères sur l'origine de la franc-maçonnerie ; ne prenons encore ici pour guides que les savants et les zélés francs-maçons : nous verrons si les pères qu'ils se donnent ne suffiraient pas pour juger les complots des enfants.

CHAPITRE XII

Preuves tirées des systèmes des francs-maçons eux-mêmes sur leur origine

De ces opinions sur l'origine des francs-maçons, écartons d'abord celle des demi-adeptes qui, dans l'illusion du nom qu'ils portent, se croient réellement originaires des maçons qui bâtirent la tour de Babel, de ceux

qui élevèrent les pyramides, de ceux surtout qui bâtirent le temple de Salomon, ou enfin de ceux qui bâtirent la tour de Srasbourg et un grand nombre d'églises. Il n'est cependant pas sans vraisemblance que les symboles de la franc-maçonnerie viennent réellement des maçons manouvriers. Une grande partie des arts mécaniques avaient, en France au moins, des signes, des cérémonies, un langage de convention qui étaient le secret de la profession. Ces signes, ce langage servaient aux ouvriers à se reconnaître, à distinguer le grade d'apprenti ou de maître, à n'être pas trompés par ceux qui voyagaient.

Il peut s'être introduit, dans la confrérie des maçons, des adeptes initiés aux mystères de la secte ; ceux-ci peuvent avoir initié quelques maçons, en avoir formé leurs élus, avoir fait bande à part, pris quelques signes d'architecture différents des autres, et les loges se seront trouvées établies ; puis, dès que la truelle, le compas, la pierre cubique ne furent plus que des emblèmes systématiques, ils ne voulurent plus des maçons manouvriers. Aussi les grands adeptes rougissent-ils d'une origine qui leur paraît trop vile. Je réduis à deux classes celles qu'ils ont imaginées pour s'ennoblir. Les uns remontent soit aux mystères des prêtres égyptiens, soit à ceux d'Eleusis ou des Druides ; les autres s'arrêtent plus spé-

cialement aux Templiers, au siècle des Croisades.

Les raisons sur lesquelles s'appuyent tous les savants maçons pour remonter aux anciens philosophes se réduisent à trois.

« Dans les temps anciens où les hommes
» commencèrent à perdre de vue les vertus
» primitives, il se trouva des sages qui se ga-
» rantirent des ténèbres de l'ignorance et de
» la corruption. Ils établirent des écoles, se
» firent des disciples, auxquels ils transmet-
» taient toute la science des vérités anciennes
» et celle qu'ils avaient acquise sur la nature,
» la religion, la politique et les droits de
» l'homme. Les uns enseignèrent l'unité de
» Dieu, le vrai déisme ; les autres l'unité du
» Grand-Etre, le vrai panthéisme. De peur
» que ces leçons ne vinssent à s'altérer, ils
» prescrivirent à leurs disciples de les tenir
» secrètes et leur donnèrent des signes et un
» langage auxquels ils pouvaient se recon-
» naître. Tous ceux qu'ils admettaient à ces
» mystères étaient les enfants de la lumière,
» les autres n'étaient que des esclaves et des
» profanes : de là ce mépris pour le vulgaire,
» de là ce silence des disciples de Pythagore,
» de là ces mystères des Egyptiens, et ensuite
» des Grecs et des Druides, ces mystères des
» Juifs eux-mêmes, ou de Moïse instruit par les
» Egyptiens.

» Ces mystères n'ont point été perdus ; les
» philosophes de la Grèce les ont transmis à
» ceux de Rome ; les philosophes de toutes les
» nations ont observé le même secret après
» l'établissement du christianisme, parce qu'il
» fallait éviter les persécutions d'une religion
» intolérante. Le nom seul a changé ; le secret
» s'est transmis sous le nom de franc-maçon,
» comme il se transmettait sous le nom de
» mages, de prêtres de Memphis ou d'Eleusis,
» et de philosophes platoniciens ou éclectistes.
» Voilà l'origine de la maçonnerie, voilà ce qui
» la perpétue, toujours la même, dans toutes
» les parties de l'univers. »

Tel est le récit fidèle de ce que les plus savants maçons ont débité sur leur origine ; mon objet n'est point d'examiner combien sont fausses et contraires à toute l'histoire, ces idées sur la prétendue doctrine de ces anciens sages, Persans, Egyptiens, Grecs, Romains ou Druides, combien il est absurde de supposer l'unité d'opinions religieuses chez des hommes qui n'ont laissé à l'univers que des systèmes aussi variés, aussi opposés les uns aux autres et aussi absurdes que sont ceux de nos philosophes modernes. Je ne veux pas examiner comment on suppose que les mystères d'Eleusis n'avaient d'autre secret que l'unité de Dieu et la plus pure morale, et comment cette doctrine n'était point celle du peuple, quand on

sait que les citoyens d'Athènes étaient presque tous initiés.

Ces réflexions suffisent pour démontrer la fausseté de l'origine dont les francs-maçons se glorifient ; mais, supposons, à leurs mystères, l'objet qu'ils croient y voir : la prétention seule d'une société qui nous dit y trouver son berceau, et qui se vante d'en perpétuer l'esprit, suffirait pour nous faire voir dans cette confrérie la plus ancienne des conspirations.

Nous aurions droit de dire aux maçons : « Tel est donc l'objet de vos arrière-loges ; » vous venez de ces prétendus sages qui, » réduits aux lumières de la raison, ne connurent du Dieu de la nature que ce que la raison » avait pu leur en dire. Vous êtes les enfants du » déiste ou du panthéiste et, pleins de la doctrine de vos pères, vous ne cherchez qu'à la » perpétuer. Toute religion qui ajoute au culte » du théiste, qui déteste le panthéisme, en un » mot le christianisme, n'est pour vous qu'un » objet de mépris et de haine.

» Vous êtes, dites-vous aussi, ce que furent » ces Juifs, qui s'en tiennent à l'unité de Dieu » pour toute religion ; vous avez donc aussi » pour tout chrétien les sentiments des Juifs » eux-mêmes. Vous n'insistez comme eux » sur *Jéhovah* que pour maudire le Christ. »

Plus on lit les maçons dont j'ai parlé, plus on voit la justesse de ces reproches : pour

les uns, la matière est éternelle ; pour les autres, la trinité n'est qu'une altération du système de Platon ; d'autres suivent les folies des martinistes ; tous ne cherchent qu'à établir ce qui leur semble la religion de la nature ; ils ne s'accordent que pour détruire la foi dans l'esprit des adeptes par des systèmes inconciliables avec le christianisme.

D'autres nous donnent la maçonnerie comme l'œuvre des Templiers, ou de ces sectaires qui troublèrent l'Europe sous le nom d'Albigeois.

D'abord, quant aux Templiers, supposons que cet ordre fameux fut réellement innocent de tous les crimes qui entraînèrent sa destruction : quel peut être l'objet, soit religieux, soit politique, de la maçonnerie, en perpétuant ses mystères sous le nom et les emblèmes de cet Ordre? Les Templiers avaient-ils rapporté en Europe une religion ou une morale inconnue? Est-ce là ce que vous avez hérité d'eux? — En ce cas, votre religion, votre morale ne sont donc pas celles du christianisme. Est-ce la fraternité, la bienfaisance qui font l'objet de vos secrets? Mais, de bonne foi, les Templiers avaient-ils ajouté quelque chose à ces vertus du christianisme? Est-ce la religion de Jéhovah ou l'unité de Dieu compatible avec tous les mystères du christianisme? Pourquoi donc tout chrétien non maçonnisé n'est-il pour vous qu'un profane? Ce nom, ce culte de Jéhovah

ne sont pas étrangers au christianisme ; vous les cacheriez moins, s'ils n'étaient autre chose que le culte de l'univers chrétien.

Et si la politique partage les alarmes de la religion, quel sera encore le subterfuge des adeptes qui jurent de venger la liberté, l'égalité et tous les droits de leur association outragée par la destruction des Templiers ? C'est en vain qu'on allègue l'innocence réelle ou prétendue de ces trop fameux chevaliers. Le vœu de la vengeance, qui se perpétue depuis près de cinq siècles, ne tombe pas sur Philippe le Bel, sur Clément V, sur les autres rois et les autres pontifes qui, au commencement du XIV[e] siècle, contribuèrent tous à l'abolition de cet ordre ; ou il n'a point d'objet, ou bien il tombe sur les héritiers et les successeurs de ces rois et de ces pontifes. Ce vœu ne sera pas inspiré aujourd'hui par les liens du sang ou par quelque intérêt dérivant de la personne des Templiers, il a donc ici un tout autre intérêt. Il s'est perpétué comme l'école même, les principes et les mystères que l'on nous dit passés des Templiers aux maçons; mais alors, qu'est-ce donc que ces principes que l'on ne peut venger que par la mort des rois et des pontifes ? Et qu'est-ce que ces loges où, depuis quatre cent quatre-vingts ans, ce vœu et ce serment se perpétuent ?

On le voit, il n'est pas besoin d'examiner si

Molay et son Ordre furent innocents ou coupables, si les Templiers sont ou ne sont pas les pères des maçons : il suffit que les maçons se les donnent pour ancêtres. Dès lors, le serment de les venger, et toute allégorie cachée sous ce serment, ne montrent plus qu'une association toujours menaçante et toujours conspirante contre les chefs de la religion et les chefs des empires.

On pourra demander, cependant, quelles lumières nous fournit l'histoire sur ces rapports devenus si intimes entre les mystères de la franc-maçonnerie et l'Ordre des Templiers. Cette question exige quelques recherches.

Les chevaliers du Temple, établis par Hugues de Paganis et confirmés en 1146 par Eugène III, furent d'abord de simples Hospitaliers ; mais bientôt, suivant les mœurs du temps, ces chevaliers se rendirent célèbres par leurs exploits contre les Sarrasins. Leur réputation fut due aux grands services que l'on pouvait attendre à la fois de leur courage et de leur piété.

L'Ordre se propagea. Il acquit en Europe des richesses immenses. Alors, ils oublièrent leur qualité de religieux ; l'éclat des armes leur resta, mais ils n'en firent plus le même usage. Bien des années avant leur destruction, l'histoire leur reprochait déjà, non pas un simple relâchement, mais tout ce qui annonce les forfaits qui les firent proscrire. Mathieu

Paris les accusait déjà d'avoir converti en ténèbres la lumière de leurs prédécesseurs, d'avoir abandonné leur première vocation pour les projets de l'ambition et les plaisirs de la débauche, de se montrer usurpateurs, injustes et tyranniques. Alors, déjà, ils étaient accusés d'intelligences avec les infidèles, et spécialement d'avoir communiqué au Soudan de Babylone le plan de l'expédition de Frédéric II.

Sous Philippe le Bel, des hommes, enfermés pour leurs crimes, annoncent qu'ils ont des secrets importants à dévoiler sur les Templiers. Je ne compte pour rien cette délation, la bouche dont elle part est suspecte ; elle suffit cependant à Philippe pour lui faire résoudre l'abolition de l'Ordre. Il fait en un seul jour arrêter tous les Templiers de son royaume. Cette démarche peut encore être précipitée ; mais les interrogations légales se succèdent ; c'est sur ces preuves seules, sur les aveux, sur les pièces authentiques que l'historien doit appuyer son jugement. Ces actes juridiques ont échappé au temps : que l'historien consulte le recueil qu'en a fait M. Dupuy, bibliothécaire du roi, je ne connais pas d'autre moyen d'asseoir ici son jugement.

On a dit que Philippe le Bel et Clément V avaient concerté entre eux la destruction des Templiers. Cette prétention disparaît par les lettres du roi et celles du Pape. Clément V ne

peut croire d'abord aux accusations ; il est si peu d'intelligence avec le roi que chaque démarche de l'un ou de l'autre occasionne des contestations sur les droits du souverain et sur ceux de l'Eglise.

On a dit que le roi n'avait en vue que de s'emparer des richesses immenses des Templiers ; mais il renonce solennellement à s'emparer de ces richesses, et pas une seule terre des Templiers n'est annexée à son domaine.

On parle d'esprit de vengeance, mais durant ce long procès, il n'est pas question d'une seule offense que le roi eut à venger.

Enfin, on veut que la violence, les tortures aient arraché les aveux des Templiers, et dans la multitude des procès-verbaux, plus de deux cents aveux sont désignés comme faits librement et sans l'usage des supplices. La question n'est mentionnée que pour un seul, et les aveux qu'elle lui arrache sont exactement les mêmes que ceux que douze chevaliers, ses confrères, avaient faits librement.

Le pape Clément V, loin de favoriser les desseins de Philippe, déclare d'abord les poursuites nulles. Le roi l'accuse en vain de favoriser les crimes des Templiers ; il ne se rend qu'après avoir interrogé à Poitiers soixante-douze chevaliers. Il veut interroger lui-même le grand-maître, les principaux supérieurs. Il ne lui faut rien moins que ces précautions pour

reconnaître qu'il s'est trompé et pour permettre qu'on suive en France, pour le jugement des Templiers, les dispositions de Philippe le Bel.

Laissons donc de côté tous ces prétextes et tenons-nous en aux aveux que la force de la vérité pouvait arracher aux coupables.

Le résultat de ces aveux était que, lors de leur réception, les chevaliers du Temple reniaient Jésus-Christ, foulaient aux pieds la croix ; que le vendredi-saint était un jour spécialement consacré à ces outrages ; qu'ils substituaient au christianisme l'adoration d'une tête monstrueuse ; qu'ils se livraient à des vices infâmes, qu'ils jetaient aux flammes les enfants nés d'un Templier ; qu'ils s'engageaient par serment à suivre les ordres du Grand-Maître, à n'épargner ni sacré ni profane, à tout regarder comme licite pour le bien de l'Ordre, et surtout à ne jamais violer les horribles secrets de leurs mystères, sous peine des plus horribles châtiments.

Je voudrais dire ici qu'au moins n'y avait-il qu'un bien petit nombre de Templiers qui se fussent laissés entraîner dans toutes ces abominations. J'en vois à Paris quelques-uns déclarés innocents ; il s'en trouve en Italie un bien plus grand nombre ; aucun de ceux qui furent jugés par les conciles de Mayence et de Salamanque ne fut condamné ; on peut en con-

clure que, dans les neuf mille maisons que possédait l'Ordre, il en était plusieurs où ces infamies n'avaient pas pénétré. Mais les condamnations, les aveux juridiques, la manière devenue presque commune d'initier les chevaliers, le secret observé dans leur réception, dont ni roi, ni homme quelconque n'avait pu obtenir d'être témoin depuis un demi-siècle, ne nous permettent guère de révoquer en doute ce que nous lisons dans les articles envoyés pour l'instruction des juges, que les deux tiers, au moins, avaient connaissance de ces abominations.

Une réflexion que l'on n'a pas assez faite, et qui me paraît d'un très grand poids, c'est que plus de trente à quarante mille chevaliers survécurent à leur condamnation, à la mort de Philippe le Bel et à celle de Clément V. Beaucoup ne furent condamnés qu'à des pénitences canoniques. La plupart vécurent dans un temps et dans différentes parties du monde où ils n'avaient plus rien à craindre de ceux dont on veut faire leurs persécuteurs. De ces milliers de chevaliers qui avaient fait les mêmes aveux, il n'y en eut pas un qui les rétracta ou qui laissa au moins une rétractation à rendre publique après sa mort.

Ce sont là ces hommes dont les francs-maçons se glorifient de descendre. Oui, ils en descendent, leurs prétentions ne sont plus ici chimériques. Il y renonceraient que nous les

presserions nous-mêmes de reconnaître leurs ancêtres, non pas dans chacun de ces chevaliers, mais dans ceux que leur corruption antique et leur haine du trône et de l'autel doit rendre plus terribles aux rois et aux pontifes. S'il fallait à présent tracer la génération des francs-maçons par les Templiers, nous n'aurions sans doute pas l'assurance de ceux qui ont cru voir le grand-maître Molay, dans sa prison de la Bastille, créant les quatre *loges-mères*, Naples, Edimbourg, Stockholm et Paris ; mais en suivant les archives des maçons mêmes et tous les rapports de leur Ordre avec celui des maçons du Temple, nous avons le droit de leur dire : Oui, toute votre école et toutes vos loges sont venues des Templiers.

Après l'extinction de leur Ordre, un certain nombre de chevaliers coupables, échappés à la proscription, se réunissent pour la conservation de leurs affreux mystères ; à tout le code de leur impiété, ils ajoutent le vœu de se venger des rois et des pontifes qui ont détruit leur Ordre, et de toute la religion qui anathématise leurs dogmes. Ils se font des adeptes qui transmettent de siècle en siècle les mêmes systèmes d'impiété, les mêmes vœux et les mêmes serments. Voilà l'origine des francs-maçons. Quand même ils ne le diraient pas, tout a trahi les pères, tout trahit les enfants.

Rapprochons en effet les dogmes, le langage,

les symboles ; combien d'objets vont se montrer communs.

Dans les mystères des Templiers, l'initiant commençait par opposer au Dieu qui meurt pour le salut des hommes, le Dieu qui ne meurt pas : « *Jurez*, disait-il, *que vous croyez en Dieu créateur, qui n'est mort et ne mourra point.* » Le nouvel adepte était instruit à dire que le Christ ne fut qu'un faux prophète, justement condamné à la mort pour expier ses propres crimes et non ceux du genre humain. *Non pro redemptione generis humani sed pro sceleribus suis.* (*Dupuy*, p. 38.) Qui pourrait méconnaître à ce symbole le maçonnique Jéhovah et l'atroce interprétation du rose-croix sur l'inscription *I. N. R. I.*

Le Dieu des Templiers *qui ne meurt pas* était représenté par une tête d'homme devant laquelle ils se prosternaient comme devant une idole. Cette tête se retrouve dans le miroir magique des maçons de la cabale. Ils l'appellent et la révèrent sous le nom de *Sum*, qui signifie : *je suis.* Elle désigne encore leur grand Jéhovah.

Ces mêmes chevaliers, en haine du Christ, célébraient les mystères de leur Jéhovah, plus spécialement le Vendredi saint. La même haine assemble encore les maçons rose-croix.

Le cantique favori des Templiers était : *Qu'il est bon, qu'il est doux de vivre en frères* ; c'est encore celui de nos maçons.

Le plus terrible des serments soumettait à la vengeance des frères, à la mort même, celui des Templiers qui aurait révélé les mystères de l'Ordre. Même serment, même menace chez les francs-maçons.

Les Templiers faisaient sortir tous ceux qui n'étaient pas initiés, ils mettaient à la porte des frères armés pour écarter les curieux, ils plaçaient des sentinelles sur le toit même de leur maison, toujours appelée Temple. De là encore, chez nos maçons, cet adepte appelé *frère terrible*, toujours armé d'un glaive pour repousser les profanes ; de là cette expression : *il pleut*, c'est-à-dire : la loge n'est pas gardée.

Ainsi, tout dans leurs symboles, jusqu'à leur langage, jusqu'aux noms de *grand-maître*, de *chevaliers*, de *temple*, tout dans les francs-maçons indique les enfants des chevaliers proscrits, mais quelle preuve ne trouverions-nous pas dans ces terribles épreuves par lesquelles nos arrière-maçons sont armés d'un poignard, prêts à frapper l'assassin de leur grand-maître, assassin qu'ils voient tous comme les Templiers dans la personne de Philippe le Bel, et qu'ils prétendent ensuite retrouver dans chaque roi. Les maçons ont donc raison de voir leurs pères dans les chevaliers proscrits. Les mêmes projets, les mêmes moyens, les mêmes horreurs ne pouvaient se transmettre plus fidèlement des pères aux enfants. Les profonds adeptes

ne se disent les enfants des Templiers que parce qu'ils les croient fermement coupables de la même impiété et des mêmes complots.

A quel titre, en effet, les Condorcet et les Siéyès, Fauchet ou Mirabeau, Guillotin ou Lalande, Bonneville ou Volney et tant d'autres connus à la fois comme grands adeptes de la franc-maçonnerie et comme les héros de l'impiété et de la rébellion révolutionnaire, à quel titre des hommes de cette espèce peuvent-ils revendiquer pour leurs ancêtres les chevaliers du Temple, si ce n'est parce qu'ils croient avoir au moins hérité d'eux les principes de cette égalité, de cette liberté qui ne sont autre chose que la haine du trône et de l'autel ? Lorsque Condorcet ne voit dans la Révolution que le triomphe longtemps préparé par les sociétés secrètes ; lorsqu'il promet de nous apprendre un jour s'il ne faut pas placer au nombre de ces sociétés cet Ordre des Templiers, dont la destruction n'est pour lui que l'effet de la barbarie et de la bassesse. (*Esquise*, ép. 7.), sous quel jour les chevaliers du Temple peuvent-ils donc lui inspirer un si vif intérêt ?

Le secret qu'il n'a dit qu'à demi, d'autres adeptes l'ont trahi avec moins de réserve. « *Franchissez tout à coup les siècles et amenez les nations aux persécutions de Philippe le Bel*, s'écrie Bonneville. — *Vous qui êtes ou n'êtes pas un Templier, aidez un peuple libre à se*

bâtir en trois jours le Temple de la liberté. — Périssent les tyrans et que la terre en soit purgée. » (Bonneville, *Esprit des religions*, 156, 157, 175.)

Les Templiers furent donc ce que sont aujourd'hui nos maçons-jacobins. Il est constant que ce vœu du profond jacobinisme, ce serment d'écraser et l'autel et le trône sont le dernier serment des arrière-maçons et qu'ils ne se sont donné les Templiers pour pères que parce qu'ils ont vu ou voulu voir dans leurs anciens mystères, tous les principes et tous les vœux de la Révolution.

CHAPITRE XIII

Aveux ultérieurs des francs-maçons sur leur origine. — Vrais fondateurs de l'Ordre, véritable et première origine de leurs mystères et de tous leurs systèmes.

Les savants adeptes de la maçonnerie ne se sont point trompés en comptant les Templiers au nombre de leurs ancêtres, mais il restait encore à expliquer d'où les Templiers avaient reçu eux-mêmes le système de leur impiété. Cette observation n'a point échappé à ceux des frères qui n'admirent rien tant que cette impiété. Ils ont fait de nouvelles recherches

pour savoir si, avant les Templiers, il n'existait pas en Europe quelques-unes de ces sociétés secrètes dans lesquelles ils puissent reconnaître leurs ancêtres. Ecoutons de nouveau le plus fameux des adeptes, le sophiste Condorcet : « Dans le midi de la France, dit-il, des pro- » vinces entières se réunirent pour admettre » une doctrine plus simple, un christianisme » plus épuré, où l'homme, soumis à la Divinité » seule, jugerait d'après ses propres lumières » ce qu'elle a daigné révéler dans les livres » émanés d'elle. Des armées fanatiques, diri- » gées par des chefs ambitieux, dévastèrent » ces provinces. Les bourreaux, conduits par » des légats et des prêtres, immolèrent ceux » que les soldats avaient épargnés. On établit » un tribunal de moines chargés d'envoyer » au bûcher quiconque serait soupçonné d'écou- » ter encore sa raison. Néanmoins, ils ne purent » empêcher cet esprit de liberté et d'examen » de faire souvent des progrès. — On le re- » trouve à toutes les époques, jusqu'au mo- » ment où, secondé par l'invention de l'impri- » merie, il fut assez puissant pour délivrer » une partie de l'Europe du joug de Rome. — » Nous examinerons si, dans un temps où le » prosélytisme eût été dangereux, il ne se forma » point des sociétés secrètes destinées à perpé- » tuer, à répandre sans danger parmi quelques » adeptes un petit nombre de vérités simples,

» comme de sûrs préservatifs contre les pré-
» jugés dominateurs. — Nous chercherons si
» on ne doit pas mettre au nombre de ces
» sociétés cet Ordre célèbre (les Templiers),
» contre lequel les papes et les rois conspi-
» rèrent avec tant de barbarie. »

Je sais tout ce que furent ces *hommes du Midi*, dans lesquels il promet de chercher l'origine des sociétés secrètes ; c'est toute cette horde des enfants de Manès, arrivés, après bien des siècles, d'Orient en Occident, à l'époque de Frédéric II, répandus en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne ; toute cette horde de sectaires connus sous les noms d'Albigeois, de Cathares, Patarins, Bulgares, Bégards, Cotereaux, Henriciens, Léonistes, et cent autres qui nous rappellent tous les plus terribles ennemis des mœurs, du trône et de l'autel. J'ai étudié leurs dogmes, et j'y ai vu le monstrueux Jéhovah des loges maçonniques. Dans leur double Dieu se retrouve le double Dieu des cabalistes et des martinistes, dans leurs principes mêmes se trouve l'explication de leurs plus infâmes mystères et de ceux des Templiers. Tout se lie, des Cathares aux Albigeois, des Albigeois aux Templiers, et de ceux-ci aux maçons jacobins.

Dans leur temps de triomphe, et quand la multitude de ces sectaires leur permettait de recourir aux armes, ils avaient toute la rage des

jacobins contre le nom chrétien. Ils exerçaient des cruautés comme les Robespierre, abattant les églises, massacrant les veuves, les vieillards et les enfants, ravageant tout dans l'Etat et dans l'Église. Quand la force publique en avait enfin triomphé, ils rentraient dans leur antre et se réduisaient aux sociétés secrètes. Alors, ils avaient aussi leurs serments, leur doctrine occulte, leurs signes et leurs grades, comme les francs-maçons, et ne disaient aux apprentis que la moitié de leurs secrets.

Ce qu'il y a d'intéressant, c'est le rapport que Condorcet indique entre les mystères de ces fameux sectaires et ceux des Templiers. Nous savons ce que furent ces sectaires du Midi, nous connaissons leur père ; s'il doit être celui des francs-maçons, la généalogie n'est pas honorable pour eux. Toute l'histoire a parlé, le vrai père des Albigeois, des Cathares et Bégards, Bulgares et autres sectes du Midi, c'est l'esclave *Curbique*, plus généralement connu sous le nom de *Manès*, cet esclave qui, indigné des liens qui ont garrotté son enfance, et cherchant à se venger sur la société de la bassesse de son premier état, prêcha la liberté parce qu'il était né dans l'esclavage, et l'égalité parce qu'il était né au dernier rang de l'espèce humaine.

S'il est le vrai père de la franc-maçonnerie, s'il est le fondateur des loges, c'est d'abord à ses dogmes, ensuite à la conformité des sym-

boles, des secrets, qu'il faut le reconnaître. Que le lecteur se prête à nos rapprochements, la vérité qui en résultera n'est pas indifférente pour l'histoire ; elle est surtout d'un grand intérêt pour les chefs des empires.

1° Quant aux dogmes d'abord, jusqu'à la naissance des maçons éclectistes, c'est-à-dire, jusqu'au moment où les impies du siècle ont apporté dans les mystères des loges ceux de leur déisme ou de leur athéisme, on ne trouvera dans le vrai code maçonnique d'autre Jéhovah que celui de Manès, ou l'être universel divisé en dieu bon et dieu mauvais. C'est celui du cabaliste, des anciens rose-croix, des martinistes, qui semblent n'avoir fait que copier Manès et les adeptes albigeois. S'il y a quelque chose d'étonnant, c'est que dans un temps où les dieux de la superstition devaient faire place à ceux des sophistes modernes, celui de Manès se soit encore soutenu dans tant de branches maçonniques.

2° De tous temps, les folies de la cabale, de la magie, fondées sur la distinction de ce double dieu, sont venues se mêler aux loges maçonniques. Manès faisait aussi des magiciens de ses élus.

3° C'est de Manès que vient cette fraternité religieuse qui n'est que l'indifférence de toutes les religions.

4° Dans le code de Manès, ce qu'il importe

de rapprocher du code des arrière-maçons, ce sont les principes de toute liberté, de toute égalité démoralisatrices. Manès disait que toute loi, toute magistrature est l'ouvrage du mauvais principe.

5° Il disait que tout appartient à tous, que personne n'a le droit de s'approprier un champ.

6° Même gradation des adeptes avant d'arriver aux profonds secrets. Les noms ont changé, mais Manès avait ses croyants, ses élus, ses parfaits. Ces trois grades correspondent à ceux d'apprentis, de compagnons et de maîtres. Le grade d'élu a conservé son nom dans la maçonnerie, mais il est devenu le quatrième.

7° Tout comme les maçons, le plus inviolable serment liait les enfants de Manès au secret de leur grade : *Jura, perjura, secretum prodere noli. Jure, parjure-toi, mais garde ton secret.* C'était là leur devise.

8° Même nombre et même identité de signes. Les maçons en ont trois, qu'ils appellent le *signe*, l'*attouchement* et la *parole* ; les manichéens en avaient trois aussi : *signa oris*, *manuum* et *sinus*.

Tout maçon qui veut savoir si vous *avez vu la lumière*, commence par vous tendre la main pour voir si vous le toucherez en adepte : c'était la même chose pour les manichéens : *Manichœorum alter alteri obviam factus, dexteras dant sibi, signi causa, velut a tenebris servati.*

9° A l'intérieur des loges, le soleil, les étoiles sont des symboles de Manès.

10° Toute la décoration des loges, les tentures noires, le catafalque posé sur cinq gradins, les adeptes rangés autour dans un silence profond, tout nous montre les enfants de Manès. Ils avaient la même cérémonie qu'ils appelaient *bema*, ils s'assemblaient autour d'un catafalque élevé sur cinq gradins et rendaient de grands honneurs à celui qui y reposait ; mais au lieu d'être adressés à Adoniram ou à Jacques de Molay, ces hommages étaient rendus à Manès. C'était sa mort qu'ils célébraient, et ils le faisaient précisément le jour où les chrétiens célèbrent la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

11° Les mots mystérieux *Mac benac* signifient, d'après les maçons : la chair quitte les os. Cette explication est elle-même un mystère, mais elle s'explique très naturellement par le supplice de Manès, qui fut écorché vif par les ordres du roi de Perse. D'ailleurs, rien, dans l'histoire de Salomon, ne parle de la mort d'Adoniram. Le mot *Mac benac* est inapplicable aux chevaliers du Temple.

12° Les rose-croix commencent leur cérémonie par s'asseoir tristement en silence et par terre ; puis ils se relèvent et s'avancent, portant de longs roseaux. C'est encore une cérémonie manichéenne destinée à rappeler

que Manès avait été écorché avec des pointes de roseaux.

Tous ces rapports nous montrent que les arrière-grades de la franc-maçonnerie sont fondés sur le *bema* de Manès. C'était lui qu'il fallait venger des rois qui l'avaient fait écorcher, de ces rois, d'ailleurs, suivant sa doctrine, tous établis par le mauvais génie. Les Templiers, instruits par des adeptes répandus en Palestine et en Egypte, substituèrent à Manès leur grand-maître Molay, mais l'esprit des mystères et de l'allégorie resta le même. C'est toujours les rois et le christianisme à détruire, les empires et les autels à renverser, pour rétablir l'égalité et la liberté du genre humain.

Le silence des plus savants maçons sur cette origine prouve qu'ils la trouvaient humiliante; mais elle ne prouve pas qu'elle leur fut inconnue. Il est bien difficile qu'ils aient si souvent commenté, dans leurs mystères de la cabale, le Jéhovah de Manès, divisé, comme le leur, en Dieu bon et mauvais, sans connaître l'auteur de ce système. Il est difficile que le héros des martinistes n'ait pas vu que son Apocalypse était celle de ce même hérésiarque ; il est difficile que Condorcet, cherchant l'origine des sociétés secrètes, ait ignoré, ce que toute l'histoire lui disait, que les albigeois et leurs diverses branches n'étaient que des manichéens ; que, d'ailleurs, toutes les infa-

mies attribuées aux Templiers sont celles qu'on atribuait aux Manichéens, et qu'elles s'expliquent par la doctrine de Manès. Cependant, il peut se faire que l'histoire des Templiers et de leur grand-maître, devenue plus intéressante pour les adeptes, leur ait fait oublier une origine plus flétrissante.

Tel est le précis historique de la franc-maçonnerie, tel est le fond de ses secrets : il nous reste à montrer comment ces mystères devinrent, pour les sophistes conjurés contre le Dieu du christianisme et contre les rois, le grand moyen de hâter leurs complots et d'amener la Révolution.

CHAPITRE XIV

Sixième degré de la conspiration contre les rois. Union des philosophes et des francs-maçons.

La plupart des francs-maçons font aujourd'hui aux Ecossais l'honneur de regarder leur loge-mère comme le berceau de toutes les autres ; c'est là, disent-ils, que les Templiers se réunirent pour la conservation de leurs mystères ; c'est de là que la franc-maçonnerie passa en Angleterre, en France et dans les autres empires. Cette opinion n'est pas sans

vraisemblance quant à la forme, mais de quelque façon qu'elles se soient répandues en Europe, il est constant qu'il y avait des loges en France et dans presque tous les autres empires vers le commencement du siècle où nous vivons (XVIIIe siècle) ; en 1735, elles furent condamnées par un édit des États de Hollande ; en 1737, Louis XV les défendit en France ; en 1738, Clément XII lança contre eux sa bulle d'excommunication, renouvelée par Benoit XIV ; enfin, en 1748, elles furent proscrites par le Conseil de Berne.

Par la nature même de ses mystères, cette association pouvait résister longtemps à toutes ces foudres ; elle n'avait d'autre précaution à prendre que d'éviter l'éclat des assemblées nombreuses. L'Angleterre, dégoûtée d'une égalité et d'une liberté dont les longues horreurs de ses Lolhards, de ses Anabaptistes et des presbytériens lui avaient fait sentir les conséquences, avait purgé ses jeux de toute explication tendant au bouleversement des empires ; mais il restait encore des adeptes attachés aux anciens mystères. C'étaient ceux-là qui, jaloux d'attirer Voltaire dans leur parti, lui avaient fait écrire par Thiriot, alors en Angleterre, que malgré le titre d'égalité et de liberté donné à ses épitres, *il n'allait pas au fait.*

Malheureusement pour la France, ce fut aussi cette espèce d'adeptes qui contribuèrent le

plus à la propagation des mystères. Leurs progrès furent lents et insensibles : il en coûtait à des hommes qui n'étaient pas encore habitués aux déclamations contre les souverains et l'ordre social d'applaudir à des mystères dont le dernier secret était celui de l'apostasie et de la révolte ; la politique et les progrès des sophistes levèrent ces obstacles. Ils avaient, suivant l'usage, cherché à s'introduire dans l'esprit d'un homme dont la protection les rassurât contre l'indignation du souverain. Avec le tablier de maçon, ils offrirent au prince de Conti le titre de grand-maître sur les loges françaises. Le prince consentit à se faire initier, quelques souverains firent la même faute. Joseph Ier voulut en être aussi ; il protégea les frères qui jamais ne lui disaient que ce qu'il leur plaisait de lui dévoiler. Enfin, il n'y a pas jusqu'aux princesses dont la politique des francs-maçons n'ait su se faire des protectrices en les initiant aux petits mystères de la fraternité. Marie-Charlotte, aujourd'hui reine de Naples, avait cru ne protéger en eux que des sujets fidèles ; quand la conspiration a éclaté à Naples, les frères protégés se sont trouvés autant de jacobins conspirateurs, et la tête de la reine protectrice a été la première proscrite.

Des seigneurs et des nobles, maçons en très grand nombre, étaient entrés dans les loges ; la Cour a découvert un arrière-complot en vertu

duquel les nobles jacobins et tous les autres, devaient être massacrés, immédiatement après la famille royale, par les frères maçons égaux et roturiers. C'est de cette politique que tant de grands seigneurs ont été dupes. Les arrière-maçons les recherchaient, leur communiquaient même la partie de leurs mystères qui ne menaçait que la religion. Leur association rassurait les souverains, qui ne soupçonnaient pas des complots contre leurs couronnes dans des loges fréquentées par les amis naturels, et, en quelque sorte, les alliés du trône. Le nom des plus fidèles serviteurs des rois servait à cacher les embûches des derniers mystères. Celui du prince de Conti persuada aisément Louis XV qu'il n'avait rien à craindre ; la police de Paris suspendit ses recherches ; on toléra les loges et les progrès de d'impiété leur fournirent les moyens efficaces de se multiplier. A mesure que se répandaient ces publications dont Voltaire et le Club d'Holbach inondaient l'Europe, la curiosité, secondée par l'impiété, fournissait de nouveaux adeptes ; l'impiété satisfaite propageait l'esprit de la franc-maçonnerie, et c'est là le grand service que celle-ci dut aux philosophes du siècle.

De leur côté les sophistes de l'impiété et de la rébellion ne furent pas longtemps à s'apercevoir que les francs-maçons fraternisaient avec leur philosophie. Ils voulurent connaître leurs mystères, et bientôt, les philosophes français

se firent tous francs-maçons. Plusieurs années avant la Révolution, il était bien difficile de trouver dans Paris un sophiste qui n'appartînt pas à quelque loge. Voltaire seul n'avait pas été initié, mais dès qu'il fut de retour à Paris, les frères préparèrent la plus pompeuse des fêtes pour son admission aux mystères. A quatre-vingts ans, Voltaire *vit la lumière.* Quand il eut prononcé le serment, ce qui le flatta le plus, ce fut d'apprendre que les adeptes, désormais ses frères, étaient depuis longtemps ses disciples, que leur secret était tout entier dans cette égalité et cette liberté qu'il avait si souvent prêchées lui-même contre le Dieu de l'Evangile. La loge retentissait d'applaudissements, et il sentit si bien à quoi il les devait, qu'il lâcha ce blasphème : *Ce triomphe vaut bien celui du Nazaréen!*

S'il est encore quelqu'un qui ne voie pas tout ce qu'annoncent contre le Christ et contre les rois ces paroles *égalité et liberté* que Voltaire lui-même venait d'expliquer aux Genevois, qu'il se transporte à cette initiation, qu'il y voie l'adepte couronné, et ceux qui l'entourent et le couronnent ; il ne lui faudra que la liste des frères pour concevoir leurs mystères. Là, sur la même ligne, se trouvent sophistes et maçons, précisément ceux qui ont appelé la chute de l'autel et du trône par leurs productions, qui l'ont votée par leurs décrets,

qui l'ont consommée par leurs forfaits : Voltaire, Condorcet, Lalande, Dupuy, Bonneville, Volney, Fauchet, Bailly, Guillotin, Lafayette, Menou, Chapellier, Mirabeau, Siéyès, tous les blasphémateurs, tous les conspirateurs, les adeptes d'Holbach et ceux de Philippe-Égalité. Pourquoi ce concours de la part des sophistes aux loges maçonniques, si ce n'est le secours mutuel que doivent se prêter les sophistes et les maçons ?

Quelque nombreux que fussent les sophistes de l'impiété, le trône et l'autel avaient encore pour eux la multitude ; les sophistes sentirent qu'il leur fallait encore la force. Ils ne furent pas longtemps à prévoir le parti qu'ils pourraient tirer des loges maçonniques ; dès l'instant de leur initiation, il s'opéra dans les mystères une révolution qui bientôt ne fit plus des maçons français que des enfants de l'*Encyclopédie* : les martinistes seuls n'avaient pas encore changé les impiétés de l'esclave Curbique pour celles de Voltaire ; c'est par la réunion des maçons aux sophistes que se fit la transformation des arrière-maçons duellistes en maçons athées, déistes ou panthéistes ; c'est alors que furent ajoutés aux anciens grades ceux où l'on ne voit plus dans les Chevaliers du Soleil et les Druides que les sophistes de nos jours.

Soit enfants de Manès, soit enfants de

l'*Encyclopédie*, c'était d'ailleurs toujours la même haine pour le Christ et pour les souverains. A la tête était, en France, un bureau général, nommé le *Grand-Orient*, sous les ordres apparents du grand-maître, mais régi, en réalité, par de plus profonds adeptes. C'était le point central de la correspondance des loges, le tribunal de tous les différends maçonniques. Près de ce tribunal résidaient les députés des loges des différentes villes chargées de transmettre les ordres et d'en notifier l'exécution. Chaque loge avait son président sous le titre de *vénérable ;* toutes les instructions se transmettaient ou dans un langage énigmatique ou par un chiffre spécial. De crainte qu'un faux frère ne se mêlât aux adeptes sans en être connu, le mot d'ordre changeait tous les semestres et était envoyé à toutes les loges par le Grand-Orient.

Toute cette partie de la constitution maçonnique était à peu près connue de chaque frère. J'ai déjà souvent répété qu'il n'en était pas ainsi des arrière-secrets, mais le temps devait venir où l'adepte le plus novice ne devait pas se montrer pour la Révolution moins zélé que l'adepte le plus consommé ; il fallait pour cela remplir les loges des jeunes insensés, des bourgeois ignorants, des grossiers artisans qu'entraînaient chaque jour les déclamations et les calomnies contre le clergé, le souverain, les

riches et les puissants. Avec des frères de cette espèce, on pouvait se passer des arrière-mystères ; il suffisait de prononcer pour eux les premiers mots *égalité, liberté.* C'était tout ce qu'il fallait pour exciter l'enthousiasme et diriger les bras. Un chef dans chaque loge pouvait être informé du jour où les esprits devaient se trouver disposés à l'insurrection, des objets, des personnes sur qui elle devait tomber. De ces loges reproduites partout, multipliées dans les villes, répandues dans les bourgs et même dans les villages, les ordres du Comité central pouvaient au même jour faire sortir tous ces essaims d'adeptes, animés au combat de l'égalité et de la liberté, armés en un instant de baïonnettes, de piques, de torches, portant partout à la fois la terreur et le désastre, sachant d'avance les châteaux à brûler, les têtes à couper, pour le triomphe de l'égalité et de la liberté ; dans le désordre même de l'insurrection, conservant tout l'accord des ravages, paralysant à la fois la justice et la force publique, bouleversant tout et montrant enfin la Révolution irrésistible, consommée, irréparable, dès l'instant où elle paraissait et avant même qu'on n'eût pensé à l'arrêter.

Dès l'année 1776, le comité central de l'Orient chargea ses députés de disposer les frères à l'insurrection, de parcourir les loges dans toute l'étendue de la France, de les presser, et de

leur annoncer qu'il était temps enfin de remplir le serment maçonnique par la mort des tyrans.

Celui de ces grands adeptes qui eut pour sa mission les provinces du Nord était un officier de cavalerie appelé Sinetty. Ses courses révolutionnaires l'amenèrent à Lille où le régiment de la Sarre était en garnison. Il importait aux conjurés de s'assurer surtout les frères qu'ils comptaient parmi les militaires, mais la mission de Sinetty n'eut pas le succès dont il s'était flatté. Pour la faire connaître, je ne veux que répéter l'exposition qu'a bien voulu m'en faire un témoin oculaire, alors officier au régiment de la Sarre.

« Nous avions, me dit ce digne militaire, » notre loge maçonnique: elle n'était pour nous, » comme pour la plupart des autres régiments, » qu'un véritable jeu. Les épreuves des nou- » veaux arrivés nous servaient de divertisse- » ment, nos repas maçonniques nous délas- » saient de nos travaux. Vous sentez bien que » notre liberté et notre égalité n'étaient rien » moins que celle des jacobins. La presque » universalité des officiers a su le montrer » quand la Révolution est arrivée. Nous ne » pensions à rien moins qu'à cette Révolution, » lorsqu'un officier de cavalerie, nommé Sinetty, » fameux franc-maçon, se présenta à notre » loge ; il fut reçu en frère ; il ne manifesta » d'abord aucun sentiment contraire aux nôtres;

» mais peu de jours après, il invita lui-même
» vingt de nos officiers à une assemblée par-
» ticulière. Nous crûmes qu'il voulait simple-
» ment nous rendre la fête que nous lui avions
» donnée ; nous nous attendions à un simple
» repas maçonnique lorsque le voilà qui prend
» la parole en orateur qui a d'importants secrets
» à dévoiler de la part du Grand-Orient. Ima-
» ginez notre surprise quand nous le voyons
» prendre le ton de l'enthousiasme pour nous
» dire qu'il en est temps enfin, que les projets
» si longtemps médités par les vrais francs-
» maçons doivent s'accomplir, que l'univers
» va être délivré de ses fers, que les tyrans
» appelés rois seront vaincus, que toutes les
» superstitions feront place à la lumière, que
» la liberté, l'égalité vont succéder à l'escla-
» vage, que l'homme, enfin, va rentrer dans
» ses droits.

» Nous nous regardions les uns les autres,
» comme pour nous dire : Qu'est-ce donc que
» ce grand fou-là ? Nous prîmes le parti de
» l'écouter pendant une heure, nous réservant
» d'en rire librement entre nous. Ce qui nous
» paraissait le plus extravagant, c'était le ton
» de confiance avec lequel il annonçait que,
» désormais, les rois s'opposeraient en vain
» aux grands projets, que la Révolution était
» infaillible, qu'elle était prochaine, que les
» trônes et les autels allaient tomber.

» Il s'aperçut sans doute que nous n'étions
» pas des maçons de son espèce, il nous quitta
» pour aller visiter d'autres loges. Après nous
» être divertis de ce que nous prenions pour
» l'effet d'une cervelle dérangée, nous avions
» oublié cette scène, quand la Révolution est
» venue nous apprendre combien nous nous
» étions trompés. »

Je laisse le lecteur méditer sur un fait de cette importance.

La loge établie à Paris, rue Coq-Héron, présidée par le duc de La Rochefoucauld était devenue plus spécialement celle des grands maçons. Après le Comité central du Grand-Orient, c'est là que se tenaient les plus profonds conseils. C'est là surtout que Siéyès et Condorcet tenaient les leurs avec ceux des frères dont le zèle était le plus connu. Ce fut là aussi le berceau de cet apostolat appelé *la propagande*. Celui des auteurs qui a le mieux connu cet établissement est M. Girtanner. Il vivait au milieu des sophistes et des maçons, écoutant tout, voyant tout en véritable observateur. Sa qualité de médecin étranger le rendait moins suspect, il entra plus avant que bien d'autres dans la confidence des frères. Ce qu'on va dire ici sur la *propagande* sera presque tout extrait des mémoires de cet auteur sur la Révolution :

« Le club de la *propagande*, dit-il, est très

» différent du club appelé *des jacobins*, quoique » tous deux se mêlent souvent ensemble. » Celui des jacobins est le grand moteur de » l'Assemblée nationale, celui de la propa- » gande veut être le moteur du genre humain. » Ce dernier existait déjà en 1786. Les chefs en » sont : La Rochefoucauld, Condorcet et » Siéyès. »

(Pour l'honneur de ce malheureux duc de La Rochefoucauld, disons que, lorsqu'il vit la désorganisation de la France succéder au règne des premiers constituants, son zèle pour la propagande se refroidit, Condorcet et Siéyès en restèrent seuls les chefs.)

« Le grand objet du club propagandiste » est d'établir un ordre philosophique domi- » nant sur l'opinion du genre humain. Pour » être admis dans cette société, il faut être par- » tisan de la philosophie à la mode, c'est-à-dire » de l'athéisme dogmatique, ou ambitieux, ou » mécontent du gouvernement. La première » chose requise est la promesse du plus profond » secret.

» Il y a deux sortes de membres, les contri- » buables et les non-payants. Les premiers » fournissent au moins trois louis d'or par an » et les riches, le double ; leur nombre est » d'environ cinq mille. Les autres s'engagent » à propager partout les principes de la So- » ciété ; ils sont, au moins cinquante mille.

» En 1790, il y avait dans la caisse générale
» de l'Ordre vingt millions de livres, argent
» comptant. Il devait s'y trouver dix millions
» de plus avant la fin de 1791.

» Les propagandistes ont deux grades : les
» aspirants et les initiés. Toute leur doctrine
» repose sur ces bases : Le besoin et l'opinion
» sont les mobiles de toutes les actions de
» l'homme. Faites naître le besoin, ou dominez
» l'opinion et vous ébranlerez tous les sys-
» tèmes du monde. »

Tels sont les détails que donnait déjà M. Girtanner au mois de février 1791. Une lettre, datée de Paris, 1er sept. 1792, les confirme en ajoutant : « Vous pouvez être assuré que
» tout ce que je vous ai dit sur la *propagande*
» est de la plus grande exactitude ; elle est
» actuellement dans toute son activité ; vous
» en verrez bientôt les suites. »

Il n'était presque plus de novices alors, surtout dans les grandes loges de l'*Orient* et du *Contrat social*. La révolution s'y préparait si ouvertement que la Cour ne pouvait l'ignorer. Parmi de si nombreux adeptes, il devait s'en trouver à qui cette Révolution ne paraîtrait qu'un insigne fléau. L'un d'eux me fit cette réponse : « J'ai été orateur de plusieurs
» loges et j'étais parvenu à un grade assez
» avancé. Je n'avais rien vu, jusque-là, que je
» dusse croire dangereux pour l'Etat, lors-

» qu'un jour, j'entendis des choses que je ne
» puis dire, mais qui me révoltèrent tellement,
» que je me rendis aussitôt chez le ministre.
» Je lui dis : « Je n'ai qu'une question à vous
» faire, Monsieur, j'en sens toute l'importance
» et les suites qu'elle peut avoir, mais,
» dût-elle me conduire à la Bastille, je dois
» vous demander, parce que j'y crois la sûreté
» du roi et la tranquillité de l'Etat intéressées,
» si vous avez les yeux ouverts sur la franc-
» maçonnerie, si vous savez ce qui se passe
» dans les loges? » — Le ministre fit une pi-
» rouette, et répondit : « Soyez tranquille, vous
» n'irez pas à la Bastille et les francs-maçons
» ne troubleront pas l'Etat. »

Le ministre qui fit cette réponse ne saurait être soupçonné d'avoir favorisé la Révolution ; mais, infailliblement, il regardait comme chimérique tout projet de renverser la monarchie et pensait, comme le comte de Vergennes, qu'avec une armée de deux cents mille hommes on doit peu craindre les Révolutions.

Louis XVI, lui-même, averti des dangers de son trône, restait dans une sécurité dont il ne reconnut l'illusion qu'au retour de Varennes: « Que n'ai-je cru, dit-il, il y a onze ans ce
» que je vois aujourd'hui. On m'avait tout
» annoncé. »

Si quelqu'un, en effet, devait peu croire à des projets contre sa personne, c'était ce

malheureux Louis XVI; n'ayant aucune injustice à se reprocher, cherchant le bonheur de ses sujets dans toute la sincérité de son cœur, comment aurait-il pu se persuader qu'on le ferait passer pour un tyran? Mais si jamais ministres préparèrent une Révolution, ce furent tous ceux qui eurent sa confiance. L'inertie, l'insouciance de Maurepas laissèrent paisiblement se préparer les tempêtes. Les systèmes de Turgot minèrent sourdement la monarchie. Les sordides épargnes de Saint-Germain ne firent qu'affaiblir le monarque par la suppression de ses défenseurs. Le charlatan Necker ruina le trésor par ses emprunts et de Calonne l'épuisa par ses profusions. Des courtisans avides fatiguaient le roi par leurs intrigues, aliénaient le peuple par leurs scandales, le corrompaient par leur impiété, l'aigrissaient par leur luxe, et pas un seul ministre qui réprimât l'esprit d'impiété et de rébellion. C'était là le moment que les conjurés attendaient pour fixer et hâter l'heure de la Révolution ; ils ne pensèrent plus qu'à concentrer leurs forces pour décider la catastrophe.

En cette même année 1787, où M. de Calonne convoquait les notables, s'établit à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, à l'Hôtel de Lussan, une société que l'on croyait nouvelle sous le nom des *amis des noirs*. Elle n'avait de nouveau que le nom. Tous les anciens et nouveaux

sectaires de la liberté, toutes les classes des sophistes et des francs-maçons n'avaient choisi ce nom que pour cacher l'objet de leurs complots sous le voile de l'humanité. En occupant l'Europe de la question de l'esclavage des nègres, ils ne pensaient qu'à s'occuper de cette Révolution depuis si longtemps méditée. Mais parmi ces adeptes, il en était pour qui la *liberté*, l'*égalité* se modifiaient suivant leurs intérêts, leurs habitudes, leur rang ou leur fortune. Ils y avait, en quelque sorte, des jacobins de l'aristocratie qui prétendaient ne rien perdre de leur fortune ou de leur rang à la nouvelle égalité ; à d'autres, il fallait l'égalité de liberté dans les grands, balancée par l'égalité de liberté dans les plébéiens et dans un chef commun ; pour les plus profonds, il ne fallait ni roi constitutionnel, ni monarchie : tout roi était tyran et tout tyran devait être abattu : ces derniers, avaient seuls les arrière-secrets de la Révolution.

Il fallait commencer par s'accorder sur les moyens de renverser ce qui était, pour attendre, des circonstances, les moyens d'accomplir ce qu'ils voulaient faire.

Ce fut dans ce but que Brissot, Siéyès et Condorcet proposèrent, sous le nom d'*amis des noirs*, la réunion générale de tous les adeptes, quel que pût être leur système de révolution. Il fut même convenu que l'on inviterait à se

faire inscrire tout homme que l'on saurait avoir des différends sérieux avec la Cour. C'est ainsi qu'ils invitèrent à leurs assemblées M. le marquis Beaupoil de Saint-Aulaire. L'erreur était grossière. M. de Beaupoil avait eu à se plaindre des ministres, mais personne ne sut mieux distinguer la cause des rois de celle des injustices ministérielles. Cette erreur fut au moins heureuse pour l'histoire, car, dans ce que je vais dire des *amis des noirs*, M. de Beaupoil m'a autorisé à invoquer son témoignage.

Dans la multitude des frères se trouvaient plusieurs milliers de dupes, tous ardents, tous prêts à favoriser la Révolution ; chaque membre payait deux louis et avait droit d'assister aux délibérations.

Pour qu'elles fussent plus méditées, ils établirent un *Comité directeur* composé de Condorcet, Mirabeau l'aîné, Siéyès, Brissot, Carra, le duc de La Rochefoucauld, Clavière, Pelletier de Saint-Fargeau, Valadi, Lafayette et quelques autres. Quand même je n'aurais pas encore prononcé le mot de Révolution française, le nom seul de ces hommes en montrerait les grands héros. Quel pouvait être l'objet d'une société qui commençait par se donner pour régulateurs tous ceux qui se sont manifestement distingués comme les arcs-boutants de la Révolution?

Condorcet, cet être dont la haine eût souri au spectacle de l'univers en feu, pourvu que de ces cendres, il ne pût sortir ni prêtre ni roi ; Mirabeau qui, à tous les crimes d'un Catilina, ne laissa qu'un trait à ajouter, celui d'être plus lâche, quoique aussi scélérat; Siéyès, que l'histoire peindra sous les traits d'un serpent, qui ne dut sa réputation de génie profond qu'à l'art de se cacher en jetant son venin; Brissot, dont le philosophisme ne devait s'effrayer des forfaits qu'au moment où les haches dont il s'était servi pour abattre le trône se tourneraient contre sa tête ; Clavière, avide et froid agioteur; Carra, qui venait punir les lois de lui avoir rendu la liberté malgré tous ses larcins; La Rochefoucauld dont Condorcet se servait comme d'un plastron; Lafayette qui, à la tête des hordes révolutionnaires, se crut sur le chemin de la gloire.

Quand la Révolution eut dispensé ses grands acteurs de se cacher sous le nom d'*amis des noirs*, cette société fut supprimée; mais le *Comité régulateur* resta et ne fit même que s'enfoncer plus avant dans les ténèbres pour diriger plus sûrement tous les clubs parisiens, les sections, les sociétés révolutionnaires et jusqu'au club plus spécialement appelé des *jacobins*.

Si Gobet, le trop fameux intrus de Paris, n'en devint pas un membre, il fut au moins bien instruit de ce qui s'y passait. Il faut même qu'il

y eût été admis plus d'une fois. Je suis persuadé que ce sont les terreurs que ce Comité lui inspirait qui l'empêchèrent de tenir la parole qu'il m'avait donnée de réparer son scandale par une rétractation publique ; il ne m'en parlait qu'en termes généraux, mais avec un effroi qui me faisait sentir toute l'atrocité des résolutions : « Non, me disait-il, vous ne concevez pas, » vous ne pourriez pas croire quels projets ils » méditent, vous n'avez encore rien vu. » Nous en étions pourtant au mois d'avril de la troisième année de la Révolution; il s'était déjà passé assez d'horreurs.

De tous les moyens imaginés par les régulateurs, celui qui contribua le plus à préparer le nombre prodigieux de bras dont ils avaient besoin, fut la correspondance avec les loges répandues dans toute la France ; il y en avait cent cinquante dans Paris et autant proportionnellement dans les autres villes et dans les plus petits bourgs. Les délibérations prises au *Comité régulateur* étaient envoyées au *Comité central du Grand-Orient* ; de là, elles partaient pour toutes les provinces à l'adresse du *vénérable* de chaque loge. Un très grand nombre de ces instructions étaient accompagnées d'une lettre conçue en ce sens : « Aussitôt que vous aurez reçu le » paquet ci-dessus, vous en accuserez la » réception. Vous y joindrez le serment d'exé- » cuter fidèlement tous les ordres qui vous

» arriveront dans la même forme, sans vous
» mettre en peine de savoir de quelle main ils
» partent. Si vous refusez ce serment, ou si
» vous y manquez, vous serez regardé comme
» ayant violé celui que vous avez fait à votre
» entrée dans l'Ordre des frères. Souvenez-
» vous de l'*aqua tophana*, souvenez-vous des
» poignards qui attendent les traîtres. »

Depuis deux ans, je suis en possession d'un mémoire qui me permettrait de nommer quelques-uns des vénérables qui reçurent ces instructions et qui les ont fidèlement remplies. De ce nombre était plus spécialement le sieur Lacoste, médecin de Montignac-le-Comte, d'abord fondateur de la loge établie dans cette ville, puis député à la seconde Assemblée, et, enfin, votant la mort du roi. Je puis encore nommer le sieur Gairaux, procureur, qui n'a pas montré moins de zèle pour la Révolution.

J'entre dans ces détails parce que l'histoire en aura besoin pour dévoiler une conspiration si profondément ourdie, et pour expliquer ces millions de bras qui, tous, au même instant, se sont trouvés armés pour elle dans toutes les parties de la France. Le Comité régulateur comptait sur cinq cents mille frères, tous pleins d'ardeur pour la Révolution, tous prêts à se lever au premier signal et capables d'entraîner avec eux la plus grande partie du peuple.

Ainsi s'était formée, ainsi s'organisait cette

force révolutionnaire par la persévérante application des conjurés ; les sophistes avaient ouvert la voie à l'opinion ; les antiques principes d'impiété, de rébellion s'étaient identifiés dans les nouvelles loges avec ceux du moderne philosophisme ; il ne manquait plus qu'un chef. Il fallait que ce chef fût puissant pour appuyer tous les forfaits, qu'il fût atroce pour qu'il ne s'effrayât pas du nombre des victimes, qu'il eût non pas le génie, mais tous les vices de Cromwel ; les conjurés trouvèrent Philippe d'Orléans ; l'ange exterminateur l'avait pétri pour eux.

Philippe avait aussi sa conspiration. Il avait juré de s'asseoir sur le trône ou de le renverser, dût-il être écrasé dans sa chute. Depuis longtemps, cet être à part dans la ligue même des scélérats, n'avait à braver ni remords, ni honneur. Un front d'airain montrait son âme accoutumée à se jouer du mépris, de la haine des hommes et des cieux. Tout à la fois lâche et vindicatif, ambitieux et rampant, prodigue et usurier, colère et froid, il ne lui manquait que l'occasion pour faire éclore tous ses forfaits. Ce monstre était le chef que l'enfer préparait aux conjurés.

Ce n'était pas encore là le seul fléau qui dût éclater sur la France ; sous le nom d'*Illuminés* était venue se joindre aux encyclopédistes et aux maçons une horde de conjurés, plus téné-

breuse encore, plus habile dans l'art de tramer des complots, plus vaste en ses projets dévastateurs, jurant la haine de tout Dieu, de toute loi, de tout gouvernement, de toute société, de tout pacte social, proscrivant le *tien* et le *mien*, ne connaissant d'égalité, de liberté, que sur la ruine entière, absolue, générale, universelle de toute propriété.

Qu'il ait pu exister une telle société, qu'elle ait pu devenir redoutable, qu'elle existe de nos jours, et qu'à elle soit dû le pire des fléaux révolutionnaires, c'est sans doute ce qui, pour mériter la foi de nos lecteurs, exigera les preuves de l'évidence même ; elles feront l'objet du troisième livre de ces mémoires.

Après avoir ainsi dévoilé successivement la conspiration des sophistes de l'impiété, celle des sophistes de la rébellion et celle des sophistes de l'anarchie, il nous sera facile d'appliquer à la Révolution ce qu'elle doit à chacune d'elles, et de montrer comment les jacobins de toutes les classes ne sont que le monstrueux résultat de cette triple conspiration.

TROISIÈME PARTIE

Conspiration des sophistes de l'impiété et de l'anarchie

Conspiration des sophistes de l'impiété et de l'anarchie

La conspiration qui me reste à dévoiler est celle des *Illuminés de l'Athéisme.* Ce nom d'*illuminés* qu'a choisi cette secte, la plus vaste dans ses projets, la plus scélérate dans ses moyens, est antique dans les annales des sophistes désorganisateurs. Ce fut celui des manichéens, *gloriantur manichœi se de cœlo illuminatos.* Les premiers rose-croix se disaient aussi illuminés. De nos jours, les martinistes et d'autres sectes ont aussi des prétentions à l'illuminisme. Il y a deux espèces d'illuminés : les illuminés de l'athéisme et ceux de la *théosophie,* qui comprennent les martinistes et les swedenborgistes. Ceux dont je vais dévoiler la conspiration sont ceux de l'athéisme.

La secte m'a paru combiner si étrangement ses funestes projets et ses lois que j'ai cru devoir commencer par faire connaître son code, c'est-à-dire la marche de ses grades, de ses mystères et de son gouvernement.

C'est ici surtout que je dois au public un compte spécial des ouvrages dont je tire mes

preuves ; je vais donner la liste des principaux (1).

CHAPITRE PREMIER

SPARTACUS WEISHAUPT, FONDATEUR DE L'ILLUMINISME

Il est des hommes si malheureusement nés, qu'on serait tenté de les prendre pour une émanation de cette intelligence funeste à qui un Dieu vengeur n'a laissé de génie que pour le mal. C'est sous ces auspices que, vers l'année 1748, naquit en Bavière un impie appelé Jean Weishaupt, plus connu dans les annales de la secte sous le nom de *Spartacus*. Son enfance fut obscure, sa jeunesse ignorée ; dans sa vie domestique, un seul trait échappe aux ténèbres dont il s'environne, et ce trait est celui d'une dépravation, d'une scélératesse consommée. On peut lire sur ce point une lettre écrite par Weishaupt à son adepte Hertel, la troisième, dans le second volume des *Ecrits originaux* des illuminés de Bavière.

Mais c'est plus spécialement comme conspira-

(1) Les douze ouvrages cités étant des ouvrages allemands dont le titre est traduit en français, il paraît bien difficile qu'on puisse aujourd'hui les retrouver et y recourir. Nous croyons que la liste allongerait l'ouvrage, sans intérêt pour le lecteur, qui pourra, s'il le désire, recourir aux *Mémoires* de l'abbé Barruel, *in extenso*.

teur qu'il importe de connaître Weishaupt ; là encore, il semble n'avoir jamais connu la gradation du crime à la scélératesse ; dès l'instant que la justice le découvre, il paraît à la tête d'une conspiration auprès de laquelle toutes celles de d'Alembert, de Voltaire et des autres d'Orléans, ne sont que des jeux d'enfants. Il est difficile de constater si Weishaupt eut un maître ou s'il fut le père des dogmes monstrueux sur lesquels il fonda son école. Suivant une tradition, vers 1771, un marchand jutlandais, nommé Kolmer, après avoir séjourné en Egypte, se mit à parcourir l'Europe en faisant des adeptes, auxquels il prétendait communiquer les antiques mystères de Memphis. On lui donne pour disciple le fameux comte de Cagliostro et quelques adeptes du comté d'Avignon et de Lyon. On dit que, dans ses courses, il rencontra Weishaupt et lui fit part de ses mystères. Plus habile et bien plus scélérat que Cagliostro, Weishaupt sut aussi tirer de ces confidences un bien autre parti pour son école.

Quoi qu'il en soit de ce premier maître, le sophiste bavarois ne semble pas en avoir eu besoin. Très certainement, il eut des notions au moins informes sur les anciens illuminés, puisqu'il en adopte le nom et la partie la plus désorganisatrice de leur système. Ces notions s'accrurent, sans doute, par une étude de prédilection pour les mystères du manichéisme,

mais, athée de cœur, et détestant toute théosophie, il se joua du double Dieu de cet ancien illuminisme et ne prit de Manès, de l'esclave révolté contre tous les gouvernements, que l'universalité de l'anarchie. Il connut aussi les sophistes du jour, mais ne prit d'eux que le pur athéïsme. Les uns le conduisaient à la nullité de toute loi politique et civile, les autres à la nullité de toute loi religieuse ; il forma, de ces deux systèmes, un monstrueux ensemble dans le vœu le plus absolu pour l'abolition générale et sans exception de toute religion, de tout gouvernement, de toute propriété.

Le besoin de vivre l'avait porté à consacrer les dernières années de son éducation, à l'étude des lois, et il vint à bout de se faire nommer, à vingt-huit ans, professeur à l'Université d'Ingolstadt. Ce fut en affectant de remplir avec zèle ces fonctions, qu'il se crut bien placé pour tramer et conduire, d'une main invisible, la révolution qu'il méditait. Tout en détestant les services des enfants de Benoît, de François, d'Ignace, il admirait leurs lois, et surtout ce régime des jésuites qui, sous un même chef, faisait tendre partout au même but tant d'hommes dispersés dans l'univers. Il sentit qu'on pourrait imiter leurs moyens, mais en se proposant des vues diamétralement opposées.

En prêtant à Weishaupt cette funeste ému-

lation, l'historien ne sera pas réduit à de vaines conjectures. Ces vœux et ce langage sont consignés dans toutes les confidences qu'il fait à ses disciples, jusque dans les reproches qu'il leur fait de ne pas imiter ces pieux instituteurs. Au moment où il conçut ce projet, il ne connaissait pas encore l'objet de la franc-maçonnerie ; il savait seulement que les francs-maçons tenaient des assemblées secrètes, il les voyait unis par un lien mystérieux, se connaissant pour frères à quelques signes : il se fit, dans ses conceptions, un nouveau mélange, dont le résultat devait être une société adoptant, pour moyens, le régime des jésuites et l'existence ténébreuse des maçons ; pour objet, la propagation du système le plus antisocial de l'ancien illuminisme, et du système le plus anti-religieux du moderne philosophisme.

Tout occupé de ce projet, Weishaupt jeta les yeux sur les élèves que le gouvernement lui confiait pour en faire des magistrats, des défenseurs des lois, et il résolut de commencer par eux sa guerre aux lois, à la patrie. Sans être encore rédigés dans son code, ses moyens de séduction étaient tous dans sa tête ; il commença par les essayer sur deux de ses élèves, Massenhausen, qu'il nomma Ajax, et Merz, qu'il appela Tibère. Le premier devint plus tard conseiller à Burkshausen ; l'autre n'eut de remarquable qu'une turpitude de mœurs qui

fit rougir son professeur lui-même. Weishaupt leur conféra le plus haut des grades qu'il eût alors imaginé : il les nomma *Aréopagites*, et voulut que cette Association fût appelée l'*Ordre des Illuminés.*

Ce fut le 1er mai 1776 que fut célébrée cette inauguration. Que le lecteur observe cette époque, elle indique de bien faibles commencements, elle a précédé de bien peu d'années l'éruption de la Révolution ; elle n'en est pas moins l'époque où l'on trouve le berceau d'une secte qui vient consommer toutes les erreurs, tous les forfaits de tous les adeptes de l'impiété, de la rébellion et de l'anarchie, réunis sous le nom de jacobins.

Sur les conspirations de l'illuminisme, je tirerai mes preuves de son code et de ces archives. Le code nous fera connaître l'objet, l'étendue, la marche de la conspiration. Ensuite viendra l'histoire de ses progrès, jusqu'au moment où, riche de toutes les légions révolutionnaires, sans sortir de ses antres, elle vint s'unir aux jacobins.

En disant ce que la secte a fait, ce qu'elle fait encore, ce qu'elle médite de faire pour la calamité générale, puisse-je apprendre aux peuples ce qu'ils ont à faire eux-mêmes pour s'arracher à des désastres dont ils ne touchent encore que le commencement.

CHAPITRE II

Code illuminé ; système général ; Division de ce Code.

Par code de la secte illuminée, j'entends les principes, les systèmes qu'elle s'est faits sur la religion et la société civile, le régime qu'elle s'est donné pour les réaliser. Weishaupt, content d'en avoir jeté les fondements, ne se hâta pas d'élever un édifice qu'il voulait rendre durable. Ce n'était pas sur son objet même que roulaient ses méditations, jamais cet objet ne varia dans son esprit ; plus de religion, plus de lois civiles, plus de propriété, mais il fallait y conduire ses adeptes sans exposer ni son secret, ni sa personne. Enfin, après cinq ans, après bien des consultations et des méditations, surtout avec l'aide de Knigge, il vint à bout de fixer et de rédiger l'ensemble des principes, des lois et du gouvernement adopté par les illuminés pour arriver au grand objet de leur conspiration.

Les sophistes, élèves, les uns de Voltaire, les autres de Jean-Jacques, avaient tous commencé par dire que tous les hommes sont égaux et libres. Ils en avaient conclu *sur la religion*, que personne n'avait droit de prescrire des règles à leur foi ; *sur les gouvernements*, que tous les citoyens ont un droit égal à faire la loi ou

au titre de souverain. Weishaupt trouve ces conséquences trop timides et voici auxquelles il arrive : « L'égalité et la liberté, dit-il, sont les » droits essentiels que l'homme, dans sa per- » fection originaire et primitive, reçut de la » nature. La première atteinte à cette égalité » fut portée par la propriété ; la première » atteinte à la liberté fut portée par les sociétés » et les gouvernements. Les seuls appuis de » la propriété et des gouvernements sont les » lois civiles et religieuses. Donc, pour réta- » blir l'homme dans ses droits primitifs d'éga- » lité et de liberté, il faut commencer par » détruire toute religion, toute société civile, » et finir par l'abolition de la propriété. »

Celui qui donne ces leçons n'est pas un homme à repousser par le dédain, il savait très bien qu'elle exige des hommes longtemps préparés à y voir les leçons de la nature même et de la philosophie ; c'est à les disposer insensiblement, c'est à diriger d'une main invisible leur pensées, leurs actions, leurs efforts que tendent toutes les lois dont il a composé le code de son illuminisme.

D'après ces lois, la secte est divisée en deux grandes classes ayant chacune leurs sous-divisions et leurs graduations proportionnées aux progrès des adeptes.

La première classe est celle des *préparations*, elle se sous-divise en quatre grades : ceux

de *novice*, de *minerval*, d'*illuminé mineur* et d'*illuminé majeur*. A cette même classe appartiennent des grades intermédiaires que la secte emprunte à la franc-maçonnerie comme moyen de propagande, spécialement le grade de *chevalier écossais* ou *illuminé directeur*.

La classe des mystères se divise elle-même en *petits et grands mystères*. Aux petits mystères appartiennent le sacerdoce de la secte et son administration, les *prêtres* et les *régents ou princes*.

Les grands mystères ont pour grades le *mage* ou le *philosophe*, et enfin l'*homme-roi*. L'élite compose le conseil et le grade d'*aréopagite*.

Il est dans tous ces grades un rôle important et commun à tous les frères, c'est celui que le code nomme frère *insinuant* et *enrôleur* (*Anwerber*). De ce rôle dépend la force de la secte, c'est celui qui fournit des sujets à tous les grades. Weishaupt en sentait trop l'importance pour ne pas y consacrer tout son génie.

CHAPITRE III

Première partie du Code illuminé
le frère insinuant ou l'enroleur

Par le nom de *frère insinuant*, il faut entendre l'illuminé travaillant à gagner des sujets à son ordre. Il est des frères plus spécialement chargés de cet emploi et qu'on pourrait appe-

ler des apôtres. Les règles qui sont données au frère enrôleur se divisent en trois parties : les premières lui apprennent à distinguer les sujets sur lesquels il doit fixer son choix et ceux qu'il faut exclure. Il voit par les secondes, comment il doit s'y prendre pour amener à l'ordre celui qu'il en croit digne ; les dernières sont l'art de former les novices et de les entraîner à l'illuminisme, avant même qu'ils n'y aient été admis.

Pour apprendre à connaître les frères qu'il peut enrôler, tout illuminé doit se munir d'un journal. Espion assidu, il observera continuellement les personnes avec lesquelles il se trouve, amis, parents, ennemis, tous sans exception seront l'objet de ses recherches, il tâchera de découvrir leur côté fort, leur côté faible, leurs passions, leurs préjugés, leurs liaisons, leurs intérêts, leur fortune, et, chaque jour, il marquera sur ses tablettes ce qu'il aura observé; deux fois par mois, il transmettra ses notes à ses supérieurs en exposant les raisons qui lui font proposer l'admission ou l'exclusion des personnes dont il s'occupe.

Tandis qu'il est ainsi occupé à connaître les autres, il se gardera bien de se faire connaître comme illuminé. La loi est formelle. Lors même que son choix est approuvé, tout n'est pas encore dit, il faut que le supérieur décide quel est parmi les frères enrôleurs, celui à qui sera confié le soin d'amener à l'Ordre le sujet proposé.

Ici encore, le code a tout prévu ; il faut que le supérieur choisisse l'enrôleur le plus convenable aux circonstances, aux mérites, à l'âge, à la dignité du nouveau candidat. Quand, enfin, la mission lui est donnée pour la conquête à faire, l'insinuant commence à dresser ses embûches.

Le candidat n'a souvent ni désir, ni connaissance de la secte, c'est à l'insinuant à lui inspirer le vœu d'en faire partie. On lui trace la méthode qu'il doit suivre pour exciter sa curiosité, mais il faut encore connaître son opinion sur certains articles ; l'insinuant lui proposera certaines questions à traiter par écrit comme autant de bases dont il faut convenir avant d'aller plus avant. Si les réponses sont peu conformes aux vœux de la secte, le frère insinuant renoncera à sa conquête; si, au contraire, le candidat se trouve bien disposé, on le conduira à la porte des mystères.

Il faut bien alors qu'il se prononce ; s'il se rend aux insinuations, il entre dans l'Ordre des novices ; s'il refuse, qu'il apprenne par ceux qui en ont fait l'expérience le destin qui l'attend. Malheureux le jeune homme que les illuminés ont en vain essayé d'entraîner dans leur secte, s'il échappe à leurs pièges, il n'échappera pas à leur haine. Il me serait facile de citer bien des exemples de ce genre; d'ailleurs, c'est le texte même du code : « Il faut, ou le

» gagner, ou le perdre dans l'opinion publique.
» *So soll man den Schriftsteller zu gewinnen*
» *suchen, oder verschreien.* »

CHAPITRE IV

Seconde partie du Code illuminé. — Premier grade préparatoire. — Le novice et son instituteur.

Dans les premières années de l'illuminisme, le temps d'épreuves était de trois ans pour les jeunes gens de dix-huit ans, et ensuite, de deux et de un an. Les circonstances ont appris à abréger le temps, mais quelles que soient les dispositions du novice, si la durée des épreuves est abrégée, il n'en faudra pas moins qu'il les subisse pour arriver aux autres grades. Pendant tout le noviciat, il n'aura pas d'autre supérieur que l'insinuant à qui il doit sa vocation et il ne sera pas permis à celui-ci de lui faire connaître un seul des autres membres de l'Ordre. Les premières leçons doivent rouler sur l'importance et l'étendue du secret à observer. Le premier écrit qu'on lui livre est en quelque sorte le dictionnaire de l'illuminisme. Avant tout, il faut qu'il se fasse au langage de la secte et apprenne l'art de communiquer avec ses supérieurs sans être entendu des profanes. Pour cacher les personnes, les illuminés

ne se désigneront dans l'Ordre, que par un nom de guerre. Spartacus, Celse, Brutus ou autres ; l'année, les mois, reçoivent des dénominations tirées du calendrier persan. Le nom de l'Ordre ne doit pas être écrit, il est remplacé par un rond avec un point au centre et le mot loge par un quadrilatère. Enfin, il y a un chiffre spécial pour représenter l'alphabet.

Il est, pour le novice, une science plus nécessaire, celle que le code appelle la *plus grande de toutes*. Cette science est la *connaissance des hommes*. Pour apprendre cet art, le novice reçoit le modèle d'un journal dont son instituteur lui apprend l'usage. Muni de ce journal, il faudra qu'il se mette à observer tous les hommes avec qui il se trouve, à tracer leur caractère, à se rendre compte de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend ; crainte de l'oublier, il faut qu'il ait toujours sur lui quelque feuille volante pour y inscrire, d'heure en heure, ses observations. Le frère instituteur doit se faire montrer de temps en temps le journal des novices.

Pendant qu'il est tout occupé de cette étude, le novice ne sait pas qu'il est lui-même continuellement observé, étudié par son insinuant, que celui-ci, de son côté, note, rédige et fait passer à ses supérieurs, toutes ses observations sur les fautes ou les progrès, le fort et le faible de son élève.

En même temps, le *frère insinuant* lui fournit le modèle d'autres tablettes, sur lesquelles, pour donner à l'Ordre une preuve de confiance, il doit indiquer ses nom, âge, profession, patrie, demeure, genre d'études dont il a fait choix, livres, écrits secrets composant sa bibliothèque, ses revenus, ses amis, ses ennemis, la cause de ses inimitiés, ses connaissances et ses protecteurs. Un autre tableau contient les mêmes objets sur son père, sa mère et les autres enfants, sur leurs passions, leurs préjugés et leur côté faible.

Tandis que le novice travaille ainsi à se dévoiler lui-même avec tous ses secrets et ceux de sa famille, le frère insinuant trace de nouvelles tablettes auxquelles il ajoute tout ce qu'il a pu découvrir sur son élève et sur ses parents.

Sur la comparaison des deux tableaux, le supérieur a-t-il prononcé l'admission du novice à la dernière épreuve, alors arrive le moment des grandes questions, elles sont au nombre de vingt-quatre.

1° Etes-vous encore dans l'intention d'être reçu dans l'Ordre des illuminés ?

2° Avez-vous mûrement pesé que vous hasardez une démarche importante *en prenant des engagements inconnus* ?

6° Si vous découvriez dans l'Ordre *quelque chose d'injuste à faire*, quel parti prendriez-vous ?

11° *Donnez-vous à notre Société le droit de vie et de mort* ?

20° Vous engagez-vous à une *obéissance absolue, sans réserve* ?

24° Quelle assurance nous donnerez-vous de ces promesses et à quelle peine vous soumettez-vous si vous y manquez ?

Quand le frère insinuant est venu à bout de lier ses novices à l'Ordre par des serments de cette espèce, surtout quand les novices ont reconnu cet étrange et redoutable droit de vie ou de mort, le serment du nouveau séïde est envoyé aux archives de l'Ordre et le frère insinuant termine sa mission en servant lui-même d'introducteur à son élève.

Au temps marqué, le soir, par un temps sombre, le novice est reçu dans une chambre sombre. Il est reçu par deux frères et ce sont, après le frère insinuant, les deux premiers illuminés qu'il lui est donné de connaître. L'un, à demi caché par une lampe couverte d'un voile, est le supérieur ou son délégué ; l'autre, prêt à écrire l'acte d'initiation, sert de secrétaire Une épée nue est sur la table.

La formule du serment est conçue en ces termes :

« En présence du Dieu tout-puissant et
» devant vous, je reconnais ici toute ma fai-
» blesse naturelle. Je confesse que, malgré
» tous les privilèges du rang, des titres, des

» richesses dont je pourrais être revêtu, je ne
» suis qu'un homme comme les autres. Que je
» puis perdre tout cela par les autres mortels,
» comme je l'ai acquis par eux, que j'ai un
» besoin absolu de leur estime et que je dois
» faire mon possible pour la mériter... Je pro-
» mets de saisir ardemment toutes les occa-
» sions de servir l'humanité, de perfectionner
» mon esprit, d'employer toutes mes connais-
» sances au bien général, autant que le bien
» et les statuts de ma Société l'exigeront.

» Je voue un éternel silence, une fidélité
» et obéissance inviolable à tous les supérieurs
» et aux statuts de l'Ordre. Dans ce qui est
» l'objet de ce même Ordre, je renonce pleine-
» ment à mon propre jugement. Je m'engage
» à regarder les intérêts de l'Ordre comme les
» miens, je promets de le servir de mon sang,
» de mon honneur, de mon bien... Si jamais,
» par imprudence, passion ou méchanceté,
» j'agis contre le bien du sérénissime Ordre,
» je me soumets à tout ce qu'il lui plaira d'or-
» donner pour ma punition.

. . . .

» Je renonce dans ces promesses à toute
» restriction secrète et je m'engage à les rem-
» plir toutes suivant le vrai sens que la société
» y attache en me prescrivant ce serment.
» Ainsi Dieu me soit en aide. »

Ce serment, signé et enregistré, l'initiant lui

déclare son admission dans l'Ordre en lui déclarant qu'il ne lui sera pas encore donné d'en connaître tous les membres mais seulement ceux du même grade que lui. Dès cet instant, il est élevé au grade de *minerval* et apprend les signes auxquels les frères de ce grade peuvent se reconnaître, signes dans le genre de ceux des maçons.

CHAPITRE V

TROISIÈME PARTIE DU CODE ILLUMINÉ. — DEUXIÈME GRADE PRÉPARATOIRE. — ACADÉMIE DE L'ILLUMINISME OU BIEN FRÈRES DE MINERVE.

« Dans la classe suivante, dit Weishaupt, je » pense établir une espèce d'académie de » savants. Je veux que l'étude des anciens, » l'art d'observer les caractères, des traités, » des questions posées au concours fassent ici » l'occupation de nos élèves. Je veux ici, plus » spécialement en faire les espions les uns des » autres. Je veux que l'on travaille à l'extir- » pation des préjugés ; chaque élève doit nous » déclarer une fois par mois ceux qu'il a décou- » verts en lui-même et à quel point il a réussi » à s'en défaire. »

Plein de ses préjugés contre les jésuites, il ne craint pas de dire : « Je veux que cette décla-

ration soit ce qu'est la confession chez eux. » Il ne pouvait choisir plus mal ses exemples, car, précisément dans les collèges de jésuites, les supérieurs n'entendent jamais les confessions des inférieurs.

Les assemblées de ce grade se tiennent ordinairement deux fois par mois, à la nouvelle lune. La salle est appelée église ; elle est fermée au verrou. Au commencement, le président lit quelques passages de la Bible, de Sénèque, de Confucius, puis il interroge les élèves sur ce qu'ils ont lu depuis la dernière réunion. C'est dans les livres de la bibliothèque minervale que le maître illuminé choisit ceux qui conduisent peu à peu l'élève aux opinions de la secte ; c'est là qu'il exerce plus spécialement ce grand art de faire trouver par les adeptes eux-mêmes les opinions de l'Ordre plutôt que de les leur dévoiler, afin que, les regardant comme les leurs propres, comme la découverte de leur propre génie, ils y adhèrent plus fermement.

Enfin, pour donner à ce grade toute l'apparence d'une société littéraire, les supérieurs proposent chaque année, au concours, quelque question intéressante, et le discours qui a remporté le prix est imprimé aux frais de l'Ordre.

C'est par les travaux des jeunes académiciens que la secte apprend à les connaître ; s'il reste au frère minerval quelque chose de ce que les adeptes appellent inclinations *reli-*

gionnaires, on lui conférera les trois premiers grades maçonniques, mais il restera sous l'inspection des frères et il peut désespérer d'être jamais autre chose qu'un frère minerval déclaré inhabile dans les registres de la société. Si, au contraire, on est venu à bout de lui inspirer un véritable enthousiasme pour l'illuminisme, il sera élevé aux grades supérieurs. Pour le juger, la secte aura tous les problèmes qu'il aura résolus, et qu'elle a su lui proposer, bien moins pour exercer ses talents que pour sonder ses opinions. Ceux qui sont jugés dignes d'être élevés au grade supérieur deviennent *illuminés mineurs*.

CHAPITRE VI

Quatrième partie du Code illuminé. Troisième grade : l'illuminé mineur.

Le grade d'*illuminé mineur* n'a pas seulement pour objet de disposer de plus en plus les frères aux secrets qu'il n'est pas encore temps de leur révéler ; il faut qu'il les mette en état de présider eux-mêmes aux académies minervales. Ils ont leurs séances comme les académies minervales, leur président est essentiellement un des adeptes initiés aux premiers mystères sous le nom de *prêtre*. Seul, dans ces assemblées, à

connaître les premiers mystères, il faut qu'il tienne ses élèves dans la persuasion que dans le grade où ils se trouvent, il n'a pas de secret à leur apprendre, et que, néanmoins, il fasse en quelque sorte éclore dans leurs esprits la plupart des opinions dont ces mystères sont le développement. Il est pour cet objet un discours prononcé à l'initiation du nouveau grade, et dont l'obscurité affectée peut cacher les erreurs les plus monstrueuses. C'est là-dessus que vont rouler les travaux des élèves. Le président choisit avec soin des articles énigmatiques, mais dont l'obscurité se prête au développement de l'opinion qu'il cherche à reconnaître chez eux. Il en fera des sujets de thèmes et exigera, surtout, que les conséquences soient pratiques.

Weishaupt entre dans des instructions très longues, très détaillées et très ingénieuses pour indiquer à l'illuminé mineur comment il doit s'y prendre, comment il doit parler, comment il doit agir pour diriger et instruire les frères minervains qu'on lui confie. « Par dessus tout, » dit-il, excitez l'amour du but. Qu'ils le voient » important, lié avec leurs intérêts et leurs » passions. On peut tout faire des hommes » quand on sait tirer parti de leurs penchants » dominants. — Choisissez un ou deux miner- » vains, de ceux auprès de qui vous avez le plus » de crédit, et consacrez-leur tous vos soins.

» Vous aurez beaucoup fait si, dans votre vie,
» vous formez deux ou trois hommes. — Vou-
» lez-vous arracher son opinion à votre élève ?
» Proposez-lui quelque discours à faire sur des
» questions relatives à votre objet. — Ayez
» soin de choisir le moment où votre élève est
» mécontent de ce monde. — Montrez-lui
» combien les sociétés secrètes sont nécessaires
» pour arriver à un meilleur ordre de choses. »

Pour disposer plus efficacement l'esprit des adeptes, l'illuminé mineur est encore aidé et surveillé lui-même par les *illuminés majeurs* c'est-à-dire par ceux du grade le plus avancé dans la classe appelée préparatoire.

CHAPITRE VII

CINQUIÈME PARTIE DU CODE ILLUMINÉ. — QUATRIÈME GRADE : ILLUMINÉ MAJEUR ET NOVICE ÉCOSSAIS.

Le grade qui succède à celui d'*illuminé mineur* est appelé tantôt *novice écossais* et tantôt *illuminé majeur* ; sous cette double dénomination, il a aussi son double objet. Comme novice écossais, il est enté sur la franc-maçonnerie et n'est qu'un piège tendu à la crédulité des élèves jugés peu dignes d'arriver aux mystères de la secte. Il sert uniquement

d'introduction au grade de *Chevalier Ecossais* qui termine la carrière des dupes. Comme véritable grade de la secte, il enchaîne l'adepte par des liens toujours plus étranges et plus resserrés; il sert de préparation plus immédiate aux grands mystères.

Avant d'être élevé à ce nouveau grade, le récipiendaire est averti que sa promotion est résolue pourvu qu'il réponde à certaines questions ; de plus, il doit donner à l'Ordre une nouvelle preuve de confiance en écrivant fidèlement, *sans dissimulation, l'histoire de toute sa vie.* C'est en vain qu'il voudrait, en effet, dissimuler ; il va voir que toutes les circonstances de sa vie, surtout celles qu'il voulait tenir les plus secrètes, sont connues des adeptes. Tout ce qu'il a fait lui-même jusqu'alors pour arracher le secret de ses frères, pour connaître leurs projets, leurs intérêts, leurs opinions, leurs intrigues, leurs fautes, d'autres l'ont fait pour lui. Qu'on imagine une série *d'au moins quinze cents questions* sur la vie, l'éducation, l'âme, le corps, la santé, les inclinations, les connaissances, les relations, le logement, les habits du candidat, de ses parents, de ses amis, de ses ennemis, tel est le catéchisme auquel l'illuminé doit savoir répondre. Ce code pourrait être appelé celui du *parfait espion.*

On lui adresse ensuite un long discours qui se termine ainsi : « En un mot, il faut établir un

» régime dominateur universel, qui s'étende
» sur le monde entier, sans dissoudre les liens
» civils. — Il faut que l'homme, dirigé par
» ses sens, trouve dans la vertu des attraits
» sensibles. La source des passions est pure,
» il faut que chacun puisse satisfaire les siennes
» dans les bornes de la vertu et que notre
» Ordre lui en fournisse les moyens.

» Il faut que tous nos frères, élevés sur le
» même ton, étroitement unis les uns aux
» autres, n'aient tous qu'un même but. Autour
» des puissances de la terre, il faut rassembler
» une légion d'hommes infatigables et diri-
» geant partout leurs travaux suivant le plan
» de l'Ordre, pour le bonheur de l'humanité ;
» mais tout cela doit se faire en silence. Nos
» frères doivent se soutenir mutuellement,
» secourir les bons dans l'oppression et cher-
» cher à gagner toutes les places qui donnent
» de la puissance, pour le bien de la chose. —
» Rendez-vous notre digne coopérateur, en
» nous secondant de toutes vos forces ; il
» n'est, avec nous, point de travaux sans
» récompenses. »

La faveur que reçoit l'adepte ne laisse plus, entre lui et les mystères, qu'un grade intermédiaire, celui que l'Ordre appelle *chevalier écossais.*

CHAPITRE VIII

Sixième partie du Code illuminé. Classe intermédiaire : Chevalier écossais de l'illuminisme.

Sous le nom de classe intermédiaire, on pourrait comprendre tous les grades que Weishaupt emprunte à la franc-maçonnerie ; en ce sens, il faudrait y faire entrer ceux d'apprenti, de compagnon, de maître ; mais, je l'ai dit, ces grades ne sont, pour la secte, qu'un moyen de s'introduire dans la franc-maçonnerie afin de rendre son objet moins sensible. Elle les laisse tels qu'ils sont pour les francs-maçons ordinaires ; par ce moyen, le frère illuminé s'introduit dans les loges sans aucun signe distinctif et se contente d'observer ceux des maçons qu'il pourrait attirer dans son Ordre. Il n'en est pas de même des grades supérieurs de la franc-maçonnerie écossaise : il lui fallait d'ailleurs quelques-uns de ces grades supérieurs, soit pour diriger les loges maçonniques qu'elle compose de ses propres élèves, soit pour chercher à dominer dans les autres.

Le candidat, après diverses épreuves, prête un nouveau serment, s'engage notamment à résister fortement pour l'avantage de l'Ordre et du monde, *à la superstition et au despotisme*, à découvrir la vraie doctrine de la franc-

maçonnerie et à en faire part à ses supérieurs ; enfin, à ouvrir son cœur à ses supérieurs comme à de vrais amis.

Les instructions que l'initiant donne alors au chevalier écossais, semblent être toutes prises du système des martinistes sur le double principe. « Il se fit d'abord, dans les siècles re-
» culés, une grande révolution qui dépouilla les
» hommes de leur dignité primitive. L'homme
» était maître de recouvrer son ancienne splen-
» deur, mais, par l'abus de ses facultés, il
» ajouta à ses souillures et à sa dégradation ;
» ses sens émoussés le trompent sur la nature
» des choses ; tout ce qu'il voit dans son état
» actuel n'est que *mensonge*, *apparence*, *illu-*
» *sion*. Depuis cette grande Révolution, des
» écoles de sages ont conservé les principes de
» l'antique doctrine ; au nombre de ces sages
» est encore *Jésus de Nazareth*, mais bientôt
» la doctrine du Christ s'altère et les philo-
» sophes bâtissent sur ce fondement divin un
» édifice d'inepties, de préjugés et d'intérêt.
» Bientôt, la tyrannie des prêtres et le despo-
» tisme des princes oppriment, d'un commun
» accord, la malheureuse humanité. La franc-
» maçonnerie s'oppose à ces désastres, elle
» essaie de conserver la vraie doctrine, mais
» elle la surcharge de symboles et ses loges
» deviennent encore celles de l'erreur et de
» l'ignorance ; les illuminés sont seuls en pos-

» session des secrets du vrai franc-maçon. »

En même temps qu'on leur donne cet enseignement théosophiste, on ajoute que, dans chaque ville de leur district, les chapitres secrets des chevaliers écossais établiront des loges maçonniques des trois grades ordinaires ; ils feront recevoir dans ces loges des hommes de bonnes mœurs, jouissant de la considération publique et d'une fortune aisée. Ces hommes-là doivent être recherchés et reçus francs-maçons quand même ils ne devraient pas être utiles pour les projets ultérieurs.

S'il se trouve déjà une loge maçonnique, ils n'épargneront rien pour y obtenir la prépondérance, *afin de la réformer ou de la faire sauter.*

Weishaupt n'aimait pas ce grade de chevalier écossais, mais il consentit à ce qu'il servît de préparation aux mystères de ses *époptes*, c'est-à-dire des prêtres de l'illuminisme.

CHAPITRES IX ET X

SEPTIÈME PARTIE DU CODE ILLUMINÉ. — CLASSE DES MYSTÈRES, L'ÉPOPTE, OU PRÊTRE ILLUMINÉ. — PETITS MYSTÈRES.

Quelque assurée que puisse être la secte des progrès de ses élèves dans la classe des préparation, Weishaupt redoute encore d'en trouver que le dernier objet de son illuminisme révol-

terait ; il lui faut de nouvelles gradations pour les conduire au vrai terme de ses complots, de là cette division en *petits* et *grands mystères*. Le premier pas que fait l'adepte dans cette classe l'initie au sacerdoce de la secte ; il devient *épopte* ou *prêtre*.

Avant d'y être admis, il doit d'abord répondre à dix questions qui ont pour but de connaître son opinion sur le rôle des gouvernements civils, sur la nature des associations qui peuvent rendre l'homme plus heureux, sur les altérations qui se sont produites dans la religion chrétienne, sur les doctrines secrètes des anciennes écoles de sages.

Si les réponses à quelques-unes de ces questions montrent que l'adepte n'a pas bien profité de son éducation graduelle, il sollicitera en vain la faveur de son admission ; si elles sont équivoques, il recevra de nouvelles questions ; enfin, s'il est bien disposé, on convoque le synode du sacerdoce, l'initié y est amené les yeux bandés et on le met en présence d'une couronne et d'une robe blanche en lui disant de choisir. S'il choisit la couronne, on lui bande de nouveau les yeux et on le ramène chez lui. S'il choisit la robe, on le fait asseoir et on lui lit un interminable discours (1) dans lequel on

(1) Le discours a quarante-quatre pages et comporte deux heures de lecture. Les frères devaient se relayer pour le lire.

peut noter les points suivants qui en donnent le sens général :

« Le premier âge du genre humain est celui
» de la nature sauvage ; la famille est la seule
» société ; la faim, la soif, un abri, le repos, sont
» les seuls besoins. En cet état, l'homme jouis-
» sait des deux biens les plus estimables, l'éga-
» lité et la liberté. — Heureux mortels, qui
» n'étaient pas encore assez éclairés pour
» perdre le repos de leur âme. — A mesure que
» les familles se multipliaient, les moyens
» nécessaires à leur entretien commencèrent
» à manquer : la vie nomade cessa, la propriété
» naquit. — Le langage se développa, les hom-
» mes commencèrent à distinguer les forts
» des faibles, mais ici la liberté fut ruinée dans
» sa base et l'égalité disparut. — Le faible
» se soumit imprudemment au plus fort. —
» Toute soumission de la part de l'homme doit
» cesser avec sa faiblesse ou la supériorité
» d'autrui. — Les rois sont pères ; or, la puis-
» sance paternelle cesse dès que l'enfant
» acquiert des forces. — Lorsqu'une nation
» est majeure, il n'y a plus besoin de la tenir en
» tutelle. — Peu de besoins, voilà le premier
» pas vers la liberté ; c'est pour cela que les
» sauvages sont les plus éclairés des hommes.
» (*Im hœchsten Grad aufgeklærte*). — A l'ins-
» tant où les hommes se réunirent en nations,
» ils cessèrent de se reconnaître sous un nom

» commun. — Le *nationalisme* ou *l'amour*
» *national* prit la place de l'amour général ;
» alors, il fut permis de mépriser les étrangers,
» de les tromper, de les offenser. Cette vertu
» fut appelée *patriotisme.* — Pourquoi ne pas
» donner à cet amour des limites encore plus
» étroites ? — Du patriotisme, naquit le
» *localisme, l'esprit de famille* et enfin l'*égoïsme,*
» — A travers tous les noms de Grecs et de
» Romains, de Français et d'Anglais, de juifs
» et de païens, celui d'*homme* s'oublie. — Les
» moyens d'opérer le salut du genre humain
» sont les *écoles secrètes de la philosophie.* Par
» ces écoles, un jour, sera réparée la chute du
» genre humain. — Les princes et les nations
» disparaîtront sans violence de dessus la
» terre. — Chaque père sera, comme Abraham,
» le prêtre et le souverain absolu de sa famille,
» la *raison* sera le seul livre des lois, le seul
» code des hommes. — C'est là un de nos
» grands mystères, écoutes-en la démonstra-
» tion et apprends comment il s'est transmis
» jusqu'à nous. »

« — Rendez l'instruction et les lumières
» générales ; par là, vous rendrez aussi géné-
» rale la sûreté mutuelle. Or, la sûreté et l'ins-
» truction suffisent pour se passer de prince
» et de gouvernement. — La vraie morale est
» l'art d'apprendre aux hommes à devenir ma-
» jeurs et à se passer de prince et de gouver-

» nement. — (*Und die Fursten zu entbehren.*) —
» Nous disons encore que Jésus-Christ n'a point
» établi une religion nouvelle, mais qu'il a
» simplement voulu rétablir dans ses droits
» la religion naturelle. Personne n'a frayé à la
» liberté des voies aussi sûres que notre *grand-*
» *maître* de Nazareth, mais il cacha complè-
» tement (*in ganzem*) ce sens sublime et ces
» suites naturelles de sa doctrine, car il avait
» une doctrine secrète, comme nous le voyons
» par plus d'un endroit de l'Evangile. — A
» présent, on connaît en quel sens Jésus a été
» le sauveur du monde. — A présent, s'explique
» la doctrine du péché originel. A présent, on
» conçoit ce que c'est que l'état de pure nature,
» celui de la nature corrompue et le règne de la
» grâce. Les hommes ne vivent plus dans l'état
» de la nature pure, mais si la modération de
» leurs passions et la diminution de leurs
» besoins les rendent à leur première dignité,
» voilà ce qui doit constituer leur rédemption
» et l'état de grâce. C'est quand cette doctrine
» sera générale que s'établira enfin, sur la
» terre, le règne des bons et des élus. »

L'initié qui a pu entendre sans frémir le discours de l'hiérophante, peut se croire propre au sacerdoce. On le revêt d'une tunique blanche, une large bande de soie écarlate lui sert de ceinture, une lisière de même couleur, à l'extrémité et au milieu du bras, attache et fait

tomber les manches. Je décris ce costume du sacerdoce illuminé, parce qu'il est précisément celui sous lequel la Révolution a montré un de ses histrions prenant Dieu à partie et lui criant : « Non, tu n'existes pas, si la foudre est à toi, » lance-la donc sur celui qui te brave en face » de tes autels ! — Mais non, je te plasphème et » je respire ; non, tu n'existes pas ! »

J'épargne au lecteur la dégoûtante impiété qui succède aux réponses de l'initié : le rite du grade précédent était une dérisoire imitation de la cène eucharistique, celui-ci est une atroce singerie de l'extrême-onction.

La cérémonie se termine en livrant au nouvel épopte la partie du code propre à son grade ; je dirai ce qu'il importe d'en connaître quand il faudra en venir au gouvernement de l'illuminisme.

CHAPITRE XI

Huitième partie du code illuminé. Le régent ou le prince illuminé.

« Lorsqu'un de nos époptes se distingue » assez, par son habileté, pour avoir part à la » direction politique de l'Ordre, c'est-à-dire » lorsqu'il joint à la prudence la liberté de » penser et d'agir, lorsqu'il sait combiner les » précautions et la hardiesse, la fermeté et la » souplesse, l'adresse et la bonhomie, — lorsqu'il

» sait parler et se taire à propos, obéir et com-
» mander, — lorsque son cœur est tout entier
» aux intérêts de notre société, alors seulement,
» le supérieur de la province le propose à l'ins-
» pecteur national comme digne d'être admis
» au grade de *Régent* ou *Prince illuminé.* »

Le sujet proposé se présente-t-il avec tous ces avantages, l'inspecteur national revoit avec soin, dans ses archives, tous les actes relatifs à ce candidat, ses réponses aux diverses questions qui lui ont été faites, en quoi il a montré son côté fort et son côté faible ; suivant le résultat de cet examen, l'inspecteur propose encore quelques questions; enfin, lorsque son admission est résolue, il est averti que, devant se trouver désormais dépositaire des papiers de l'Ordre, il faut le rassurer par de plus grandes précautions. Il faut qu'il fasse son testament et qu'il expose bien explicitement ses volontés sur les papiers secrets qui pourraient se trouver chez lui, qu'il se munisse d'un reçu juridique, émanant de sa famille ou du magistrat, de la déclaration qu'il aura faite de cette partie de son testament et qu'il reçoive la promesse par écrit que ses intentions seront remplies.

Après une longue mise en scène, on lui fait un discours qui se termine ainsi : « Nous
» t'avons servi de guide pendant tout le temps
» que tu as eu besoin d'être conduit. Tu te vois
» à présent assez fort pour te conduire toi-

» même. — Sois libre, c'est-à-dire, sois homme,
» un homme qui connaît ses devoirs et ses
» privilèges imprescriptibles. — Un homme
» qui ne fait que ce qui est utile au monde en
» général, tout le reste n'est qu'injustice. —
» Sois libre, indépendant et, désormais, sois-
» le de nous-mêmes. Tiens, voilà tous les enga-
» gements que tu as contractés avec nous, nous
» te les rendons tous. »

Et, en effet, le provincial rend à l'initié le recueil des actes qui le concernent ; ce n'est pas un des moindres traits du génie de l'illuminisme. Les frères scrutateurs n'ont plus rien à chercher dans son âme ; les écrits lui sont rendus, mais le souvenir reste. Pour remplir dignement les fonctions de son nouveau grade, il ne lui reste plus qu'à entendre les instructions sur le rôle qu'il doit jouer dans l'Ordre ; je les réunirai dans la dernière partie.

CHAPITRE XII

Neuvième partie du Code illuminé. Classe des grands mystères : le mage et l'homme-roi.

L'extrême importance que la secte attache aux derniers mystères me réduisent à avouer que toutes mes recherches sur cette partie du Code illuminé ont été infructueuses. Mais nous

avons, pour les juger, les confidences les plus intimes de Weishaupt, les lettres des adeptes qui les ont admirés, les aveux de ceux qui en ont été indignés. Cela suffira pour nous faire connaître toute la monstruosité de ces derniers complots.

« On croirait, écrit Weishaupt en parlant » du grade d'épopte, que ce grade est le plus » grand, le plus sublime ; j'en ai cependant » encore trois infiniment plus importants, que » je réserve pour nos grands mystères, mais » je les garde chez moi, et n'en fais part qu'aux » frères qui se distinguent le plus par leur » mérite et leurs services. — Si vous étiez ici, je » vous en ferais part, car vous le méritez, mais » ils ne sortent pas de mes mains, ils sont trop » importants, ils sont la clef de toute l'histoire » ancienne et moderne, religieuse et politique » de l'univers. — Au-dessus du grade de *régent,* » j'en ai composé quatre autres, et, auprès de » ceux-ci, notre grade de *prêtre* ne sera qu'un » jeu d'enfant (*ein Kinderspiel*). »

Weishaupt divise ses grands mystères en deux classes : les uns ont pour objet la religion, ce sont ceux qu'il révèle à ses *mages*, les autres sont ce qu'il appelle *sa* politique, il les réserve pour son grade de l'*homme-roi.*

Le secret dévoilé au mage est celui du parfait athéisme, ou plutôt, comme l'adepte admis à ce grade doit déjà avoir dans son cœur tous

les poisons de l'athéisme, le mystère qu'on lui dévoile, c'est que c'est là qu'on voulait l'amener, que dans les grades antérieurs on ne conservait le mot *religion* que pour détruire la chose, mais que désormais ce mot ne doit lui annoncer que les chimères de la superstition favorisées par le despotisme pour tenir le genre humain en esclavage. Le nom de Dieu même, il faudra l'effacer dans les grands mystères : « Vous savez que l'unité de Dieu était un des » secrets révélés dans les mystères d'Eleusis ; » oh, pour cela, n'ayez pas peur de trouver » rien de semblable dans les miens. »

Knigge écrit de son côté : « Après avoir » ainsi fait voir à notre monde que nous » sommes les véritables chrétiens, il ne nous » restait qu'à dire un mot de plus contre les » princes et les prêtres. Je m'y suis si bien pris, » dans les grades d'épopte et de régent, que » je ne craindrais pas de les donner à des rois, » à des papes, toutefois après les épreuves » convenables. Dans ces derniers mystères, » nous avons à découvrir cette pieuse fraude » (*diese piam fraudem entdecken*), à prouver » l'origine de tous les mensonges religieux. »

Ainsi, l'objet de tant de ruses et de tant d'artifices est de conduire les adeptes au plus monstrueux athéisme, et de leur persuader que toute religion n'est que l'invention d'ambitieux imposteurs ; que pour recouvrer les

fameux droits de l'homme, la liberté, l'égalité, il faut commencer par anéantir tout culte, tout autel, cesser de croire en Dieu.

« Le second grade des grands mystères, dit » l'auteur connu sous le nom de Biderman, » enseigne que chaque paysan, chaque bour- » geois, chaque père de famille est souverain » comme l'étaient les hommes dans la vie » patriarcale, à laquelle on doit ramener le » genre humain, et qu'il faut, par conséquent, » détruire toute autorité, toute magistrature. »

J'ai dit les désastreux secrets de l'illuminisme, j'ai dit par quelle suite d'artifices la secte prépare chacun de ses adeptes à entendre dévoiler ses mystères sans horreur et à les seconder avec ardeur ; plus d'autels, plus de trônes et plus de magistrats, plus d'autorité et plus de société religieuse ou civile, plus de propriété. Pour tout droit et pour tout bien, égalité, liberté et la plus absolue indépendance ; pour mœurs, la vie sauvage, errante, décorée tantôt de vie nomade, tantôt de vie patriarcale ; pour moyens, toutes les ruses des sophistes et quand, enfin, la secte aura pour elle la force et le nombre, lier les mains, égorger, ravager, renouveler toutes les horreurs des invasions des barbares, anéantir sans pitié toute la partie du genre humain qui pourrait s'opposer aux complots de la secte.

Si l'on se console de ces complots parce que

l'extravagance semble en égaler la scélératesse, je n'ai pas tout dit encore, il me reste à dévoiler à quelles lois intérieures la secte s'est soumise elle-même, pour anéantir tout autre gouvernement.

CHAPITRE XIII

Dernière partie du code illuminé. Gouvernement de la secte, idée générale de ce gouvernement et de la part qu'y ont les classes inférieures de l'illuminisme.

Par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, on a vu comment tout se liait, tout se subordonnait dans la graduation des mystères ; comment tous les adeptes réunis dans une ville, malgré la différence et l'inégalité de leurs grades, faisaient, en quelque sorte, une même académie de conjurés, préparant chacun la ruine des autels et des lois dans leur patrie. Dans cette académie, le *candidat* et le *novice* sont régis par le frère *enrôleur* qui les introduit aux loges *minervales.* Ces loges sont régies par les *illuminés mineurs* ; ceux-ci sont inspectés par les *illuminés majeurs* Au-dessus de ces grades préparatoires est le grade intermédiaire et *maçonnique* des *chevaliers écossais* dont l'inspection s'étend, d'un côté, sur les illuminés majeurs, et, de l'autre,

sur les maçons. Au-dessus viennent les *époptes*, les *régents ou princes des petits mystères*, et enfin les *mages*, l'*homme-roi des grands mystères*.

Partout où il existe une semblable académie, la patrie est menacée d'une ruine prochaine, les citoyens peuvent s'attendre à voir leur religion, leurs lois, leurs propriétés anéanties.

On voit, par les règles seules des premiers grades, combien la correspondance entre les membres est assidue. Chaque frère, comme scrutateur-né de ses co-adeptes et des profanes, doit, au moins une fois par mois, adresser une lettre à l'Ordre pour lui rendre compte de ce qu'il a observé ; il doit même, chaque mois, faire savoir aux supérieurs majeurs à quel point il est satisfait de la conduite de son supérieur immédiat. Toutes ces lettres, désignées dans l'Ordre par le nom de *quibus licet*, doivent passer par le supérieur immédiat ; mais, si on ne veut pas qu'il en ait connaissance, on inscrit sur la lettre les mots *primo* ou *soli*.

Outre la correspondance, il y a des assemblées propres à chaque grade. Celles des académies minervales se tiennent deux fois par mois. Les illuminés mineurs qui les président n'ont d'autre part directe au gouvernement, que d'inspecter les études et d'en rendre compte aux loges d'illuminés majeurs. C'est dans celles-ci que l'autorité commence à s'étendre hors des limites de l'assemblée. Là sont envoyées

toutes les tablettes ou instructions sur les novices ou les frères de Minerve ; là se rédigent les instructions ; là se jugent les difficultés qui peuvent s'élever ; là se conservent les premières lettres réversales des frères. Mais, dans cette subordination générale, la classe préparatoire et la classe intermédiaire ne sont que l'édifice inférieur, les préfets de ces loges sont plutôt instruments que supérieurs; le mobile qui met tout en mouvement se trouve dans la classe des mystères. C'est ici que les instructions données à l'épopte et au régent développent la politique de l'Ordre.

CHAPITRE XIV

Leçons politiques et gouvernement des époptes

Le complot de Weishaupt s'étendait sur les sciences mêmes, il fallait qu'elles disparussent comme la religion, les lois, les princes, les nations, nos villes et nos demeures fixes ; mais toutes ces destructions ne devaient et ne pouvaient être que l'ouvrage de l'opinion, et l'opinion dépend des sciences et de la réputation de sage et de savant attachée à celui qui doit nous instruire; il fallait donc, avant de les anéantir, s'emparer des sciences mêmes, faire d'abord servir leur nom et leur autorité à conquérir

les peuples en faveur de la secte ; ses erreurs une fois triomphantes, nos lois, nos sociétés étant renversées, les sciences disparaissaient d'elles-mêmes devant l'homme libre et sauvage.

Dans ce but Weishaupt fit du grade d'épopte une société tout occupée de sciences. Chaque collège d'époptes était composé de neuf membres, dont sept présidaient aux sciences ; elles étaient distribuées dans l'ordre suivant : 1° physique ; 2° médecine, comprenant la chimie ; 3° mathématiques ; 4° histoire naturelle, comprenant l'agriculture et l'économie ; 5° la politique, comprenant l'étude de l'homme, la géographie et l'histoire ; 6° les arts, y compris la littérature ; 7° *les sciences occultes*, étude des langues orientales, *écritures secrètes, l'art de violer les cachets des autres et d'empêcher que les nôtres ne le soient*, les hiéroglyphes, les systèmes maçonniques.

Tout élève reçu dans les écoles minervales a déclaré à quelle espèce de science ou d'art il se destinait ; l'épopte le surveille dans ses travaux, c'est à lui que sont transmises les questions que peut faire l'élève ; il provoque, au besoin, les réponses d'autres élèves de la même partie, même si cela est nécessaire, il demande l'opinion de savants profanes, mais sans qu'on puisse savoir que c'est dans l'intérêt de l'Ordre.

Quant à la religion, elle n'est pas même

comprise dans le nombre des sciences à étudier par les adeptes, mais il est une manière de la combattre et de la blasphémer qui n'est pas oubliée dans ce Code. Chaque épopte doit avoir un mémorial où sont rangées par ordre alphabétique toutes les questions à résoudre. « Par » exemple, dit le Code, dans la liste des sciences » secrètes et des hiéroglyphes, à la lettre C se » trouve le mot *Croix*, et, au-dessous, la note » suivante : pour savoir combien cet hiéro» glyphe est ancien, consultez tel ouvrage ou » tel manuscrit. »

Pour réserver à l'Ordre le fruit de ses travaux, certaines parties de ses connaissances et de ses découvertes pourront être imprimées avec l'autorisation des chefs, mais ces livres ne seront communiqués à aucun profane. Tout nouveau principe, toute nouvelle machine portera le nom de son inventeur et s'il y a quelque frère à chasser de l'Ordre, le supérieur local sera averti afin qu'il voie comment il pourra retirer de ses mains non seulement les manuscrits, mais les imprimés de l'Ordre.

Il ne suffit pas que cette unité, cette université de l'académie existe dans le sein de la secte, il faut qu'elle s'empare des écoles publiques, des chaires évangéliques, qu'elle dirige les talents de tout littérateur, qu'elle plie tous les génies à ses projets.

Les époptes chargés de cette direction as-

sistent quand ils le veulent, aux assemblées des grades inférieurs, mais ils ne doivent y exercer aucun emploi, et ils ne paraissent au milieu des adeptes que comme leurs égaux. Supérieur inconnu, il les verra plus libres autour de lui, et n'en fera que plus librement lui-même les fonctions de scrutateur. Sans se faire connaître comme maître, il jugera mieux ce qui manque à ses élèves et s'assurera mieux de leurs progrès.

CHAPITRE XV

Instructions du Régent ou prince illuminé sur le gouvernement de l'Ordre

Toutes les instructions données aux époptes ont consacré ce grade à pervertir l'opinion des peuples, à s'emparer de l'empire des sciences pour les diriger toutes aux systèmes de son égalité, de sa liberté, de l'anarchie universelle. Ce soin exige des travaux dont tous ne sont pas susceptibles. Il est des adeptes qui, sans pouvoir se distinguer en ce genre, ont au moins les talents nécessaires pour la direction et l'inspection des autres, d'autres dont il faut récompenser les succès par les hauts emplois de l'Ordre. C'est dans cette double classe d'époptes que sont choisis les *régents*. Leurs instructions sont graduées et divisées en quatre parties : La pre-

mière contient le plan général du gouvernement de l'Ordre; la seconde leur donne des conseils sur la manière dont ils doivent se conduire.

Article premier. — Il sera prudent, adroit, irréprochable, d'une société assez agréable pour se faire rechercher.

Art. 2. — Il doit étudier l'art de dominer sans en avoir l'air. Sous le voile de l'humilité, fondée sur le sentiment de sa faiblesse et sur conviction que toute force vient de notre union, il faut qu'il exerce un pouvoir sans borne.

Art. 7. — Il doit gagner à notre Ordre le commun du peuple, le grand moyen pour cela, est l'influence sur les écoles.

Art. 10. — C'est aux régents à pourvoir aux besoins des frères et à leur procurer les meilleurs emplois.

Art. 13. — Ils s'occuperont sans cesse des affaires de commerce ou d'autres choses semblables qui peuvent ajouter à notre puissance.

Art. 16. — Si un régent croyait venir à bout de faire supprimer les maisons religieuses et appliquer leurs biens à notre objet, par exemple à l'entretien de maîtres d'écoles convenables pour les campagnes, ces sortes de projets seraient spécialement bienvenus des supérieurs.

Art. 23. — Il faut toujours se cacher sous le nom d'une autre société. Les loges inférieures de la franc-maçonnerie sont, en attendant, le manteau le plus convenable à notre objet. —

Le nom d'une société savante est aussi très convenable.

Art. 24. — Il est très important pour nous d'étudier les sociétés secrètes et de les gouverner.

Art. 26. — Ne perdons jamais de vue les écoles militaires, les académies, les imprimeries, les chapitres, les établissements qui influent sur l'éducation ou le gouvernement.

CHAPITRE XVI

Suite des instructions sur le gouvernement de l'illuminisme. Lois des supérieurs locaux.

Il faut être arrivé au grade de régent pour devenir préfet des *chevaliers écossais* ou *doyen* dans son district. Ce sont là vraiment les deux premières charges regardées dans l'Ordre comme donnant une autorité sur les frères. Je ne sais s'il y a des instructions particulières pour les doyens, le Code de la secte ne m'offre qu'un chapitre sur leur consécration, mais il en est autrement pour les *préfets*. Ces supérieurs locaux peuvent avoir sous eux jusqu'à huit loges, partie minervales, partie maçonniques. Tout préfet est le premier régent de sa préfecture ; il a la direction de tout ce que le code appelle l'édifice inférieur de l'Ordre. C'est de

son expérience et de son zèle que dépendent les fondements de cet *édifice*. C'est à le diriger que Weishaupt consacre toutes les leçons comprises sous ces titres : 1° *préparation* ; 2° *formation des élèves* ; 3° esprit de corps ; 4° subordination ; 5° secret.

Ces instructions répètent tout ce qui a déjà été dit, notamment sur la nécessité de cacher la marche et l'existence des loges ; elles ajoutent : « De peur que le nombre des frères ne les » expose à être découverts, le préfet aura soin » de ne pas réunir plus de dix frères dans les » églises minervales ; s'il y en a un plus grand » nombre, il faudra multiplier les loges et avoir » soin que les frères d'une loge ne sachent rien » des autres. Le préfet aura soin que, dans les » minervales et dans les loges maçonniques, » tout se passe régulièrement ; il ne permettra » pas qu'on y tienne des discours assez libres » pour faire soupçonner des projets contre » la religion, l'Etat ou les mœurs. — Dans nos » loges maçonniques, on peut recevoir des sujets qui n'appartiennent pas à notre Ordre ; » le préfet aura soin de ne pas laisser donner » le ton à nos frères par ces étrangers. »

Les instructions finissent ainsi : « Si nous » avons exactement pourvu à tout ce qui » regarde ces cinq articles, il n'y aura plus rien » d'impossible pour nous dans aucune des » contrées qui sont sous le soleil. »

CHAPITRE XVII

Instructions du provincial illuminé.

Les règles dont il vient d'être question avaient été écrites par Weishaupt pour les *provinciaux.* Knigge les trouva si riches en artifices qu'il pensa que les régents et les supérieurs locaux pourraient les suivre utilement. Weishaupt y consentit, mais il ajouta quelques nouvelles dispositions pour les *provinciaux.*

« Article premier. — Le provincial doit avoir » tout le système de l'Ordre dans sa tête, » comme s'il en était l'inventeur.

» Art. 5. — Autant que possible, qu'il soit » libre de toute affaire publique, pour être tout » entier à l'Ordre.

» Art. 6. — Il aura l'air d'un homme qui ne » cherche que le repos et qui s'est retiré des » affaires.

» Art. 15. — Il nomme les préfets.

» Art. 20. — Lorsqu'il aura des reproches » à faire à des frères qu'il serait dangereux » d'offenser, il se servira d'une main étran- » gère, et la lettre sera signée *Basile.* Ce nom, » que personne ne porte dans l'Ordre, est » exclusivement destiné à cet objet.

» Art. 33. — Pour tout dire en peu de mots, » le provincial est chargé de mettre la pro- » vince en état de tout entreprendre pour

» le bien, et d'empêcher le mal. Point de conni-
» vence pour les fautes, point de népotisme,
» point d'inimitiés. Que les frères se reposent
» sur nous du soin de ne créer provinciaux
» que des hommes capables de remplir ces
» fonctions, mais que l'on sache aussi que dans
» nos mains restent tous les moyens de châtier
» celui qui voudrait abuser de la puissance qu'il
» a reçue de nous. »

Il est, en effet, trois grades hiérarchiques supérieurs à celui des provinciaux : d'abord, celui des *directeurs* nationaux et, au-dessus, un Conseil suprême dont l'autorité s'étend sur les Illuminés de toutes les nations. Ce Conseil est celui à qui la secte a donné le nom d'*aréopage*, et enfin, pour cet aréopage, il est un président qu'elle appelle le *général de l'Ordre*. Le chapitre suivant réunira tout ce qu'on peut tirer des archives de l'Ordre sur ces grades suprêmes.

CHAPITRE XVIII

Des directeurs nationaux, des aréopagites et du général de l'illuminisme

Il ne m'a pas été donné de découvrir les instructions destinées à la direction des *Supérieurs nationaux*; mais la secte a beau nous cacher les lois qu'elle leur impose, leur nom

seul annonce l'importance qu'elle attache à leurs fonctions. Il est aisé d'y suppléer par ce qu'elle en a laissé échapper dans les autres parties de son Code. Dans les instructions données aux époptes, et sous ce titre : *Les hauts mystères*, je lis : « Si parmi nos époptes, » il se trouve des génies plus élevés, des *têtes* » *spéculatives*, nous en ferons nos *mages*. Les » adeptes de ce grade s'occuperont de recueil- » lir, de mettre en ordre les grands systèmes » philosophiques ; ils rédigeront pour le peuple » une religion que notre Ordre veut au plus » tôt donner à l'Univers. » (Ces mots « religion du peuple » sont écrits dans l'original, 20, 14, 2, 3, 18, 17, 8, 2, 4, 6, 4, 14, 13.) Qu'on se rappelle la religion que Weishaupt donne lui-même à ses *mages*, c'est celle du *spinosisme*, celle qui n'admet d'autre Dieu que le monde même, c'est-à-dire un véritable athéisme ; qu'on se rappelle encore qu'un des *derniers mystères* consiste à dévoiler aux adeptes que toutes les religions ne sont que l'invention de l'imposture, et il sera facile d'accorder ces deux projets de la secte. Les idées religieuses sont encore trop fortement empreintes dans l'esprit des peuples pour que Weishaupt espère les détruire toutes subitement. Cette religion inventée par les *mages* est un premier pas pour détruire d'abord la religion existante : le christianisme. Quand la secte sera venue à bout de

ce premier objet, il lui sera facile de désabuser l'univers de sa propre invention.

Pour arriver à ce but, les *hommes de génie*, les *têtes spéculatives* s'occupent, dans leurs districts, d'inventer et de rédiger des systèmes ; le directeur national recueille tous ces systèmes et les fait juger par les *élus nationaux* dont il s'entoure, puis il les dépose aux archives nationales, où les supérieurs provinciaux pourront y recourir. Mais la secte ne borne pas ses vues à une nation ; elle a, dans son régime, un tribunal suprême composé des douze pairs de l'Ordre, présidé par un chef général et qui, sous le nom d'aréopage, est le centre des communications de tous les adeptes répandus sur la surface de la terre, comme chaque directeur national l'est pour les adeptes de son empire, tout provincial pour les districts de sa province, tout maître minerval pour ses élèves, tout vénérable pour son antre maçonnique, tout frère insinuant pour ses novices.

L'article essentiel, pour le directeur national, est sa correspondance immédiate avec l'aréopage.

Weishaupt essaya de donner aussi un Code à ses aréopagites ; nous n'en avons que ce qu'il en appelle l'esquisse ; on peut en extraire les lois suivantes : « Les aréopagites forment le Conseil supérieur. « Ils ne rendront compte » des affaires de l'Ordre qu'à Spartacus

» (Weishaupt). — Ils enverront chaque mois
» un recueil des événements intéressants aux
» frères *conscii.* » — Le général illuminé sera
» nommé par les douze pairs de l'aréopage,
» à la pluralité des suffrages. — Le général
» aura plus spécialement le droit de vie ou de
» mort. — Au soin de châtier les imprudents
» et les traîtres, il ajoutera celui d'étudier
» les adeptes les plus propres à seconder ses
» vues. Sans se faire connaître à eux, il
» établira une *chaîne de communication* entre
» eux et lui. Le général illuminé qui aura
» le mieux établi cette chaîne aura assez de
» force pour bouleverser à la fois tous les
» trônes. Celui-là créera l'homme-roi ; c'est à
» lui qu'est réservée la gloire de consommer
» la grande Révolution, le dernier objet de
» nos mystères. »

En attendant que l'enfer puisse jouir du triomphe que lui prépare le Code illuminé, quels succès de la secte en sont déjà les funestes présages ? Comment engendra-t-elle ce fléau appelé, dans ces jours de révolution, les jacobins ? C'est ce qui nous reste à dire dans la partie historique, la dernière de cet ouvrage.

QUATRIÈME PARTIE

Partie Historique

Partie Historique

Discours préliminaire

Enfanté peu d'années avant la Révolution, dans les conceptions d'un homme dont toutes les ambitions semblaient ensevelies à Ingolstadt, comment l'illuminisme, en moins de quatre lustres, devint-il la redoutable secte qui, sous le nom de jacobins, compte aujourd'hui pour trophées tant d'autels écroulés, tant de sceptres brisés ?

Comment, absorbant tous les complots, toutes les sectes des conjurés impies, des conjurés séditieux, des conjurés désorganisateurs, l'illuminisme s'est-il fait cette puissance de la peur qui tient l'univers consterné ?

Comment les adeptes secrets du moderne Spartacus ont-ils, invisibles moteurs, présidé à tous les forfaits de ce fléau de férocité appelé Révolution ?

En consacrant ces dernières parties à éclairer ces questions, je ne me flatte pas de les résoudre toutes avec la précision d'un homme qui aurait pu suivre la secte dans tous ses souterrains ; mais, sans espérer dévoiler toute cette suite

de forfaits qui rempliraient l'histoire de la secte, ces noms mystérieux qui feraient connaître chacun de ses adeptes, il est possible d'en réunir assez pour suivre sa marche depuis son origine jusqu'à ce congrès, où elle appelle aujourd'hui les souverains vaincus.

L'ordre que je suivrai pour dévoiler les fastes de la secte est celui de ses époques les plus remarquables.

La première sera celle où Weishaupt, jetant les fondements de son illuminisme, forme ses premières loges et essaye ses premiers apôtres.

La seconde est celle d'une fatale intrusion qui valut à Weishaupt des milliers d'adeptes, et que j'appellerai l'époque de la franc-maçonnerie illuminée.

Peu d'années suffirent à ses conquêtes souterraines ; sa conspiration est découverte en Bavière, c'est l'époque de ses persécutions. On la croit morte, mais, retirée dans ses antres, plus active que jamais, elle arrive dans ceux de Philippe d'Orléans, avec tous ses arrière-adeptes ; il lui donne tous ceux de la maçonnerie française. De cette monstrueuse association naissent, avec les jacobins, tous les forfaits et tous les désastres de la Révolution. C'est la quatrième époque ; les jacobins-maçons illuminés quittent leurs loges souterraines, et leurs hurlements annoncent aux puissances que le jour de la Révolution est arrivé.

CHAPITRE I

Première époque de l'illuminisme

Depuis bien des années, il s'était formé en Allemagne, parmi les élèves des universités protestantes, une foule de petites sociétés secrètes, ayant chacune leurs loges, leurs vénérables, leurs mystères, à l'instar des frères-maçons arrivés d'Ecosse : *Harmonie, Espérance, frères constantistes, frères noirs.* Il serait malaisé de prouver qu'il se fût introduit dans ces petites coteries des projets alarmants pour la religion ou pour l'Etat.

Lorsque le bruit se répandit que Weishaupt avait établi à Ingolstadt un nouvel Ordre d'illuminés, bien des personnes crurent que ce n'était, là aussi, qu'une de ces petites franc-maçonneries de collège, dont l'objet cessait pour les adeptes dès qu'ils avaient fini leurs études. On imagina même que, par cette institution, Weishaupt, grand ennemi des jésuites, n'avait cherché qu'à se faire un parti contre ces religieux.

Ce fut le 1er mai 1776 que Weishaupt en jeta les fondements. La liste des adeptes, trouvée dans les archives, montre son nom en tête de tous les autres. On y trouve installés comme aréopagites Massenhausen et Merz. Il les choisit

parmi ses élèves étudiants en droit et sentit qu'il pouvait en faire des apôtres. « Jésus-
» Christ, dit-il à Massenhausen, a envoyé ses
» apôtres dans l'univers ; pourquoi vous lais-
» serai-je oisifs chez vous. Vous, qui êtes mon
» Pierre, allez et prêchez. »

La secte fit des progrès rapides à Munich, à Eichstadt, et peu de temps après en Souabe.

Professeur et recteur de l'université, Weishaupt profita de ce double titre pour inspirer confiance aux parents de ses écoliers ; il fit de sa maison un pensionnat où les jeunes gens étaient censés plus spécialement à l'abri des dangers de leur âge. Il sollicitait les pères et mères de lui confier leurs enfants, et écrivait en se félicitant d'avoir à sa table le jeune baron de Schrockenberg et le jeune Hoheneicher : « Il
» faudra bien aussi que ces gens-là mordent
» à l'hameçon qui leur sera jeté. »

A peine y avait-il deux ans que Weishaupt consacrait cette école secrète à son illuminisme, et déjà ses élèves allaient propager les complots dans d'autres souterrains. « Désormais, écri-
» vait-il à ses deux aéropagites, Marius et
» Caton, vous aurez à prendre un autre ton
» avec Timon et Hoheneicher, je leur ai révélé
» le secret. — Il faut qu'ils fondent une nou-
» velle colonie à Freysingue. — En attendant,
» il faudra qu'ils m'enrôlent le baron d'E... et
» quelques autres étudiants. »

Des jalousies d'autorités, des guerres intestines s'élevèrent entre lui et son aréopage : Weishaupt les vainquit toutes. On eût dit, et il le disait lui-même, que les tempêtes ne faisaient qu'ajouter à son activité et à tous ses succès. Occupé de l'ensemble, occupé des détails, jour et nuit travaillant ce qui pouvait fortifier et propager son illuminisme, il continuait son école publique et son école secrète ; il formait sans cesse de nouveaux adeptes, suivait ses envoyés dans leurs missions, les dirigeait tous, sans sortir de son sanctuaire. On dirait qu'il a connu tous les initiés, qu'il voit ceux qui les entourent ; il leur écrit le rang, la situation politique, le caractère de ceux qu'ils doivent enrôler, les fautes qu'ils ont faites ; il les exhorte, il les arrête, il les menace, il exerce sur eux son inspection comme s'ils étaient dans son pensionnat. Il est tout à la fois l'homme de l'ensemble et l'homme de tous les détails. Il voudrait réunir à lui seul tous les complots des autres sociétés ; il se fait franc-maçon, il pénètre dans les arrière-loges des rose-croix et les refond dans ses complots. Tout ce qu'ont fait les grands impies, tout ce qu'ont fait les grands conjurés, il le fait à lui seul.

L'existence de son Ordre n'était pas encore soupçonnée, et déjà, il avait organisé cinq loges à Munich, d'autres à Freysingue, à Landsberg, à Burghausen, à Straubing, en Souabe, dans le

Tyrol. Il n'y avait pas trois ans que son illuminisme était fondé, et il comptait déjà plus de mille initiés sous ses lois.

CHAPITRE II

Des principaux adeptes de Weishaupt sous la première époque de l'illuminisme

Dans cette légion de frères enrôlés, dont Weishaupt, dès la première année, portait le nombre à plus de mille, le plus remarquable est, sans doute, Xavier Zwach, que Weishaupt appelle *incomparable* et qui fut toujours l'*adepte intime.* C'est à lui que sont adressées la plupart des lettres imprimées sous le nom d'écrits originaux, celles où Weishaupt dévoile ses mystères avec le plus de constance. Pour apprécier les titres de cet adepte favori, il est un document qui dispensera l'historien de toute autre recherche. C'est celui qui a pour titre : *Tablettes de Danaus tracées par Ajax.*

Danaus est le premier *nom carastéristique de* Zwach, et Ajax est Massenhausen, qui joue le rôle de frère scrutateur. Ces tablettes sont divisées en dix-sept colonnes, où se trouvent réparties les indications sur le nom, l'âge, la dignité, le caractère du candidat ; sur sa famille, ses amis, ses protecteurs, ses correspondants. En voici un extrait :

1re *col.* — François-Xavier Zwach, fils de Philippe Zwach, commissaire à la Chambre des Comptes, né...

2e *col.* — A cet âge (trente ans), la taille de Zwach est d'environ cinq pieds ; tout son corps, *maigri par la débauche*, tourne au tempérament mélancolique ; les yeux d'un gris-sale, faibles et languissants, le teint pâle et blême, santé chancelante, altérée par de fréquentes maladies, nez allongé, crochu, nez d'aigle, marche précipitée, le regard habituellement penché vers la terre.

3e *col.* — Le cœur sensible, philantropique ; réservé, extrêmement secret ; envieux, voluptueux ; très peu fait pour la grande compagnie ; colère, emporté, prompt à s'apaiser, disant volontiers ses opinions secrètes quand on a la précaution de le louer en le contredisant. Sur la religion et la conscience, bien éloigné des opinions communes, *pensant précisément comme il le faut pour notre ordre.*

4e *col.* — Adonné à la philosophie ; *maître parfait dans l'art de se contrefaire et de dissimuler* ; *bon pour notre ordre.*

10e *col.* — Orgueil, amour de la gloire, probité ; penchant extraordinaire pour le mystère.

Débauche, fatuité, jalousie, dissimulation, mélancolie, c'est plus qu'il n'en faudrait pour le bannir de toute société honnête ; mais il pense comme il faut en fait de religion et de

conscience, c'est un franc athée, c'en est assez pour faire de Zwach l'adepte favori.

Cependant, les leçons du frère insinuant, celles que Weishaupt réduisait à ces mots : *patet exitus*, jointes à cette mélancolie qui dominait le candidat, faillirent priver l'illuminisme des services qu'il pouvait en attendre. Zwach se persuada qu'il mourrait en sage s'il mourait de sa propre main ; il rédigea ses *pensées sur le suicide*, écrivit au frère Ajax, fit son testament ; on ne sait ce qui vint changer sa résolution, mais il vit encore aujourd'hui et poursuit les complots de la secte sous la protection et les auspices du sérénissime prince de Salm-Kyrbourg, dont il est le conseiller intime et l'agent ordinaire auprès de la Chambre impériale. En ce moment, il traite, au Congrès de Rastadt, de la paix à conclure avec les adeptes de son illuminisme triomphants à Paris. L'histoire saura sans doute, un jour, avec quel art il sut y combiner les intérêts de la secte avec ceux des puissances et avec ses serments de les détruire toutes.

Le second personnage de cet aréopage fut un certain Hertel, prêtre catholique appelé Marius par les Illuminés. Hertel sétait laissé entraîner dans tous les dangers des sociétés occultes, et il y succomba. Il devint caissier de l'Ordre et c'est lui qui semble avoir été chargé de fournir aux bibliothèques secrètes en achetant ou en volant

pour elles tout ce qui pouvait en faire des arsenaux d'impiété et de révolte. Enfin, c'est lui que Weishaupt jugea le plus digne d'entrer dans la confidence d'un monstrueux infanticide qu'il méditait et qui s'en tira de manière à mériter ses remerciements.

Le médecin Baader avait offert ses services, Weishaupt s'empressa de l'attirer et de l'enrôler dans l'espoir qu'il pourrait aisément jouer auprès des étudiants en médecine le rôle qu'il jouait parmi les étudiants en droit ; c'est pour le même motif qu'il enrôla Berger, professeur à Munich. Celui-ci avait été franc-maçon avant d'être illuminé et il conserva quelque temps une prédilection pour ses premières loges, mais enfin Weishaupt sut si bien le persuader, qu'il ne lui demandait, pour lui donner la préférence sur les autres, qu'un peu plus d'activité.

Un autre était un marchand hambourgeois, retiré à Munich, nommé Troponero. Weishaupt eut l'idée d'en faire un professeur de finances. Et il écrivait à Zwach : « Faites vos efforts » pour lui procurer des élèves, c'est une bonne » occasion de gagner les jeunes gens ; vous ne » feriez pas mal, vous-même, de vous mettre » au nombre de ses écoliers pour en attirer » d'autres. »

Vers cette même époque se trouvent parmi les aréopagites, les deux premiers illuminés titrés que Weishaupt ait admis à ses derniers

secrets : le baron de Bassus et le marquis de Costanza.

Weishaupt recommandait plus spécialement à ses enrôleurs de lui faire des recrues parmi les professeurs et les *maîtres d'école*, comme le vrai moyen d'attirer à lui la jeunesse de toutes les classes. De là cet Hermes trismégiste, de son vrai nom Socher, supérieur des écoles à Landsberg, chargé de surveiller les jésuites comme les ennemis les plus déclarés de l'instruction qu'il doit donner à ses élèves ; de là, ces prières qu'il adresse aux adeptes de Munich pour obtenir que, par l'intermédiaire de quelque ministre, on chasse les jésuites, parce qu'ils ont fait perdre à son parti les quatre professeurs Schol-liner, Steingenberger, Wurzer et Schlegel ; de là, toute cette liste de professeurs illuminés dans les villes où la secte s'établit, tels que Krenner, Lemmer, etc.; de là, cette note trouvée dans les papiers de Zwach : « Nous avons » dans Athènes (Munich) une loge d'illuminés » majeurs, une moindre assemblée d'illuminés, » une grande loge maçonnique, deux églises » minervales ; à Thèbes (Freysingen) de même, » aussi bien qu'à Mégare (Landsberg), à Burg- » hausen, à Strauburg, à Ephèse (Ingolstadt).— » Nous avons acheté (à Munich) une maison » pour nous. — Par les intrigues de nos frères, » les jésuites ont été éloignés de toutes les » places de professeurs ; nous en avons purgé

» l'Université d'Ingolstadt. — La duchesse
» douairière, pour l'Institut des Cadets, a tout
» disposé suivant le plan fait par notre Ordre,
» tous les professeurs sont membres de notre
» Ordre. — Nos frères d'église ont été, par nos
» soins, tous pourvus de bénéfices. — Les
» écoles germaniques sont sous l'inspection de
» nos frères. — Sous peu, nous serons maîtres
» de toute la fondation Barthélemi, destinée
» aux jeunes ecclésiastiques... »

De combien d'énigmes cette note nous prépare la solution dans l'histoire de la Révolution !

Ce que les conjurés ont fait pour l'Eglise, ils l'ont fait pour l'Etat, et Zwach nous montre encore les intrigues et les succès de la secte insinuant ses adeptes dans les dicastères, les conseils, les bureaux de l'administration publique.

On s'étonne de voir une génération qui semble naître avec tous les principes du jacobinisme ; ce que Zwach nous dit de l'institut créé par la duchesse douairière explique encore cette énigme.

Cependant, dans cette note, il y a des énigmes d'un autre genre. On y voit Zwach s'applaudir en même temps d'une loge maçonnique créée dans Munich par les illuminés, et des triomphes remportés par ces derniers sur les rose-croix. Qu'est-ce que ce désir d'initier les francs-ma-

çons et cette guerre qui leur est déclarée? Ces questions nous amènent au plan le plus profondément conçu par Weishaupt pour la propagation de ses complots. Je vais, pour leur solution, réunir tout ce que les archives, les écrits, les aveux de la secte nous offrent de plus instructif sur ce sujet.

CHAPITRE III

Epoque de la Franc-Maçonnerie illuminisée. — Essais de Weishaupt sur les loges maçonniques ; acquisition de Knigge et ses premiers services.

« Frères et compagnons, donnez un libre » cours à vos regrets! Ils sont passés les jours » d'une innocente égalité. Fermons nos temples, » les profanes en ont fait l'asile de l'impiété, » l'antre de leurs complots. Des loges qui ont » pu s'ouvrir pour ces conspirateurs doivent » être à jamais fermées pour tout vrai citoyen. » Ces plaintes ne sont pas de moi, je les ai entendues de la bouche des vénérables ; elles sont l'oraison funèbre de la maçonnerie, prononcée en présence des frères assemblés pour la dernière fois dans une loge germanique, réduits à gémir sur la triste destinée de leur Ordre.

Dès les premiers jours de son illuminisme, Weishaupt avait conçu tout le parti qu'il tirerait de la multitude des francs-maçons répandus en Europe, s'il pouvait s'insinuer dans leur alliance. Aussi, en l'année 1777, il partit pour Munich et se fit conférer les premiers grades maçonniques dans la loge de Saint-Théodore. Il ne vit là que les jeux d'une innocente égalité, mais il soupçonna des mystères ultérieurs ; bientôt Zwach lui fournit les moyens de pénétrer dans les derniers secrets sans être obligé d'en subir les épreuves. Cet adepte avait eu à Augsbourg une entrevue avec un abbé Maroth qui lui avait donné les derniers grades, même ceux des loges écossaises. Il lui en avait expliqué tous les mystères, fondés, disait-il, sur la religion et l'histoire de l'Eglise. Weishaupt, instruit de cette découverte, pressa l'établissement d'une loge à Munich et ordonna à tous les aéropagites de se faire recevoir francs-maçons. Malgré tous ses efforts, ses succès furent lents ; les rose-croix voyaient avec regret se former une nouvelle société secrète qui ne peuplait ses loges qu'aux dépens des leurs, et Weishaupt se demandait s'il formerait un nouvel Ordre maçonnique, ou s'il incorporerait la franc-maçonnerie dans le sien, lorsqu'il rencontra le baron hanovrien Knigge.

Celui-ci avait vu son père épris des mystères maçonniques et de la recherche de la pierre phi-

losophale. Dès qu'il eut atteint l'âge, il se fit recevoir franc-maçon dans une loge de la *stricte observance* et parvint au grade de *Templier* ; à vingt-cinq ans, il se livra aux évocations et à toutes les sottises de la *cabale.* Il eût voulu entrer dans toutes les loges ; il sut se procurer leurs grades supérieurs, leurs manuscrits les plus mystérieux et en étudia toutes les sectes. Il fit pour sa fortune ce qu'il faisait pour les sciences ; courtisan sans faveur, il quitta son prince pour se faire directeur d'une salle de comédie, laissa le théâtre pour le service militaire, se fit écrivain, tantôt catholique, tantôt protestant et tantôt déiste.

Ainsi s'était formé dans l'agitation successive de la cour, du théâtre, du militaire, du maçon, des sophistes, des libellistes, cet homme en qui Weishaupt devait trouver le plus actif de ses coopérateurs.

On était à l'année 1780; une assemblée générale des députés maçonniques venait d'être convoquée pour l'année suivante. Knigge, voyant cette multitude de frères composée d'hommes de tous états, unis par un esprit de corps sans pouvoir dire précisément l'objet de leur union, liés par le serment d'un profond secret sans mieux savoir sur quoi, divisés d'opinions et ne sachant de quel côté était l'erreur, eut l'idée de les réunir par des principes communs, mais ses projets furent assez mal accueil-

lis. Ayant fait connaissance du marquis de Costanza, il lui parlait de son désir d'arriver à une réforme générale de la franc-maçonnerie, quand celui-ci lui apprit qu'il existait déjà une société qui avait fait tout ce qu'il voulait faire, et qui était en possession de toutes les sciences, de toute la puissance qu'il désirait.

Knigge ne peut assez exprimer quels furent son étonnement et sa joie quand il apprit que tout ce qu'il voulait faire était déjà fait ; il fut immédiatement initié et jamais frère enrôleur ne fut plus insinuant et plus actif : « Qu'on » me donne six hommes de cette trempe, écrit » Weishaupt, et, avec eux, je change la face » de l'univers. »

L'objet le plus pressant était de fixer les grades à donner aux frères maçons déjà trop avancés pour être condamnés à toutes les épreuves des écoles minervales ; d'accord avec les aréopagistes, Knigge laissa dans leur premier état tous les grades préparatoires de novices, minerval, illuminé mineur, et, d'autre part, les trois premiers grades maçonniques. Il recueillit pour ceux d'épopte et de régent tout ce que les travaux de Weishaupt lui offraient de plus impie et de plus séditieux, et Weishaupt, ayant tout approuvé, il se trouva libre dans son apostolat de Wilhelmsbad auprès du Congrès maçonnique.

CHAPITRE IV

Congrès des Francs-Maçons a Wilhelmsbad de leurs diverses sectes et surtout des illuminés théosophes.

Ce n'était pas une société insignifiante que celle dont les députés accouraient de toutes les parties du monde à Wilhelmsbad ; M. Stark, l'un des plus érudits écrivains de l'Ordre les évaluait à un million d'après le calcul le plus modéré. Quel étrange intérêt les appelait dans un coin de l'Allemagne, qu'allaient-ils combiner entre eux pour ou contre les nations ?

Si les corps religieux, si le corps épiscopal lui-même avaient, en ce jour, tenu leurs assemblées générales, le souverain y eût envoyé ses commissaires chargés de veiller à ce que, sous prétexte de questions ecclésiastiques, il ne se passât rien de contraire aux droits de l'Etat. Tous les princes laissèrent les francs-maçons se rendre paisiblement à leur congrès. Pendant six mois ils entrèrent, ils délibérèrent dans leur ténébreuse loge sans que les magistrats daignassent s'inquiéter de ce qui s'y passait.

Ce que les souverains ignoraient plus malheureusement encore, c'est l'état dans lequel se trouvait la franc-maçonnerie. De nouvelles sectes s'étaient fondées en Allemagne et en

France, mais la pire de toutes était une autre espèce d'illuminés se disant *théosophes*. Elle tirait ses principes du baron de Swedenborg.

Celui-ci, après avoir passé une partie de sa vie à l'étude des sciences les plus disparates ; après s'être montré, tour à tour, poète, philosophe, physicien, minéralogiste, marin, astronome, fut frappé d'une de ces fièvres qui laissent de longues traces dans les organes. Ses méditations se ressentirent des spéculations auxquelles il s'était livré sur l'infini, l'esprit, la matière, Dieu et la nature ; il se crut inspiré et envoyé de Dieu pour révéler des vérités nouvelles.

Il raconte qu'une nuit un homme se présenta à lui, rayonnant de lumière et lui dit : « Je suis le seigneur, créateur et rédempteur ; je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens des écritures sacrées. Je te dicterai ce que tu dois écrire. » De 1745, où il eut cette vision, jusqu'à 1772, Swedenborg écrivit de nombreux volumes de révélations ; il faut une terrible constance pour les lire, et quand on les a étudiés, il n'est pas bien facile de fixer ses idées sur l'auteur. Les uns croiront voir un homme dans un constant délire, d'autres reconnaîtront un sophiste et un impie, d'autres verront un charlatan et un hypocrite.

Avant les jours de sa folie, il s'était fait sur le monde, sur Dieu, les esprits, l'enfer, la double

nature de l'homme, un système qui conduisait au matérialisme ; après sa maladie, ce système resta gravé dans son imagination ; il y ajouta les esprits mâles et femelles et toutes sortes d'autres folies. Des sophistes, des impies s'aperçurent du parti qu'ils pouvaient en tirer et ils en firent leur prophète pour opposer ses rêveries au vrai christianisme. Il est, par malheur, des hommes toujours prêts à saisir les erreurs les plus extravagantes, les uns, comme incapables de démêler le sophisme, les autres comme déjà impies et toujours enchantés d'une nouvelle impiété. Avant Swedenborg, ces hommes se disaient chrétiens, adoraient Jésus-Christ. Swedenborg a donné à son Dieu, *chaleur et lumière*, à son *soleil spirituel*, le nom de Jésus-Christ ; ils se croient disciples de Jésus-Christ en suivant Swedenborg, qui est évidemment l'ennemi le plus déclaré des principaux mystères de la révélation, de la Trinité, de la Rédemption ; mais qui parle beaucoup de révélation et qui sait prendre le ton dévotieux avec son sens allégorique, son sens spirituel. Il a l'air de vouloir tout réformer au lieu de tout détruire, et ils ne voient pas qu'avec ce sens allégorique, il répète tous les arguments des sophistes contre la religion révélée, pour renouveler les sottises des Perses, des mages et des matérialistes.

Comme les érudits des arrière-loges, Swe-

denborg nous donne toute sa doctrine comme celle de la plus haute antiquité des Egyptiens, des mages et des Grecs. Il la fait remonter avant le déluge. Comme les francs-maçons, sa *nouvelle Jérusalem* a son *Jéhovah*, sa *parole perdue*, mais enfin révélée à Swedenborg. Il nous annonce que nous pourrions encore la retrouver au nord de la Chine ou dans la grande Tartarie, c'est-à-dire précisément chez les peuples qui ont le plus conservé cette égalité, cette liberté, cette indépendance que les érudits jacobins prétendent antérieure à la société civile et très certainement incompatible avec elle. Son Dieu, *chaleur et lumière*, son Dieu, *feu et soleil spirituel*, son double monde, son double homme ne sont que de bien faibles modifications du dieu-lumière et du double principe de Manès. Ce fut dans les loges de rose-croix que les mystères de Swedenborg vinrent se mêler à ceux des anciens frères, et les nouveaux adeptes se donnèrent le nom d'*illuminés-théosophes* : leur chef-lieu était à Avignon. Ils avaient une loge à Lyon, se répandaient en Suède, et faisaient des progrès en Allemagne où on les désignait sous le nom de *philalethes* et de *chevaliers bienfaisants*. C'étaient parmi les modernes francs-maçons ceux qui se rapprochaient le plus de Weishaupt ; ils avaient aussi leur députés au congrès de Wilhelmsbad.

CHAPITRE V

Intrigues et succès de Knigge auprès du congrès maçonnique ; rapports officiels des supérieurs de l'Ordre ; multitude de frères-maçons illuminés a cette époque.

De toutes les assemblées tenues par les francs-maçons, aucune n'avait approché celle de Wilhelmsbad, soit pour le nombre des élus, soit pour la variété des sectes. C'étaient en quelque sorte tous les éléments du chaos maçonnique réunis dans le même antre.

Knigge avait été député par ses anciens confrères, mais il prévit ce que seraient les délibérations. Il crut servir plus utilement son nouvel illuminisme, en dirigeant le rôle que le frère Dittfurt devait jouer à l'intérieur de l'assemblée. Il chercha d'abord à gagner ces *maçons-templiers de la stricte observance* dont il avait connu les secrets. S'il avait réussi, le Code de Weishaupt devenait tout à coup celui des maçons répandus dans tout l'univers. Mais on lui répondit d'envoyer ses papiers au congrès, que l'on verrait ce qu'on pourrait en prendre.

Ne se flattant plus alors d'entraîner à la fois tous les membres, il résolut de les attaquer

un à un et de gagner ensuite tout le corps, loge par loge. Dittfurt fut chargé de faire décréter par l'assemblée : 1° une réunion de tous les systèmes maçonniques dans les trois premiers grades, de sorte qu'un maçon admis à ces trois grades fût reconnu comme frère légitime par toutes les loges, quel que fût leur système ; 2° que dans la franc-maçonnerie ordinaire il ne fût jamais fait mention, ni des hauts grades, ni des chefs inconnus ; 3° que toutes les loges eussent le choix de la principale loge à laquelle elles seraient soumises.

Knigge, au dehors, se réduisit au rôle de frère insinuant et scrutateur ; il se fit tenir au courant de ce qui se passait, et se mit en rapport avec les chefs du système de Zinnendorf, le plus généralement suivi en Allemagne. « Enfin, dit-il, les députés ayant appris, je ne » sais comment, l'existence de notre illumi- » nisme, ils vinrent presque tous chez moi et » me prièrent de les recevoir. J'exigeai d'eux » des *lettres réversales*, en leur imposant un » silence absolu, mais je me gardai bien de » leur communiquer nos écrits secrets. Je leur » dois cette justice que je les trouvai *remplis » de la meilleure volonté*, que si leur conduite » n'était pas conséquente, c'est faute d'avoir » été à une bonne école. »

Assuré désormais de son succès, Knigge sembla livrer l'assemblée à tout le désordre

que l'on pouvait attendre de la variété de ses sectes. S'il y eut quelque système plus favorisé, ce fut celui des philalethes, avortons de Swedenborg.

Ainsi, le résultat de cette trop fameuse assemblée devait être d'avoir livré les loges maçonniques et, avec elles, tous les empires, aux machinations des deux espèces d'illuminés les plus monstrueuses, les plus ardentes et les plus désorganisatrices.

A dater de l'instant où tous ces députés maçonniques furent illuminés, les progrès de la secte bavaroise deviennent menaçants, et ils sont si rapides que bientôt l'univers sera rempli de conjurés. Leur siège est à Francfort, près de Knigge. Celui-ci compte jusqu'à cinq cents adeptes illuminés par lui. Autour de lui les loges se multiplient, la Franconie, la Souabe, la Westphalie ont leurs époptes et des écoles minervales presque dans chaque ville. L'Autriche, la Prusse, le Tyrol, la Hollande s'infectent également. Un an après le Congrès de Wilhelmsbad, cinq provinces étaient organisées et en pleine correspondance avec l'aréopage illuminé.

A cette époque s'est opérée, dans le Code de l'illuminisme, une révolution qui ajoute à sa force et que l'historien observera pour répondre à ceux qui lui feront l'objection suivante : L'il-
» luminisme de Weishaupt n'était né en Ba-

» vière qu'en 1776, la secte s'attachait à
» l'adolescence ; elle exigait un long noviciat ;
» il fallait encore des années pour les écoles
» minervales et pour porter ses adeptes aux
» hauts grades ; il lui eût donc fallu plusieurs
» générations pour former cette multitude de
» conjurés dont nous voyons les armées s'élever
» si près de son berceau. »

Cette objection a pu paraître sérieuse ; à l'époque où nous sommes, elle se résout d'elle-même. Knigge l'a prévenue en nous montrant dans ses rapports cette multitude d'adeptes francs-maçons, déjà d'un âge mûr, qui n'avaient pas besoin de ces longues épreuves et Weishaupt exhorte aussi les insinuants à enrôler des hommes que l'on puisse élever promptement aux derniers mystères. Ce sont maintenant des novices de vingt-cinq, trente et même cinquante ans, et la secte se fortifie d'une multitude de bras qui n'auront pas besoin d'attendre les années pour agir quand le jour de la Révolution arrivera.

CHAPITRE VI

Nouveaux moyens, nouvelles conquêtes de Knigge et de Weishaupt sur la franc-maçonnerie ; altercations de ces deux chefs de l'illuminisme ; consommation de leurs projets sur les maçons allemands avant la retraite de Knigge.

Quel que fut le nombre des frères maçons accourus auprès d'eux pour se faire illuminer, Knigge et Weishaupt n'étaient pas sans inquiétude sur le nouveau congrès qui devait réunir, l'année suivante, les députés de Wilhelmsbad. Knigge craignait surtout le nouveau Code et la nouvelle forme que les maçons projetaient de donner à leurs loges ; il chercha à connaître les dispositions des commissaires à l'égard de l'illuminisme. Le principal était un nommé Bode, déjà fameux comme franc-maçon, et qui devait le devenir bien davantage comme illuminé. Il jouissait d'une grande influence sur la franc-maçonnerie allemande. Knigge et Bode se scrutèrent l'un l'autre. Enfin, Bode reçut le grade de chevalier écossais ; nulle de ses nouvelles obligations ne parut lui coûter, seulement il craignait de trouver des jésuites dans ses supérieurs inconnus. Il fallut lui donner des garants que tous ces supérieurs étaient aussi ennemis des jésuites qu'il l'était lui-même.

» A cette condition, dit Knigge, il promet de
» nous donner dans le nouveau Code de la
» maçonnerie l'empire des loges ; 2° de faire
» mettre entre les mains des illuminés les
» inspections provinciales ; 3° d'engager les
» adeptes de la stricte observance à frater-
» niser avec nous, etc. »

Ces promesses étaient trop avantageuses pour être rejetées. Bode devint le frère Amelius et fut bientôt admis aux derniers mystères ; il ajouta tellement au nombre des adeptes que Weishaupt lui-même en fut effrayé. Il ne voyait pas sans jalousie l'ascendant que devait naturellement prendre ce nouveau chef ; d'autre part, cette multitude d'adeptes si subitement élevés aux derniers grades le tenait dans des alarmes perpétuelles ; il pouvait s'en trouver qui, n'ayant point subi les épreuves nécessaires, l'exposeraient lui et toute sa secte à être dévoilés. Il accusait Knigge d'avoir affaibli le grade d'époptе ; il le soupçonnait même de travailler secrètement à fonder d'autres mystères. Ces raisons travaillèrent si fortement l'esprit du despote illuminé que Knigge se trouva déposé dans le moment où il s'applaudissait le plus des services qu'il rendait à la secte. Weishaupt lui ôta la direction de ses provinces et le subordonna à ses propres élèves. Les lettres que Knigge écrivit à cette époque semblent montrer un adepte bien

décidé à se soustraire au despotisme de Weishaupt. Cependant, il est à remarquer que, dans ces mêmes lettres il n'en donne pas moins ses avis sur tout ce qui tend à la propagation de l'ordre. Cela prouve qu'il songeait moins à le quitter qu'à y reprendre son ancienne place. Le jour même où il mettait à la poste des menaces pour Weishaupt, il écrivait à Zwach : « J'ai de bien grandes vues pour notre Ordre » et cela m'a fait tout à coup oublier les » menaces de Spartacus. Je n'ai pas besoin » qu'il s'excuse de ses torts, mais seulement » qu'il les reconnaisse. Soyez, vous-même, » cher Caton, juge du différend. » La scélératesse les rapprocha et leur laissa le temps nécessaire pour que l'Ordre acquît en Allemagne cette puissance que Knigge avait promise à l'aréopage illuminé. Quatorze mois plus tard, il quitta l'Ordre, mais cette retraite et le certificat qui l'accompagne sont datés de l'époque où les découvertes faites à Munich lui dictaient déjà des précautions à prendre pour ne pas se trouver compromis avec les autres chefs de l'illuminisme.

Le grand obstacle aux projets de Weishaupt était la jalousie des rose-croix, celle des frères de la stricte observance et des philalethes théosophistes. L'acquisition de Bode, les voyages de Knigge auprès de Ferdinand de Brunswick et de Charles de Hesse-Cassel, l'illusion

qu'il fit à ces deux personnages alors les chefs les plus importants des loges allemandes, l'influence qu'il eut sur les commissaires chargés de travailler au nouveau Code expliquent sans peine comment il triompha de tant d'opposition. Quand Bode eut été bien convaincu que, loin d'être l'ouvrage des jésuites, les mystères de Weishaupt étaient dirigés contre eux et contre les princes et les prêtres qu'il détestait également, Knigge ne vécut plus que pour son Ordre, et, en 1783, à peine était-il une loge dont les supérieurs, vénérables, surveillants ou trésoriers ne fussent en confédération avec Weishaupt. Sa puissance semblait dès lors à l'abri des revers; elle s'étendait bien au-delà du Rhin et du Danube, sur la Hollande, la Pologne, la Livonie, et déjà elle entamait Strasbourg et la France. Mais alors s'élevait contre la secte l'orage qui fait le sujet de la troisième époque.

CHAPITRE VII

Troisième époque de l'illuminisme ; la secte découverte.

Les succès de Weishaupt l'avaient rendu si téméraire que, sur la religion, il ne gardait plus de mesure avec les écoliers de ses minervales ; aussi, dès 1781, la cour de Bavière avait-elle eu quelques soupçons de la nouvelle

secte, elle avait même ordonné des recherches que les illuminés surent rendre inutiles. Les premières connaissances qu'elle eut de la secte n'étaient pas d'abord assez détaillées, mais elles firent au moins concevoir le danger des sociétés secrètes. Le 22 juin 1784, son Altesse Electorale fit publier la défense absolue de toute société *secrète ou non approuvée.* Les simples maçons obéirent et fermèrent leurs loges, mais les maçons illuminés, qui avaient des adeptes à la cour même, se crurent assez forts pour braver la défense. Cependant, la cour avait acquis des connaissances assez positives pour commencer à prendre des précautions contre la secte; Weishaupt fut déposé de sa chaire d'Ingolstadt.

Les mystères de la société n'étaient pas encore spécialement dévoilés; il était seulement notoire que divers membres, révoltés de sa doctrine ou de ses projets, avaient renoncé à ses loges dès 1783, entre autres, le prêtre Cosandey et l'abbé Renner, tous deux professeurs d'humanités à Munich. Quelque horreur que leur eût inspirée ce qu'ils avaient appris de la secte sans être arrivés à ses grands mystères, il ne paraît pas qu'ils eussent fait aucune démarche contre elle, lorsqu'ils reçurent, le 30 mars 1785, l'ordre de comparaître devant le tribunal de l'ordinaire pour déclarer, sur leur serment, tout ce qu'ils avaient vu chez les illuminés, de contraire aux mœurs ou à la religion.

Ces dépositions révèlent et confirment tout ce qui a été dit jusqu'ici. M. Renner finit la sienne en déclarant qu'il ne sait point le but ultérieur de l'Ordre; que les chefs en parlent sans cesse sans dire en quoi il consiste ; il le croit important, mais il laisse chacun libre de prononcer comment, après ce qu'il a dit, ce but peut s'accorder avec les devoirs religieux ou civils.

Ces dépositions semblent avoir fait peu d'impression. Soit que les tribunaux, obsédés et en partie occupés par les illuminés eux-mêmes, affectassent de n'y trouver rien de sérieux, soit que l'éloignement de Weishaupt fît croire la secte détruite et la conspiration avortée, il fallut que le ciel s'en mêlât et que la foudre même vînt avertir les peuples et les rois de la trame qui s'ourdissait contre eux.

Weishaupt s'était réfugié à Ratisbonne ; il en avait fait sa nouvelle Eleusis, la ville des mystères. Tous ses complots l'y avaient suivi et il n'en mettait que plus d'ardeur à les poursuivre. Au nombre de ses adeptes était un prêtre apostat nommé Lanz, Weishaupt le destinait à porter ses mystères et ses complots en Silésie ; il lui donnait ses dernières instructions lorsque la foudre écrasa l'apostat à côté de Weishaupt même. Dans leur premier effroi, les conjurés n'eurent pas le temps de soustraire aux yeux de la justice le portefeuille de l'adepte

foudroyé ; la lecture de ses papiers offrit de nouvelles preuves qui déterminèrent enfin la Cour de Bavière à faire plus spécialement des recherches sur ceux que l'on savait avoir eu, à Ingolstadt, des liaisons plus étroites avec Weishaupt. Les uns furent exilés, d'autres chassés de l'Université. Une lettre de Weishaupt à l'un d'eux ayant été interceptée, fit voir tout ce qu'on pouvait craindre de lui. On établit alors une Commission secrète pour recevoir de nouvelles dépositions. Les déposants n'avaient pas attendu les grades des mystères pour quitter l'Ordre, mais les principes qu'ils y avaient reçus n'en sont que plus remarquables. Je me borne à traduire une partie de leur témoignage comme souverainement importante.

« Chez les illuminés, dit cette déposition
» faite collectivement par le conseiller aulique
» Utzschneider, le prêtre Cosandey et l'aca-
» démicien Grünberger, le 9 septembre 1785,
» l'objet des premiers grades est, à la fois, de
» former leurs jeunes gens et d'être instruits, à
» force d'espionnage, de tout ce qui se passe.
» Les supérieurs cherchent à obtenir de leurs
» inférieurs des documents, des titres origi-
» naux ; ils les voient avec plaisir se livrer à
» toutes sortes de trahisons, partie pour pro-
» fiter des secrets trahis, partie pour tenir
» ensuite les traîtres dans une crainte conti-
» nuelle.

» L'illuminé qui veut arriver aux plus hauts
» grades doit être exempt de toute religion. —
» Le bien de l'Ordre justifie les calomnies, les
» empoisonnements. Il faut être soumis aux
» supérieurs de l'Ordre plus qu'aux souverains
» et aux magistrats. — L'amour de la patrie
» est incompatible avec le but ultérieur de
» l'Ordre. — Les marques presque générales
» de ses élèves étaient l'irréligion, la dépravation
» des mœurs, la désobéissance au prince,
» à leurs parents. — Après notre retraite, les
» illuminés nous calomnièrent de la manière la
» plus infâme ; leur cabale nous faisait débouter
» de toutes nos demandes ; ils nous rendirent
» odieux et suspects à nos supérieurs, ils
» portèrent la calomnie au point de nous rendre
» suspects d'un assassinat. — Après une année
» entière de ces persécutions, un illuminé vint
» représenter au conseiller aulique Utzschneider
» que l'expérience devait l'avoir assez
» convaincu, qu'il était partout persécuté par
» l'Ordre et que, s'il ne recouvrait sa protection,
» il ne réussirait dans aucune de ses demandes,
» mais qu'il pouvait encore revenir sur ses
» pas. »

J'abandonne au lecteur le soin de méditer la nature et la force de ces premières preuves, et je passe aux découvertes qui vinrent dévoiler le reste des projets intérieurs de la secte.

CHAPITRE VIII

Suite des découvertes faites en Bavière sur les illuminés. Procédés de la Cour a l'égard des chefs de la secte.

Quelque importantes que fussent les preuves acquises par la Cour de Bavière contre l'illuminisme, il restait à découvrir encore les projets et le but ultérieur que la secte cachait avec tant de soin. On avait négligé de s'emparer des papiers de Weishaupt, et la Cour se contenta d'avoir l'œil sur ceux des adeptes qui entretiendraient encore des liaisons suspectes entre eux ou avec les chefs. Ce furent pour des raisons semblables que Delling, officier municipal à Munich, et Kronner, professeur à Ingolstadt perdirent leurs places, que le comte Savioli et le marquis de Constanza furent exilés, et le baron de Megenhoff condamné à un mois de prison dans un monastère.

Quelques légères que fussent ces punitions pour des conjurés de cette espèce, la secte remplissait l'Allemagne de ses réclamations et de ses cris contre une persécution qu'elle donnait comme le comble du despotisme ; l'impudence des apologistes était presque venue à bout de rendre la justice de l'Electeur suspecte à toute l'Allemagne. Il était temps de recourir à tous les moyens qui pourraient procurer des

preuves plus irréfragables. Enfin, le 11 octobre 1786, dans un moment où Zwach se croyait à l'abri de toute recherche, des magistrats firent une descente dans sa maison de Landshut, et au château de Sanderdorf appartenant au baron de Bassus, et le résultat de cette visite fut la découverte de ces lettres, discours, règles, projets, statuts, que l'on peut regarder comme les véritables archives des conjurés et dont la Cour de Bavière fit imprimer le recueil sous le nom de *Ecrits originaux de l'Ordre des illuminés.*

Elle n'avait pas rendu ces preuves si publiques pour sa justification seule ; la conspiration s'étendait sur tous les empires ; l'Electeur envoya un exemplaire à toutes les puissances de l'Europe. Il semble, dès lors, qu'une indignation générale aurait dû prémunir les esprits et prévenir les complots ; les conjurés le redoutèrent et firent l'impossible pour empêcher leurs projets de se répandre. D'un autre côté, les Cours ne connaissaient pas encore assez l'influence et l'activité des sociétés secrètes ; on crut mieux faire en laissant tout dans un profond oubli et voilà ce qui explique cette ignorance où l'on était encore, partout ailleurs qu'en Allemagne, sur ces illuminés, sur la nature de leurs secrets et le recueil de leurs archives, lorsque j'annonçai l'usage que je me disposais à en faire dans ces mémoires.

Un mystère plus étonnant encore, c'est l'inactivité dans laquelle restèrent les Cours allemandes elles-mêmes ; malheureusement, Frédéric II venait de mourir, et l'empereur Joseph n'était pas encore détrompé sur les loges qui l'entouraient ; plusieurs autres princes étaient déjà séduits et garrottés par l'illuminisme ; c'est ce qui explique leur indifférence. Le prince-évêque de Ratisbonne fut le seul qui parût connaître le danger, et qui seconda par ses ordonnances celles de l'Electeur.

Cependant, les pièces publiées par la Cour de Bavière contenaient la démonstration la plus évidente de tous les complots des illuminés ; jusqu'aux feuilles volantes, tout indiquait la scélératesse des moyens, aussi bien que celle des projets ; sur des billets, la plupart écrits en chiffres de l'Ordre par le frère Massenhausen, se trouvaient des recettes pour composer leur *aqua tophana*, le plus infaillible de tous les poisons, pour faire avorter les femmes, pour rendre malsain l'air d'un appartement, avec une collection de cent trente cachets de princes, seigneurs et banquiers ; le secret d'imiter tous ceux dont l'Ordre avait besoin ; la description d'une serrure secrète, celle d'une caisse destinée à cacher les papiers et qui devait s'en aller en flammes sous la main du profane qui aurait essayé de l'ouvrir. On y voyait l'observation que tous les supérieurs devaient

savoir écrire des deux mains ; enfin, un manuscrit tout entier de la main de Zwach renfermait sous le titre de *Meilleur qu'Horus* (*besser als Horus*) tous les blasphèmes de l'athéisme.

Quelque peu d'impression que fît chez les autres princes la manifestation de ces découvertes, la Bavière continua ses procédés juridiques contre la secte. Environ cent vingt adeptes furent cités. Les uns furent déposés de leurs emplois, d'autres condamnés à quelques années de prison; d'autres, enfin, et notamment Zwach, prirent la fuite pour échapper à la justice. Celle de l'Electeur, au moins, ne sera pas accusée d'avoir été sanglante ; pas un seul ne fut condamné à mort ; ce supplice sembla réservé à Weishaupt dont la tête fut mise à prix, mais il se réfugia auprès du duc de Saxe-Gotha. La protection qu'il y trouva et celle dont jouissent encore dans plusieurs Cours plusieurs des adeptes proscrits à Munich, s'explique par le nombre des disciples qu'il avait déjà dans les postes les plus éminents et au rang même des princes. La liste de ceux-ci étonnerait la postérité si elle était connue dans son entier et si nous n'avions pas vu comment Weishaupt les séduisait, en leur cachant d'abord une partie de ses mystères, et par quels moyens il les entraînait ensuite en les entourant de ses adeptes, et en obtenant pour eux ou leurs affidés les places les plus importantes.

CHAPITRE IX

Nouveaux chefs, nouvelles ressources des illuminés. L'invention de la maçonnerie jésuitique ; succès de cette fable.

Au milieu de ces écrits secrets que la secte avait inutilement cherché à soustraire aux yeux de la justice, s'était trouvée, de la main de Zwach même, cette apostille remarquable : « Il faut rétablir nos affaires. Que parmi les » frères échappés à nos revers, quelques-uns des » plus habiles prennent la place de nos fonda- » teurs ; qu'ils se défassent des mécontents » et que, de concert avec de nouveaux élus, ils » travaillent à rendre à notre société sa pre- » mière vigueur. » Il était évident que les illuminés étaient loin de renoncer à leur conspiration.

Excepté Weishaupt qui avait su s'échapper, pas un des conjurés n'avait été condamné à des peines plus fortes que l'exil ou une prison passagère ; dans tout le reste de l'Allemagne, pas une recherche n'avait été faite dans les loges, et Spartacus lui-même jouissait tranquillement de son asile et de ses pensions auprès des princes, ses victimes encore plus que ses élèves. Tout annonçait que sa fuite ne serait pour la secte que ce qu'avait été pour l'islamisme celle de Mahomet, l'hégyre de nouveaux et de plus grands succès. Mais ici, je n'ai

plus, pour la suivre dans ses souterrains, ses annales secrètes. Cependant, la preuve des complots dont elle est encore occupée ne nous manquera pas ; les adeptes étaient connus, il était désormais facile d'observer leurs travaux. Des écrivains zélés, en Allemagne, nous ont précédé dans cette carrière, et l'histoire aura encore ses démonstrations.

Le grand soin des illuminés, après la publication de leurs écrits secrets, fut de persuader à toute l'Allemagne que leur Ordre n'existait plus ; ils ne furent pas les premiers sectaires cherchant à faire regarder leur existence comme chimérique; mais ici l'erreur est venue se démentir elle-même dans la bouche de ses plus zélés défenseurs, et les peuples sauront que la secte a bien pu changer ses formes, mais qu'elle n'a fait qu'ajouter à ses forces et à ses moyens de corruption.

Détourner l'attention publique sur des complots fabuleux pour faire oublier tous les leurs, continuer leurs conquêtes dans les loges maçonniques, les étendre sur toute la classe des hommes de lettres et infecter de leurs principes toute la masse du peuple, tels furent les projets de Bode et des nouveaux aéropagites que l'illuminisme s'était donnés pour chefs après la fuite de Weishaupt. Parmi les grands moyens qu'ils employèrent, il en est un qui ne serait qu'une fable méprisable et que je dai-

gnerais à peine mentionner sans l'étonnant et désastreux parti que la secte en a su tirer; c'est la fable de la franc-maçonnerie jésuitique. Un nombre prodigieux de volumes ont été écrits en Allemagne, soit par les auteurs de cette fable, soit par ceux qui sentirent la nécessité de désabuser le public en dévoilant le nouvel artifice de l'illuminisme. Je me borne à ce qu'il faut en savoir pour suivre la secte dans sa marche et la voir arriver au période de sa puissance dans nos révolutions.

Ruiggi avait préludé à la fiction des jésuites dans sa production publiée en 1781 sous le nom d'Aloysius Mayer. Il insista de nouveau dans ses *additions à l'histoire des francs-maçons*. Ostertag, Nicolaï, Biester et une foule d'autres, n'épargnèrent rien pour accréditer cette fable, cependant il était difficile de se faire une idée précise de l'histoire de cette franc-maçonnerie jésuitique. Bode enfin, réunit tout ce qu'on pouvait dire sur ce sujet et l'envoya à Paris au frère Bonneville ; de la plume du nouvel adepte sortit, sous le titre des *Jésuites chassés de la maçonnerie*, cette production envoyée à toutes les loges régulières comme le dernier coup porté au terrible fantôme.

En réunissant toutes ces productions, on voit que leur premier objet était de faire croire aux francs-maçons que toutes leurs loges étaient secrètement dirigées par les jésuites,

que chaque franc-maçon se trouvait, sans le soupçonner, l'esclave et l'instrument de cette société ; que pour avoir les vrais mystères de la franc-maçonnerie, il fallait les chercher non chez les rose-croix ou les chevaliers écossais,. bien moins encore dans la franc-maçonnerie anglaise ou dans celle de la stricte observance, mais uniquement dans ces loges éclectiques dirigées par les illuminés.

C'est un terrible nom que celui des jésuites pour bien des personnes qui ne pardonneront jamais à ces religieux leur zèle pour la religion catholique. Aussi, dans les provinces allemandes et spécialement dans celles où les loges se remplissaient de frères protestants, l'impression fut si forte que, pendant longtemps, on n'y parla que des jésuites et les illuminés y furent oubliés; c'est tout ce qu'ils voulaient. La révolution maçonnique fut si complète que les Vénérables, zélés pour leurs premiers mystères mystères, crurent voir, à cette seule fiction des jésuites, une conspiration digne des Danton et des Robespierre. (*Wahrlich ein Project eines Danton oder Robespierre würdig.*) Lorsque l'Allemagne ouvrit enfin les yeux sur cette fable, la plupart des maçons s'étaient déjà joints aux illuminés de peur d'être jésuites, et les autres avaient abandonné les loges pour n'être ni maçons ni jésuites.

Si la prévention n'ôtait quelquefois la

faculté de raisonner, on s'étonnerait que les maçons eussent pu donner dans un piège aussi grossièrement tendu. L'absurdité est surtout étrange quand on trouve à la tête des francs-maçons des Philippe d'Orléans, des Condorcet, des Siéyès, des Mirabeau et tant d'athées, tant de ces persécuteurs assassins des jésuites et de tout ce qui tient à la religion que prêchaient les jésuites. Et dans quel temps vient-on faire de ces religieux les grands maîtres des loges, c'est après les décrets de leur destruction, lorsque ne pouvant plus former un corps, ils vivent comme de simples ecclésiastiques sous l'inspection de leurs évêques ; c'est lorsqu'on les voit dépouillés de tout, chassés de leurs maisons, ayant à peine de quoi vivre, que l'on prétend qu'ils regorgent des trésors des loges maçonniques, c'est lorsqu'ils continuent à montrer et à prêcher toutes les vertus évangéliques que l'on parle de leur prétendue impiété secrète.

L'imputation devient encore plus étrange lorsque l'on considère la nature des preuves sur lesquelles elle est fondée. C'est d'abord, d'après Bonneville, parce qu'il y a chez les jésuites quatre grades comme dans la maçonnerie ; et Bonneville, dans ces quatre grades, comprend d'abord celui de *coadjuteur temporel*, c'est-à-dire les frères lais qui, chez eux comme dans tous les ordres religieux, vaquaient à des occupations purement serviles, les cuisiniers, les

jardiniers, etc. Le premier grade des jésuites est, en réalité, celui des jeunes gens occupés de leurs premières études, les *scholastiques* ; le second celui des *profès* ; le mot de passe des apprentis maçons est Booz et Tubalcain ; pour Bonneville, ce dernier mot est le T du coadjuteur *temporel* ; le mot des compagnons est Schiboleth et Chiblim, c'est l'S du mot *scholastique*. Celui des maîtres est Notuma, il ne cadre pas avec le terme de *profès*; Bonneville imagine alors de donner aux jésuites le titre de *noster* et voilà l'N qui fait de l'apprenti un jésuite parfait.

Le seul fait qui eût mérité qu'on l'examinât si l'assertion eût été accompagnée au moins de quelques preuves, c'est celui des jésuites faisant de la maçonnerie une conspiration pour rétablir les Stuart sur le trône; mais quel intérêt pouvait inspirer aux maçons suédois, russes, polonais, allemands, un secret de cette espèce ? et comment persuader aux anglais et aux écossais eux-mêmes que leur maçonnerie avec son Code et ses emblèmes antérieurs à la catastrophe des Stuart ne sont que des mystères inventés pour remettre les Stuart sur le trône d'Angleterre ? Sans le parti que les illuminés ont su en tirer pour accréditer cette fiction, je croirais l'avoir trop sérieusement réfutée. Des artifices plus importants à dévoiler sont ceux d'une coalition bien plus réelle

et bien plus désastreuse que toute cette fable de la franc-maçonnerie jésuitique.

CHAPITRE X

Union germanique. Ses principaux acteurs et les conquêtes que lui doit la maçonnerie illuminée.

Nous avons vu Voltaire s'applaudir des progrès que l'incrédulité faisait dans le nord de l'Europe, il n'en était pas la cause unique ; il ne savait pas lui-même tous les collaborateurs qu'il avait. Dans le sein du protestantisme, il s'était formé contre la religion protestante et contre toute religion révélée, une conspiration qui avait ses acteurs et ses moyens propres comme celle d'Holbach. Sous prétexte d'épurer le protestantisme, les écoles du Nord de l'Allemagne le débarrassaient de tous les mystères de l'Evangile et le réduisaient à ce déisme, décoré du nom de *religion naturelle*, qui devait bientôt conduire les adeptes à la nullité de toute religion.

La conspiration anti-chrétienne, en France, était partie de ces hommes qui, sous le nom de philosophes, étaient étrangers à toute érudition théologique ; en Allemagne, elle naquit au sein même des universités et parmi leurs docteurs théologiens. En France, les sophistes

conjurés cherchaient à détruire la foi catholique par le protestantisme. En Allemagne, les docteurs mêmes du protestantisme usaient de la liberté que donne cette religion pour lui substituer celle du philosophisme.

Le premier de ces docteurs allemands fut Semler, professeur de théologie à l'université de Halle ; la seule opinion qu'il affichait clairement, c'est que le protestantisme n'est pas plus vrai que les autres sectes, et qu'il a besoin d'une grande réforme. Cette réforme, qui consistait dans la suppression des mystères que Luther et Calvin n'avaient pas supprimés, fut essayée par un nouveau docteur, Teller, professeur à Helmstadt. Deux autres docteurs, Damm et Bahrdt, poussèrent encore plus loin les prétentions d'une théologie dégénérée en un philosophisme antichrétien.

Tandis que ces adeptes théologiens faisaient servir toute leur science à inonder l'Allemagne de leur astucieux philosophisme, il se formait à Berlin une seconde confédération pour exalter leurs productions; à sa tête était le libraire Nicolaï. Dans le plan qu'il forma, il ne s'agissait rien moins que de réduire d'abord toute l'Allemagne et, dans la suite, tous les autres peuples, à l'impuissance de recevoir d'autres leçons et lire d'autres productions que celles des illuminés. Les adeptes à rechercher étaient tous les écrivains, les maîtres de poste et les

libraires. Sous le nom d'*Union germanique*, les frères actifs devaient former dans chaque ville des sociétés littéraires, de ces sortes de *clubs de lecture* (Lesegeschaften), le rendez-vous et la ressource de ceux qui ne peuvent se procurer les livres du jour. Ils devaient y attirer le plus grand nombre possible d'associés, diriger leurs lectures, épier leurs opinions, insinuer insensiblement celles de l'Ordre, laisser dans le nombre des frères ordinaires ceux dont le zèle ne donnerait aucun espoir, mais initier, après les serments convenables, ceux que l'on verrait entrer dans les vues et le système de l'Ordre ; la société devait avoir ses gazettes dirigées par les adeptes dont les talents seraient les plus connus, et des bibliothèques composées de livres conformes à son but. Les enfants de Weishaupt étaient tous avertis de l'importance qu'il fallait donner à ces productions de la secte ; elles furent le plus terrible fléau de tout écrivain attaché aux vrais principes. La fable des jésuites francs-maçons fut alors augmentée d'une nouvelle fiction qui porta l'épouvante dans l'esprit de tout auteur tenté de s'opposer aux progrès de l'illuminisme.

Ces mêmes jésuites que la secte avait d'abord donnés pour des impies rusés qui présidaient secrètement aux mystères des loges maçonniques, ne furent plus alors que des catholiques zélés, secrètement mêlés parmi les protestants

pour ramener toutes leurs provinces sous la domination des papes. Tout homme qui osait défendre un de ces dogmes, que les protestants comme les catholiques n'ont pu connaître que par la révélation, tout homme qui prêchait la soumission aux souverains et aux lois de l'Etat, était sûr de se voir traité de jésuite ou de vil suppot du jésuitisme. A peine resta-t-il, dans toute l'Allemagne, un ou deux journaux qui ne fussent pas rédigés par les frères-unis ou dans le même esprit.

Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, alarmé par les productions impies et séditieuses qui se succédaient chaque jour dans ses états, crut devoir mettre un frein à la licence en faisant de nouveaux règlements appelés *Edit de religion.* Cet édit fut reçu par les illuminés avec une audace qui semblait dire qu'ils étaient assez forts pour se jouer des souverains. Le prince et la nouvelle loi furent l'objet continuel de leurs sarcasmes, et leur insolence mit le comble à l'outrage par un écrit de Bahrdt, intitulé par dérision : Edit de religion. Des magistrats eurent l'ordre de s'emparer de la personne et des papiers de Bahrdt; tout ce qu'on pouvait attendre de pièces relatives à la coalition et à son objet fut constaté. Mais les adeptes avaient trop d'influence sur les alentours du ministère ; les prétextes ne manquèrent pas pour condamner à l'oubli les archives de cette nouvelle

espèce de complots, et Bahrdt en fut quitte pour quelque temps de prison. Le reste de ses jours se passa dans la détresse, sans corriger ses vices, et, réduit à tenir un café à Bassendorf, il finit sa carrière par une mort honteuse comme sa vie.

Au moment où cette monstrueuse union était découverte, elle avait déjà fait trop de progrès en Allemagne pour qu'elle dût périr avec son principal auteur ; la Prusse comme le reste de l'Allemagne n'avaient pas tardé à s'infecter de ces sociétés littéraires qui n'étaient en quelque sorte qu'une nouvelle forme des écoles minervales de Weishaupt et les adeptes illuminés étaient à la tête des unes et des autres.

Pour ouvrir en Europe la carrière des révolutions, la secte n'avait plus besoin que de porter ses mystères chez une nation active et puissante, mais, hélas ! souvent susceptible de cette effervescence qui prévient la pensée, qui oublie trop aisément que, pour la vraie grandeur, ce n'est pas assez de ce courage qui brave les obstacles. Elle existait dans toute l'étendue de la France, cette nation, la première, peut-être, à bien des titres, des nations de l'Europe, mais malheureusement trop accessible aux grandes illusions. L'aréopage crut le moment arrivé d'envoyer ses apôtres sur les bords de la Seine ; c'est à ce moment que commence la quatrième époque de l'illuminisme bavarois.

CHAPITRE XI

QUATRIÈME ÉPOQUE DE LA SECTE. DÉPUTATION DES ILLUMINÉS DE WEISHAUPT AUX FRANCS-MAÇONS DE PARIS. ETAT DE LA MAÇONNERIE FRANÇAISE AU MOMENT DE CETTE DÉPUTATION. TRAVAUX ET SUCCÈS DES DÉPUTÉS, COALITION DES CONJURÉS SOPHISTES, FRANCS-MAÇONS ET ILLUMINÉS FORMANT LES JACOBINS.

Dès l'année 1782, Knigge et Weishaupt avaient formé le projet d'agréger à leur illuminisme la nation française, mais son génie ardent et difficile à contenir leur offrait des motifs pour ne pas trop hâter leurs conquêtes au-delà de Strasbourg ; l'explosion en France pouvait être prématurée. Cependant, il existait déjà quelques adeptes dans l'intérieur du royaume, quelques-uns avaient même été admis aux secrets de Knigge à l'Assemblée de Wilhelsmbad. Dès la même année, Diétrich, ce maire de Strasbourg qui devait être en Alsace l'émule de Robespierre, se trouvait déjà sur la liste des frères ; ils avaient un adepte bien plus important dans ce marquis de Mirabeau que la Révolution devait rendre si fameux. Envoyé à Berlin, Mirabeau y traita les affaires du roi comme il avait traité celles de son père et

de sa mère. Prêt à servir et à trahir tous les partis, environné d'illuminés en Prusse, il en fut bientôt recherché. Nicolaï, Biester, Gedicke, Leuchsenring, Mauvillon devinrent sa société favorite ; il fut initié par ce dernier aux mystères de l'illuminisme.

De retour en France, il commença par introduire lui-même les nouveaux mystères dans sa loge appelée des *Philalethes.* Son premier collègue fut ce monstrueux abbé de Périgord qui, déjà, se préparait à jouer le rôle de Juda dans le premier Ordre de l'Eglise. Mirabeau crut devoir appeler en France des apôtres plus exercés que lui dans les artifices du Code ; il sut persuader les chefs de l'illuminisme qu'il était temps pour eux de se montrer chez une nation qui n'attendait que leurs moyens pour une révolution à laquelle tant d'autres conjurés la disposaient depuis longtemps, et il fut décidé que la France serait illuminisée. Bode fut élu pour député et on lui assigna comme adjoint un autre élève de Knigge, le comte de Busche.

Les circonstances ne pouvaient pas être plus favorables pour les députés et plus désastreuses pour la France. Le philosophisme avait fait dans les loges tout ce qu'on pouvait attendre des disciples de Voltaire pour préparer le règne de cette égalité et de cette liberté dont les derniers mystères devenaient, d'après Weishaupt, ceux de l'impiété et de l'anarchie les plus

absolues. Une ligne de démarcation avait été fixée entre les anciens grades et ceux de la moderne franc-maçonnerie ; les premiers avec tous leurs jeux enfantins et l'obscurité de leurs symboles étaient abandonnés au commun des frères ; les autres, sous le titre de grades philosophiques, étaient ceux de *chevaliers du soleil*, de *rose-croix* et de *kadosch*. A la tête de toutes ces loges se trouvaient à Paris trois loges plus spécialement remarquables par leur autorité et leur influence.

La première, appelée *Le Grand-Orient*, était moins une loge que la réunion de toutes les loges du royaume représentées par leurs députés. C'était, en quelque sorte, le grand parlement maçonnique ayant ses quatre chambres, dont la réunion formait la grande *loge du Conseil* ; les quatre chambres étaient appelées *d'administration, de Paris, des provinces et des grades*. Celle-ci, par essence la plus secrète de toutes, n'admettait à ses séances aucun frère visiteur, mais tous les Vénérables pouvaient assister aux travaux ordinaires des autres chambres.

A ce parlement maçonnique étaient attachés trois grands-officiers de l'Ordre, le *grand-maître*, l'*administrateur général* et le *grand conservateur*. A l'arrivée des députés illuminés, le grand-maître était le *très sérénissime frère duc d'Orléans, premier prince du sang*. Sa qua-

lité de grand-maître, son impiété et ses vœux bien connus de tout sacrifier à sa vengeance, disaient hautement aux illuminés ce qu'il était prêt à faire en leur faveur auprès de cette multitude de loges qui reconnaissaient son autorité. En France seulement, il n'y avait pas moins de deux cent quatre-vingt-deux villes ayant des loges régulières et on en comptait quatre-vingt-une à Paris seulement. La correspondance nous montre, dirigées par le même grand-maître, et recevant leurs instructions du Grand-Orient de Paris, des loges à Chambéry, au Locle, à Bruxelles, à Cologne, Liége, Spa, Varsovie, Moscou et dans toutes les colonies françaises ; le Grand-Orient assurait ainsi à la secte presque autant de conquêtes qu'elle en avait déjà fait en Allemagne, sous Knigge et sous Weishaupt.

Une loge plus spécialement chargée de la correspondance étrangère était, à Paris, celle appelée *des Amis-Réunis* où se distinguait surtout le fameux révolutionnaire Savalette de Lange. Il avait fait de sa loge le mélange de tous les systèmes sophistiques, martinistes et maçonniques, mais pour en imposer davantage au public, il en avait fait aussi la loge des plaisirs et du luxe de l'aristocratie ; une musique mélodieuse, les concerts et les bals y appelaient les frères de haut parage ; ils y accouraient en pompeux équipages ; la loge était brillante, les Crésus de la maçonnerie fournissaient aux

dépenses de l'orchestre, des flambeaux, des rafraîchissements et de tous les plaisirs qu'ils croyaient être l'objet de leur réunion ; mais, tandis que ces frères, avec leurs adeptes femelles, dansaient ou chantaient dans la salle commune les douceurs de leur égalité et de leur liberté, ils ignoraient qu'au-dessus d'eux était un Comité secret où tout se préparait pour étendre bientôt cette égalité au-delà de la loge, sur les rangs et les fortunes, sur les châteaux et les chaumières, sur les marquis et les bourgeois.

C'était réellement au-dessus de la loge commune qu'était une autre loge appelée le *Comité secret des Amis-Réunis*, dont les adeptes étaient deux hommes également fameux dans les mystères, soit à Lyon, soit à Paris, l'un, le grand W... et l'autre *Chappe de la Henrière*. Aussi longtemps que la fête durait, deux *Frères terribles*, munis de leurs épées, défendaient l'entrée du sanctuaire. Là étaient les archives de la correspondance secrète, là, celui-là même à qui tous les paquets des frères d'Allemagne ou d'Italie étaient adressés n'avait pas permission de franchir le seuil de la porte ; il ignorait le chiffre de la correspondance ; il était seulement chargé de remettre les lettres ; Savalette de Lange venait les recevoir et le secret restait au Comité.

Des antres moins connus, mais plus redou-

tables encore, étaient ceux où les frères d'Avignon, élèves de Swedenborg et de Saint-Martin, mêlaient leurs mystères à ceux des rose-croix et des maçons sophistes. Au dehors, sous le masque de charlatans, de visionnaires, ces adeptes ne parlaient que de leur puissance d'évoquer les esprits, de faire apparaître les morts ; dans le fond de leurs loges, ces nouveaux thaumaturges nourrissaient des complots semblables à ceux de Weishaupt, mais plus atroces dans la forme. J'eusse voulu n'en parler que sur l'autorité de leurs adeptes ; ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici n'ont pu en connaître qu'une partie, mais, par ce qu'ils en ont su, il est facile de deviner ce qui restait à leur apprendre.

D'abord, il est constant que ces *martinistes*, *chevaliers bienfaisants*, *philalethes*, avaient leurs voyageurs et avaient organisé leurs sociétés comme Weishaupt. Parmi leurs grades, il y en a un qu'ils appellent *chevalier du phénix*. Un de ces chevaliers, Saxon et baron du Saint-Empire, exerçait en France son apostolat peu de temps avant la Révolution. Après avoir visité les loges et observé les frères, il crut en reconnaître trois dignes d'être élevés à de plus hautes connaissances. L'un de ces trois, qui était vénérable de sa loge, m'a fait le récit suivant. A raison des circonstances dans lesquelles il vit aujourd'hui en France, il m'a imposé de taire les noms.

» Nous nous rendîmes tous trois, me dit-il,
» chez notre illuminé, pleins d'ardeur pour les
» grands mystères qu'il nous annonçait ; il
» nous dispensa, autant qu'il était en lui, des
» premières épreuves. Au milieu de son appar-
» tement, il avait disposé un brasier ardent et,
» sur une table, différents symboles, entre
» autres un phénix entouré d'un serpent. Les
» mystères s'ouvrirent par l'explication des
» symboles — quant au serpent, le cercle qu'il
» forme est celui de l'éternité —. Il vous est
» connu comme changeant de peau chaque
» année ; par là, vous apprenez à connaître les
» révolutions de l'univers, celles d'une nature
» qui semble s'affaiblir et périr à certaines
» époques mais qui, dans l'immensité des
» siècles, ne vieillit que pour rajeunir de nou-
» veau. — Ce phénix vous expose naturelle-
» ment la succession et la perpétuité de ces
» phénomènes. — Pour expliquer cette doc-
» trine, notre baron n'avait exigé de nous que
» la promesse du secret ; tout à coup, il
» s'arrête et nous prévient qu'il ne peut en
» dire davantage sans exiger de nous un ser-
» ment dont il se met à nous lire la formule.
» Ce serment nous faisait frémir intérieure-
» ment ; j'en ai peu retenu les paroles, mais
» c'était la promesse, sous les plus exécrables
» expressions, d'obéir aux chefs de son illu-
» minisme. Nous tâchions de contenir notre

» indignation pour arriver à ses derniers
» secrets, mais il en vint à la promesse d'abjurer
» les liens les plus sacrés, ceux de citoyens, de
» sujets, de famille, de père, d'enfant, d'époux...
» A ces paroles, un de nous trois ne pouvant
» plus se contenir, sort précipitamment, et,
» rentrant avec une épée nue à la main, se
» précipite sur l'illuminé. Nous fûmes assez
» heureux pour le calmer, mais il ne prit la
» parole que pour traiter l'illuminé de scélérat
» et l'avertir que, s'il était encore vingt-quatre
» heures dans la ville, il le ferait juger et
» pendre. » On devine que le baron se hâta
de prévenir la menace.

Un autre fait se passa en Autriche. Un jeune homme qui, dans la guerre actuelle s'est distingué par son courage, avait eu aussi la fantaisie de se faire recevoir franc-maçon ; un adepte ami de sa famille lui dit : « Je fais pour
» vous une démarche qui, certainement, me
» coûtera la vie si vous êtes indiscret — mais
» je vous préviens que vous êtes perdu vous-
» même si vous vous présentez pour le grade
» que vous sollicitez. Je vous connais, vous ne
» ferez pas le serment qu'on vous proposera, —
» l'horreur vous trahira et c'en est fait de vous.
» Déjà, vous êtes sur la *liste noire* comme sus-
» pect, vous passerez bientôt à la *liste rouge*
» (*blœde list*) et alors, n'espérez pas échapper
» à leurs poisons et à leurs émissaires. » Il

voulut connaître le serment qu'on lui prescrirait, c'était cette renonciation à tous les liens les plus sacrés de la religion, de la société, de la nature. Il trouva des défaites et renonça, pendant qu'il en était temps encore, à entrer dans les loges. C'est de lui-même que j'ai appris combien il craignait que son ami ne fût passé sur la liste rouge pour le service qu'il lui avait rendu ; au moins apprit-il bientôt la nouvelle de sa mort.

Avant d'arriver à la composition de la loge où nous verrons recevoir les députés bavarois, il faut insister encore sur une espèce d'illuminés se disant *théosophes* qui les avait précédés en France : rapprochons ce que je viens de dire de cette *liste de sang* d'un fait auquel j'avais longtemps refusé d'ajouter foi. On sait que le château d'Ermenonville, appartenant au sieur Girardin, était un repaire de cet illuminisme ; on sait que là, sous prétexte de ramener les hommes à l'âge de la nature, régnait la plus horrible dissolution de mœurs. Le fameux charlatan appelé Saint-Germain présidait à ces mystères, il en était le Dieu et avait aussi sa *liste rouge*. Le chevalier de Lescure en fit la triste expérience; il voulait renoncer à cette affreuse association, peut-être même la dévoiler; un poison fut mêlé à son breuvage et il dit positivement au marquis de Montroi, qu'il mourait victime de cette infâme horde d'illuminés.

Cette secte atroce, née des délires de Swedenborg, avait passé successivement à Avignon, à Lyon, à Paris. Ses adeptes, au nombre de cent vingt-cinq à cent trente, avaient, en 1781, formé un club rue de la Sourdière ; Savalette de Lange en était le chef. Le comte de Saint-Germain y avait des rendez-vous; une députation spéciale y appela Cagliostro; Diétrich en était secrétaire, enfin Condorcet, auquel il ne manquait que les complots de Weishaupt à connaître. Que le lecteur observe bien de quels membres se composait cette loge, nous aurons à y revenir pour expliquer de grandes horreurs.

Il y avait encore, à Paris, deux loges d'autant plus remarquables qu'elles montrent comment les conjurés se distribuaient et se classaient, pour ainsi dire d'eux-mêmes, suivant l'espèce d'erreur ou d'intérêt qui les entraînait dans le complot. L'une était la *loge des nœuf sœurs*, c'était celle des *philosophes*, l'autre, appelée la *candeur*, se composait plus spécialement de maçons décorés de titres de noblesse.

La loge des neuf sœurs avait pour dupe-protecteur le malheureux duc de la Rochefoucauld et, pour vénérable, Pastorel, dont le rôle révolutionnaire eût moins étonné si l'on eût mieux connu celui qu'il jouait dans le secret des loges. On y voyait encore ce Condorcet dont le nom se trouve partout où l'on voit celui de quelques conjurés ; avec lui, toute la liste des

sophistes, Brissot, Garat, Dolomieu, Lacépède, Bailly, Camille Desmoulins, Cerutty, Fourcroy, Danton, Millin, Lalande, Bonne, Château-Randon, Chenier, Mercier, Gudin, Lametterie, de la Salle et ce Champfort, pour qui la Révolution de l'égalité et de la liberté n'allait pas assez vite jusqu'à ce qu'elle le chargea de chaînes et que son philosophisme ne lui montra plus de liberté que dans le suicide. Parmi les abbés, on y voyait Noël, Pingré, Mulot. Ces deux derniers, avec Lalande, étaient de plus membres des Comités secrets du Grand-Orient. Dom Gerle vint les joindre aux neufs sœurs avec Rabaud de Saint-Etienne et Pethion. Fauchet se hâta de passer à la *Bouche de fer* avec Goupil de Prefeln et Bonneville ; quant à Siéyès, le plus zélé de cette loge, il s'en était composé à lui-même une nouvelle au Palais-Royal appelée le *club des vingt-deux*; c'étaient les élus des élus.

L'opinion révolutionnaire dominante aux *neuf sœurs* peut s'apprécier par les ouvrages de ses membres. Il leur fallait un roi soumis à leur égalité et dictant la loi par eux, ou bien, plus de roi pour ces prétendus sages.

D'autres frères, pleins d'autres projets, mariaient leur ambition avec la liberté et l'égalité maçonniques dans la *loge de la candeur*, balbutiant déjà *les droits de l'homme* et proclamant d'avance l'*insurrection le plus saint des devoirs*.

Lafayette, disciple de Siéyès, y rêvait la gloire de Washington. On y voyait les Lameth, Montesquiou, Chabrillant et Custine : là aussi étaient des hommes plus spécialement dévoués à Philippe d'Orléans, Laclos, la Touche, Sillery et d'Aiguillon qu'on vit le 5 octobre, à Versailles, au milieu des furies de la Halle, coiffé, vêtu, armé comme elles ; le marquis de Luzignan, le prince de Broglie et Guillotin, le seul frère non titré, qui éprouva bientôt la puissance de la loge lorsque, cité au Parlement pour un écrit séditieux, il vit accourir en sa faveur des milliers d'adeptes.

Tel était l'état des loges et des frères-maçons les plus importants à l'arrivée des députés de l'illuminisme germanique. Le commun des auteurs les fait descendre rue Coq-Héron et remplir leur mission à la loge du *contrat social*, mais je suis assuré, par plusieurs francs-maçons, que c'est du Comité des *amis réunis* que partit l'invitation à venir délibérer avec les députés allemands, je ne puis donc m'en tenir aux auteurs qui les font descendre au *contrat social* et attribuent à cette loge les comités politiques établis après leur arrivée. C'est au Comité des *amis réunis* que Mirabeau adressa ses frères arrivés d'Allemagne. Savalette et Bonneville avaient fait de ce Comité le point central des adeptes les plus ardents, là se rendaient aux jours convenus et indifféremment de toutes les

loges parisiennes, tous ceux que la secte appelait, dans ses derniers conseils, les élus philalethes, les élus kadosch ou rose-croix, ceux de la Sourdière, des neuf sœurs, de la candeur et même des Comités les plus secrets du Grand-Orient. C'était le rendez-vous des frères voyageurs arrivant d'Avignon, de Lyon ou de Bordeaux ; les frères arrivés d'Allemagne avec les nouveaux mystères ne pouvaient trouver, dans Paris, un centre plus favorable à leur mission. C'est là qu'ils exposèrent l'objet et l'importance de leur Commission. Le Code de Weishaupt fut mis sur le bureau et des commissaires furent nommés pour l'examiner.

Mais ici les portes du ténébreux Sénat se ferment sur l'histoire. Je ne me flatte pas d'y pénétrer pour rendre les détails des délibérations. Je connais bien des frères qui conservent encore le souvenir général de la députation ; ils l'ont vue se rendre dans différentes loges, mais ce n'était pas dans ces sortes de visites que se traitait l'alliance à conclure. Tout ce que mes mémoires en disent, c'est que les négociations durèrent longtemps, qu'elles se terminèrent par la résolution d'introduire les nouveaux mystères dans les loges françaises, sans rien changer à leur ancienne forme, de les illuminiser sans même leur faire connaître le nom de la secte qui leur apportait ces mystères, et de ne prendre, dans le Code de Weis-

haupt, que les moyens convenables pour hâter la Révolution. Mais les faits qui suivirent de près ont parlé pour l'histoire; rapprochant les époques, il nous sera facile d'en conclure ce que la Révolution française doit à la fameuse ambassade.

Mes mémoires et les personnes les plus instruites fixent l'arrivée de ces députés à la première convocation des notables, dont l'Assemblée s'ouvrit le 22 février 1787. C'est, en effet, dès cette même année que se manifeste parmi les francs-maçons français, l'influence du Code de Weishaupt. D'abord, en cette année disparaissent les mystères des *amis réunis* et des autres loges livrées à la mysticité simulée des martinistes. Le nom même de *philalèthe* semble oublié. Une nouvelle tournure est donnée aux secrets maçonniques, un nouveau grade est introduit dans les loges. Ce nouveau grade conservait les emblèmes et le rite maçonnique, mais le fond des mystères était calqué sur le discours de l'hiérophante épopte illuminé. Le discours de l'initiant *chevalier du soleil* ou *kadosch* n'était rien en comparaison de celui-ci. Le franc-maçon dont je tiens ce renseignement avait reçu tous les autres grades; cependant, il refusa l'affiliation, mais la plupart des frères qui composaient sa loge furent tellement électrisés qu'ils devinrent les moteurs les plus ardents de la Révolution.

Jusqu'à ce moment, il était mal aisé de juger par la disposition des loges françaises quelle révolution l'emporterait. Je connais des maçons qui, dans le grade de kadosch, avaient juré haine à tout culte et à tout roi et qui n'en étaient pas moins décidés pour la monarchie ; l'esprit français, dans la plupart des cœurs, l'emportait sur l'esprit maçonnique. Il fallait triompher de cette opinion ; or, c'est dans son grade d'épopte que Weishaupt avait posé les principes, pressé les conséquences et enflammé les cœurs de la rage dont il brûlait lui-même ; tel fut aussi l'effet de son *épopte maçonnisé.*

L'épopte de Weishaupt exhorte ses adeptes à se fortifier par la multitude ; c'est aussi à l'époque du nouveau grade et du départ des députés que l'on voit les loges se multiplier. Les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se remplissent de portefaix, de crocheteurs francs-maçons ; les adeptes répandus dans les bourgs et les villages se mettent à établir des loges où les derniers artisans viennent entendre parler de liberté et d'égalité ; les officiers des gardes françaises quittent les loges en les voyant se remplir de leurs subalternes.

C'est à cette époque que s'établissent dans Paris, une foule de clubs, de comités *régulateurs.* de comités *politiques.* Tous ces clubs délibèrent, leurs résolutions sont portées au Comité de correspondance du Grand-Orient, et partent de

là pour les Vénérables de province. Le dernier de ces clubs régulateurs n'est autre chose que l'aréopage transporté d'Allemagne à Paris. Au lieu de Spartacus, Philon, Marius, c'est Mirabeau, Siéyès, Savalette et Condorcet.

Les instructions arrivent jusqu'aux extrémités et tous les Vénérables sont avertis d'en *accuser réception et de joindre à leurs réponses le serment d'exécuter fidèlement tous les ordres qui arriveront par la même voie*, ceux qui hésiteront sont menacés de l'*aqua tophana* et des *poignards* qui attendent les traîtres.

Les frères que ces ordres révoltent n'ont pas d'autres ressource que de quitter la loge ; des frères plus zélés prennent leur place et se pressent jusqu'au moment où vont s'ouvrir les Etats-Généraux. Le jour de l'insurrection générale est fixé au 14 juillet 1789. En ce jour, les cris de liberté et d'égalité se font entendre hors des loges. Paris est hérissé de haches et de piques ; la Bastille est tombée ; les courriers en portent la nouvelle aux provinces et reviennent en disant que partout ils ont vu les villages et les villes en insurrection. L'art des correspondances a fait sortir les frères de leurs loges et la France a offert le spectacle d'un million de furies, au même jour, poussant partout les mêmes cris et, au nom de la liberté et de l'égalité, exerçant partout les mêmes ravages.

Quels hommes ont, jusqu'ici, présidé à ces

premiers désastres ? Toute l'histoire nous montre un nouvel antre où, sous le nom de *club breton*, Mirabeau et Siéyès, Barnave, Chapellier, La Coste, Glezen, Bouche, Pethion, c'est-à-dire l'élite des adeptes de la capitale et des provinces, a fixé par l'art des correspondances, l'instant et le mode de l'insurrection ; mais ils n'en sont qu'à leurs premiers forfaits, il leur tarde de sortir des ténèbres. C'est dans un temple du Dieu de l'Evangile, c'est dans l'église de ces religieux appelés *jacobins*, que Mirabeau appelle tous les adeptes des loges parisiennes ; c'est là qu'il s'établit avec ces mêmes hommes qui formaient son *club breton*. Dès cet instant, ce temple n'est plus connu dans l'histoire de la Révolution, que sous le nom de *club* ; le nom de ces religieux qui jadis le faisaient retentir des louanges du Dieu vivant, passe à la horde qui en fait l'école de ses blasphèmes et le centre de ses complots. La malédiction une fois prononcée sur cette dénomination, il était juste qu'elle dît à elle seule tout ce qui existait de sophistes de l'impiété conjurés contre Dieu et son Christ, de sophistes de la rébellion conjurés contre Dieu et les rois, de sophistes de l'anarchie conjurés contre toute socité.

C'est dans cet antre que nous conduit enfin la tâche que nous nous sommes imposée, celle de suivre tant de sectes conspiratrices depuis leur origine jusqu'à l'instant qui nous les

montre toutes coalisées, toutes ne formant plus que ce monstrueux ensemble d'êtres appelés *jacobins*, toutes s'y unissant par les mêmes serments, sophistes et adeptes des arrière-loges, rose-croix, chevaliers du soleil, kadosch, disciples de Voltaire et de Jean-Jacques, adeptes des Templiers, disciples de Swedenborg et de Saint-Martin, époptes de Weishaupt, tous ici travaillant de concert aux bouleversements et aux forfaits révolutionnaires.

Il n'est plus cet impie qui, le premier, jura d'écraser le Dieu de l'Evangile, mais ses complots subsistent, ses élèves sont encore pleins de vie. Nous les avons vus naître dans leurs lycées académiques, longtemps ils promenèrent leurs blasphèmes de coteries en coteries, sous les auspices des duchesses d'Anville, des marquises du Deffand, des dames Geofrin, l'Espinase, Necker et Staël ; leurs conspirations se concentrèrent pour un temps chez Holbach ; maintenant, ils sont tous au club des jacobins et là, ils ont quitté jusqu'au manteau de leur philosophie ; les voilà tous couverts du bonnet rouge. Tous ! Condorcet, Brissot, Bailly, Garat, Cerutty, Mercier, Rabaud, Cara, Gorsas, Dupin, Dupont, Lalande, athées, déistes, encyclopédistes, économistes, soi-disant philosophes de toutes les espèces, ils sont tous sur la liste des jacobins, comme ils le furent sur la liste des

rebelles et sur celle des impies. Ils y sont avec les bandits de Philippe d'Orléans, avec tous les apostats de l'aristocratie, avec les judas du clergé, avec le duc de Chartres, le marquis de Montesquiou, de la Salle, de Pardieu, Latouche, Lameth, de Broglie, Beauharnais, Saint-Fargeau, Siéyès, Périgord, Noël, Chabot, dom Gerle, Fauchet et ses intrus.

Cette réunion de tant de conjurés et de tant de systèmes avait commencé à l'arrivée de Bode ; il est incontestable qu'elle se trouve consommée au club des jacobins. Pour être jacobin, tout comme pour devenir rose-croix illuminé ou frère de Weishaupt, l'initié jurera soumission entière et absolue aux décisions des frères. Il jurera d'observer et de faire observer tous les décrets *rendus en conséquence des décisions des frères* par l'Assemblée nationale. Il jurera qu'il s'engage *à dénoncer au club, tout homme dont il aura reconnu l'opposition à ces décrets*. Enfin, il jurera d'exécuter tout ce que les membres de ce club ordonneront, *même les ordres qui pourraient répugner à sa conscience.*

Pour le club jacobin comme pour les arrière-loges illuminées, il est des lois d'exclusion et de proscription, une *liste noire* et une *liste rouge.* Le nom des frères ne s'y trouve jamais en vain. Paris a lu leurs noms plus d'une fois, il les a vus périr sous la hache. (*Brissot à ses commettants.*)

Ainsi, tout est le même dans cet antre des

jacobins que dans les arrière-loges dont il a pris la place : identité d'adeptes, identité d'objet, de principes, de complots, de moyens, de sentiments. Ils ont perdu jusqu'aux noms qui les distinguaient les uns des autres, ils ne sont plus que des jacobins.

Cependant, il est un ordre à observer dans l'inondation de ces fléaux. Il est un vœu commun à tous, celui de renverser tout ce qui existe et d'établir leur *égalité* et leur *liberté* sur un nouvel ordre de choses, mais pour ce nouvel ordre de choses, il est des vœux qui s'entrechoquent. Tous détestent le Dieu de l'Evangile, mais il faut aux uns le Dieu de leur philosophisme et le philosophisme des autres ne souffre point de Dieu. Il faut à Lafayette un roi-doge sous l'empire du peuple-souverain. Il faut, pour Philippe, qu'il n'y ait point de roi ou qu'il le soit lui-même. Il ne faut à Diétrich, à Condorcet, à Babeuf, que l'homme-roi, n'ayant que lui pour maître. Les forfaits se graduent ainsi que les mystères. J'essaierai encore de dire dans quel ordre la Révolution française les a développés et j'appliquerai sa marche successive à celle des diverses sectes qui l'avaient si profondément méditée.

CHAPITRE XII

Application des trois conspirations a la Révolution française.

Les disciples de Montesquieu et de Jean-Jacques l'avaient dit dès l'année 1770 : « C'est par une Assemblée des députés nationaux que l'homme doit être rétabli dans ses droits primitifs *d'égalité et de liberté* et le peuple dans ses droits imprescriptibles de *souveraineté législative.* » Dès lors, les adeptes sophistes avaient prononcé que le grand obstacle à ces prétendus droits était dans cette antique distinction des trois Ordres, le clergé, la noblesse et les communes. Obtenir la convocation des Etats-Généraux, anéantir la distinction des trois Ordres, tel devait donc être et tel fut, en effet, le premier des moyens révolutionnaires.

Le vide que Necker avait laissé dans le trésor public et les désordres d'un siècle sans mœurs avaient réduit un monarque, conservant presque seul les mœurs antiques, à convoquer les notables de son empire. C'est le prétexte que les conjurés saisissent pour hâter cette Assemblée nationale où doivent triompher tous leurs complots ; tout ce que la sagesse des notables pourra suggérer à Louis XVI est rejeté d'avance. Le premier acte de Philippe

d'Orléans est une protestation solennelle contre les dispositions de Louis XVI pour subvenir aux besoins de son peuple. Dans ses manœuvres contre le souverain, il s'unit à tous ces magistrats que distinguait alors l'esprit de faction : Déprémenil, Monsabert, Sabatier et à ce Frereau qui votera un jour la mort du roi. A force d'intrigues, il obtient la première demande formelle des Etats-Généraux. La fermentation des esprits fait hésiter Louis XVI, Philippe ajoute à la fermentation, il solde les émeutes. Louis XVI croit enfin devoir accorder les Etats-Généraux ; alors, la secte, qui les doit à d'Orléans, n'a plus besoin que d'un ministre qui dirige la convocation dans le sens de ses complots. Ce sera précisément celui des conjurés qui a ouvert l'abîme. Ce sera ce Necker, dont la perfide politique a ruiné le Trésor, ce Necker, l'homme des grands sophistes de l'impiété, dont les complots se trament dans sa maison comme au club d'Holbach. Louis XVI croit avoir trouvé en lui l'homme qui doit sauver la France, il lui confie le soin de convoquer les Etats-Généraux, c'est l'homme qu'il fallait pour en faire l'empire de tous les conjurés.

Il sait que leur espoir est dans la multitude ; que leur grand obstacle serait dans l'antique distinction des Ordres; que c'est dans le Tiers-Etat que dominent les tribuns de la sédition.

Pour assurer à ces tribuns l'empire des suffrages, il commence par doubler aux Etats les députés du Tiers. Ils arrivent en force et se déclarent, à eux seuls : Assemblée nationale ; ils demandent que les suffrages cessent de se peser par *Ordre* et se comptent par *tête.* Louis XVI ordonne en vain le maintien des trois Ordres, les conjurés protestent, leur président Bailly les appelle à un nouveau théâtre, et le *Jeu de Paume* reçoit le serment de la révolte. Necker s'apitoiera un jour sur les forfaits et les désastres de la Révolution ; qu'il n'en soit pas moins gravé sur son tombeau : « C'est lui qui les a faits. »

Désormais, les conjurés se déclarent eux-mêmes *Assemblée nationale,* ils se sont arrogé le droit de faire la loi ; leurs secrets peuvent sortir de leurs loges sous le titre de *Droits de l'homme,* ils vont être la base de la Révolution.

Il faut maintenant aux conjurés une force tirée du sein même du peuple, qu'ils puissent diriger à leur gré, ou pour, ou contre lui, suivant qu'ils le verront docile ou revêche à leurs vœux. Tout a été prévu, les sophistes ont dit depuis longtemps : « Oh ! que nous aurions » fait un grand pas, si nous étions délivrés de » ces mercenaires, une armée nationale se » déclarerait pour la liberté. » (Lett. att. à Montesquieu, t. II de ses *Mémoires.*) Les sophistes ne l'ont point oublié ; déjà leur

armée nationale est formée et c'est du fond des loges qu'est parti le signal. Savalette de Lange, le président du Comité des *amis réunis*, s'est présenté aux municipes parisiens et voici sa harangue : « Messieurs, je suis caporal, voici » des citoyens que j'ai exercés à manier les » armes pour la défense de la patrie ; je ne me » suis point fait leur général, nous sommes tous » égaux, mais j'ai donné l'exemple. Ordonnez » que tous les citoyens le suivent ; que la » nation prenne les armes et la liberté est » invincible. » La motion de Savalette est à l'instant changée en décret. Le lendemain, l'armée des nationaux parisiens se forme et bientôt les provinces de tout l'Empire en comptent des millions.

Désormais, à la tête des nationaux, Lafayette les emmènera à Versailles, il en entourera Louis XVI sous prétexte de veiller à sa défense. Le roi ne sait pas quels hommes ont fait le vœu de le voir habiter dans Paris le palais de ses pères ; il croit se confier à l'amour de son peuple, il ne fait que céder à l'impulsion des conjurés. Il ne sait pas que c'est leur dernière ressource pour ne pas perdre les fruits de l'affreuse nuit du 5 octobre. Chacun de ces décrets qui vont successivement anéantir la religion et la monarchie, doit couter une émeute, il faut que les lanternes et les piques soient toujours là pour forcer les suffrages, effrayer le monarque

et prévenir les réclamations. Désormais, captif dans Paris, Louis XVI sera habituellement sous la main des brigands soudoyés par Necker et d'Orléans. Lafayette proclamera dans l'insurrection *le plus saint des devoirs* ; elle sera sans cesse à l'ordre du jour. Mirabeau, Chapellier et Barnave en fixeront l'heure et l'objet ; leurs ordres passeront de leur antichambre aux jacobins et aux faubourgs et, chaque jour, à l'heure convenue, le roi, le clergé, la noblesse, se verront entourés d'une populace dont les conjurés dirigeront les cris et les fureurs.

Ici se termine ce que j'ai appelé les préliminaires de la Révolution. Necker a fait de son Assemblée nationale ce qu'il voulait en faire et l'a conduite dans cette ville où il voulait la voir ; c'est ici que, dans la marche tracée par les sophistes pour *écraser l'infâme*, s'ouvre la guerre des lois contre le Christ.

Commencer par ôter à l'Eglise ses corps religieux et priver le reste de ses ministres de leur subsistance, miner sourdement l'édifice et employer enfin la force, tels étaient les moyens combinés par les sophistes pour renverser les autels du christianisme. Substituer à ces autels ceux du grand architecte de l'univers, à l'Evangile la lumière des loges, au Dieu de la révélation le Dieu de la raison, tels étaient les mystères les plus modérés des arrière-loges maçonniques; substituer au christianisme de

nouvelles religions et les donner au peuple en attendant qu'il s'accoutume à se passer de toutes ; étouffer tout ce qui pourrait s'opposer à l'empire de l'athéisme, tels sont les vœux de l'épopte, du régent, du mage illuminés. De tous ces vœux, de tous ces complots, quel est celui dont la Révolution n'a pas rempli l'objet ?

Les vœux de religion, d'abord suspendus et bientôt abolis, le clergé dépouillé de sa propriété, les vases sacrés profanés et pillés, ce n'est encore là que les préliminaires de cette guerre que la Révolution vient faire à l'Eglise chrétienne. Il reste à cette église sa foi, son vrai trésor, et Mirabeau a prononcé qu'il faut le lui enlever ; que si la France n'est pas décatholicisée, la Révolution n'est pas consolidée. A cette décision succèdent les décrets d'une constitution qu'il appelle civile et dont il fait le Code du clergé. C'est la constitution du schisme et de l'apostasie. C'est la première religion créée pour accoutumer le peuple à ne plus en avoir aucune. Fondée sur les principes mêmes de la liberté et de l'égalité révolutionnaires, elle constitue le peuple souverain dans le sanctuaire, comme il s'est constitué souverain auprès du trône.

Malgré tous les dehors dons elle s'enveloppe, les évêques ont démêlé l'artifice ; ils ont offert leurs têtes et refusé le serment de l'apostasie. Bientôt, tous ces pasteurs fidèles, chassés de

leurs églises, abreuvés de calomnies et d'outrages, éprouvent tout l'effet des comités législateurs : *osez tout contre le clergé, vous serez soutenu.* Déjà, le culte national n'est plus que celui du parjure, les prêtres sont massacrés et le temple le plus magnifique que la France eût élevé à Jésus-Christ n'est plus que la mosquée de Voltaire, de Jean-Jacques, de Mirabeau le *Panthéon* des dieux que la France s'est faits des coryphées de son impiété.

Ce n'est là encore que l'œuvre des premiers législateurs révolutionnaires ; bientôt de nouveaux serments plus insidieux sont proposés aux prêtres ; leur constance fatigue ; les réfractaires à leur Dieu ne voient plus en eux que des réfractaires à la loi : aux décrets d'apostasie succèdent des décrets de déportation ; les municipalités ont eu soin d'entasser dans les temples, changés en vastes prisons, ces prêtres à déporter ; les brigands sont à la porte avec leurs piques ; c'est le jour des adeptes-bourreaux exercés dans les derniers mystères à venger Abiram, à frapper les victimes, à arracher le cœur, à porter en triomphe les têtes des prétendus profanes. Quand l'historien peindra ces jours d'atrocités, qu'il se souvienne du serment des kadosch et des hommes sur qui doit tomber la vengeance; qu'il suive, au fond des loges, les brigands que Philippe y fit entrer, il sera moins surpris de voir tant de prêtres immolés à la

haine des adeptes et aux mânes du fondateur.

Contre l'espoir des conjurés, le peuple a refusé d'imiter les brigands ; il n'est pas mûr pour tant d'atrocités, les bourreaux manquent aux conjurés bien plus que les décrets de leur seconde Assemblée ; il n'en est pas moins vrai de dire que, dès lors, il ne tint pas à eux de consommer l'œuvre de la première. Sous celle-là, ils ont ruiné et chassé de leurs temples tous les prêtres fidèles à leur Dieu, sous celle-ci, ils les ont immolés par hécatombe ; ce n'est qu'en frémissant qu'ils en voient les restes échapper à leur rage et porter aux nations étrangères le spectacle de tant de milliers de pasteurs exilés pour leur foi au Dieu de l'Evangile.

Jusqu'ici, cependant, la secte n'a pas dit par quel culte elle veut remplacer celui de nos pères. Il n'est plus, en France, d'église pour les catholiques ; mais les intrus constitutionnels, les enfants de Luther et de Calvin, prononcent encore dans leurs temples le nom de Jésus-Christ ; la troisième Assemblée lève le masque. Les hiérophantes de Weishaupt ont dit dans leurs mystères qu'il viendrait un temps où *la raison serait le seul Code de l'homme*; l'adepte Hébert paraît avec ce Code ; il n'est plus pour la France que le culte de la Raison. C'est celui du suprême délire ; les prostituées de Vénus se présentent et on en fait l'image de la Raison. Que nul encens ne brûle désormais, si ce n'est

autour de cette idole. C'est le temps d'étouffer *dans son germe* tout ce qui existe d'évangélique ; d'abolir jusqu'à la mémoire du Dieu des chrétiens, de ses saints, de ses fêtes. Leurs jours sont effacés du calendrier, l'ordre des semaines, des mois, des années, est changé, le dimanche est aboli ; il rappelait au peuple le repos et l'existence d'un Dieu créateur. S'il reste encore quelques prêtres, qu'ils abjurent jusqu'au caractère de l'ancien sacerdoce ou qu'ils périssent sous la guillotine ou dans les eaux. C'est le règne des conjurés Hébert et Robespierre.

Les tyrans se divisent et se dévorent entre eux, la Révolution a elle-même ses révolutions. Au milieu de ces vicissitudes, l'impiété change ses formes et ne se désiste pas de sa guerre contre l'Evangile et les prêtres. Le peuple ne veut pas de religion sans Dieu, Robespierre lui donne pour un temps l'*Etre suprême*, la Réveillère-Lépeaux arrive avec son culte théophilanthropique ; c'est le quatrième inventé par la secte ; ce sont encore les *mages* de Weishaupt inventant culte sur culte, Dieu sur Dieu, pour que le peuple, enfin, se lasse de tout Dieu.

Ainsi se développent au grand jour les trames si longtemps ourdies dans les ténèbres par les sophistes de l'impiété. Ainsi, la Révolution est venue accomplir ce vœu de leurs mystères : « Détruisons, écrasons, anéantissons le Christ,

sa religion et ses prêtres. » Les adeptes ont dit aussi : « Ecrasons le monarque et son trône ; » et la Révolution est venue accomplir ces vœux aussi fidèlement que leurs vœux contre l'autel.

Ici, que de forfaits, que d'atrocités ! Que l'historien ne perde jamais de vue la secte qui les enfante. Qu'il en suive la marche : les acteurs auront beau varier, les législateurs se succéder, tous sortiront des mêmes antres où les adeptes ont formé leurs complots. Toujours l'égalité et la liberté en seront les principes. Dans la Révolution de cette égalité et de cette liberté, les crimes s'entrelacent. C'est aujourd'hui contre le Christ et son sacerdoce ; ce sera demain contre le monarque et la noblesse ; après demain contre les riches, pour reprendre de nouveau contre l'autel et contre le trône, contre les riches et contre les nobles, mais tous ces conseils sortent de ce repaire où nous avons vu les adeptes réunis sous le nom de jacobins. Leurs premiers conjurés législateurs, Mirabeau, Siéyès, Barnave, d'Orléans, Lafayette, Lameth, Chabroud, Grégoire, Pethion, Bailly, Rabaud, et tout ce qu'ils appellent les députés de la montagne passent habituellement de la tribune des jacobins à celle du manège. Là se combine une première constitution, dont l'objet est de faire du trône ce qu'ils ont fait de l'autel, de dépouiller Louis XVI, de l'affaiblir, de lui ôter l'affection de son peuple, de lui enlever chaque

jour une partie de son autorité ; une constitution qui ne laisse à Louis XVI que son titre de roi, captif dans son palais entouré de brigands. Comme les prêtres ont opposé les devoirs du sacerdoce, il oppose les devoirs du monarque ; comme eux, il réclame la liberté ; il croit l'avoir trouvée dans sa fuite à Varennes. Le traître Lafayette ne le laisse un instant dans l'illusion que pour le ramener couvert d'opprobres et resserrer les liens à son retour. Bien des personnes ont voulu croire que Lafayette n'avait pas été prévenu du départ du roi, mais voici la vérité des faits ; une femme Rochereuil avait été attachée à la personne de la reine, la confiance qu'on avait en elle la mit à portée de connaître exactement ce qui se méditait et, le 10 juin, elle en dénonça les préparatifs à Lafayette, à Gouvion et au Comité des recherches de l'Assemblée nationale. Elle eut, avec eux, onze conférences en l'espace de neuf jours. D'après ces dénonciations, Lafayette chargea treize officiers de confiance de faciliter l'évasion ; ses ordres furent donnés sur la route, Drouet fut prévenu du rôle qu'il avait à jouer, et tout le reste de la fatale journée de Varennes se conçoit aisément.

Louis sanctionne dans les fers cette constitution de l'égalité et de la liberté ; il porte encore le nom du roi ; mais d'autres adeptes législateurs arrivent pour former une seconde

Assemblée nationale, ils suivent les errements de leurs prédécesseurs ; chaque jour de nouveaux décrets plus outrageants pour le monarque, chaque jour des émeutes contre l'Eglise et contre le trône; le temps arrive enfin de porter les derniers coups à l'un et à l'autre ; ils prononcent le décret qui suspend pour lui le titre de roi et proclament, à partir de ce jour, la nouvelle ère de l'égalité et de la liberté.

La véritable trame de tant de forfaits n'a pas encore été assez dévoilée ; elle fut toute ourdie par Brissot. La secte lui fournit des coopérateurs, mais il fut constamment le chef de la conspiration du 10 août ; il la trama pendant un an entier. Initié à tous les mystères du club d'Holbach et disputant à Condorcet même le premier rang parmi les sophistes voltairiens, il n'était arrivé à l'Assemblée qu'en se félicitant de pouvoir remplir cet oracle qu'ils avaient prononcé depuis tant d'années : *Le sceptre des Bourbons sera brisé et la France sera érigée en République.* A peine assis parmi les législateurs, il chercha parmi les adeptes, ceux à qui il pourrait s'ouvrir sur le projet de renverser ce fantôme de roi ; il retrouva toute sa haine dans le cœur de Péthion et de Buzot, de Vergniaud, Guadet, Gensonné et Louvet ; il en fit les premiers confidents de ses projets.

Dans le plan des conjurés, la France devait être d'abord inondée de journaux, de libelles,

de calomnies contre le roi et la reine ; bientôt, ils imaginèrent de révolter les puissances étrangères pour entraîner Louis XVI dans les horreurs de la guerre avec l'ennemi du dehors et triompher plus aisément de lui à l'intérieur ; ils excitent en même temps des troubles continuels pour en faire retomber l'odieux sur le roi et sur la reine ; dans le sein de l'Assemblée, sous prétexte d'écarter le danger dans lequel tant de séditions semblent mettre la France, ils composent ce Comité secret dont la faction fut appelée celle des *girondins*. C'est là que Brissot, à la tête de ses élus, prépare et rédige, dans le silence des complots, les décrets consommateurs de la rébellion. Alors, il appelle à Paris tous ceux que la Révolution a rassemblés dans le Midi sous le nom de Marseillais ainsi que les brigands de Brest ; il dévoile ses projets à tous les chefs des jacobins, à Barbaroux, Panis, Carra, Beaujois, vicaire intrus de Brest, de Besse, Galissot de Langres, Fournier le créole, Westermann, Kieulin de Strasbourg, Santerre, Antoine de Metz, Gorsas le journaliste. Les conseils se tiennent tantôt chez Robespierre, tantôt à l'hôtel du Soleil d'Or ; Siéyès, avec son club des vingt-deux et l'arrière-conseil des jacobins, fournit tous les moyens, Marat, Prudhomme, Millin et tous les journalistes ajoutent chaque jour aux calomnies contre le roi ; Alexandre et Chabot soufflent la rage aux faubourgs Saint-

Antoine et Saint-Marceau, Philippe d'Orléans les sert tous de son argent et de son parti. Le tocsin sonne, le 10 août est arrivé, la seconde Assemblée a consommé sa tâche ; Louis XVI est déclaré déchu de tous ses droits à la couronne ; du palais de ses pères, il est passé aux tours du Temple ; c'est là que la troisième Assemblée des législateurs conjurés viendra le prendre pour le conduire à l'échafaud et remplir les derniers serments des arrière-loges.

Si l'on hésite à voir dans cette marche celle de la secte, qu'on lise les aveux des adeptes eux-mêmes. Le temps est venu où ils se disputent la gloire de toutes les horreurs de cette désastreuse journée. Elle avait donné à Brissot le sceptre des jacobins ; Robespierre, Marat et Danton le lui arrachent et il veut le reprendre. Qu'on lise la *lettre* qu'il adresse *à tous les républicains de la France de la société des jacobins, 24 octobre* 1793, on y trouvera ces paroles :

« Les triumvirs Robespierre, Marat et Dan-
» ton m'ont accusé d'avoir provoqué la guerre.
» Si je ne l'eusse provoquée, la royauté exis-
» terait encore. — Ils craignaient la guerre
» faite par le roi ? Politiques à vue étroite !
» C'est précisément parce que ce roi parjure
» devait diriger la guerre, parce qu'il ne pou-
» vait la diriger qu'en traître ; parce que cette
» trahison seule le menait à sa perte. C'est par
» cela seul qu'il fallait vouloir la guerre du roi.

» — C'était l'abolition de la royauté que j'avais
» en vue en faisant déclarer la guerre — Les
» hommes éclairés m'entendirent le 30 dé-
» cembre 1791, quand, répondant à Robes-
» pierre qui me parlait toujours de trahison à
» craindre, je lui disais : Je n'ai qu'une crainte,
» c'est que nous ne soyons pas assez trahis,
» nous avons besoin de trahison, notre salut
» est là. — Les girondins réunis avec d'autres
» patriotes éclairés, préparaient les esprits à la
» déchéance du roi. — Ces esprits étaient bien
» loin encore, et voilà pourquoi je hasardais le
» fameux discours sur la déchéance, le 26 juil-
» let, discours qui, pour les hommes éclairés,
» n'étaient qu'une manœuvre prudente et
» nécessaire. — Il fallait louvoyer pour se
» donner le temps ou d'éclairer l'opinion
» publique, ou de mûrir l'insurrection. »

Ces dernières paroles nous manifestent une grande vérité dans la théorie des insurrections. Elles nous disent que ces insurrections qu'on nous donne pour les grands mouvements du peuple, de la majorité de la nation, ne sont précisément que les grands mouvements des factieux contre la majorité de la nation. On peut nous dire ici que la nation avait alors ses gardes nationaux. Oui, elle les avait, mais Brissot n'avait garde de les appeler ; il les avait vus accourir des provinces à la Fédération du 14 juillet, mais presque tous avaient donné

au roi et à la reine les marques les moins équivoques d'attachement. Que font les conjurés ? Ils appellent tous ces brigands appelés Marseillais, non qu'ils fussent Marseillais ou Provençaux, mais parce qu'ils étaient, pour la plupart, sortis des galères de Marseille ; ils leur donnent le nom de fédérés ; ils forcent la populace à marcher avec eux ; ils assassinent le commandant de la garde nationale pour la paralyser et ils appellent ensuite volonté du peuple, soulèvement de la nation, ce qu'ils nous montrent eux-mêmes n'avoir été que le soulèvement de leurs brigands contre la nation. C'est ainsi que s'est faite toute la Révolution.

On trouvera également toute l'histoire de cette atroce Révolution du 10 août dans les discours du député Louvet. On y verra les mêmes complots décrits avec la même jactance : « Nous voulions la guerre, nous autres jaco- » bins, parce qu'à coup sûr, la paix tuait la » République, parce qu'entreprise par nous, » ses premiers revers devaient purger à la fois » le Sénat, les armées et le trône. — Ils appe- » laient la guerre, tous les républicains dignes » de l'être ; ils osaient aspirer à l'honneur de » tuer la royauté même, de la tuer à jamais, » d'abord en France et dans tout l'univers. — » Ceux que tu appelles mes complices, dit-il » à Robespierre, c'étaient Roland, il avait dé- » noncé Louis XVI à la France entière ; Servan,

» Péthion, sa conduite vigoureuse et sage usait
» la royauté; Brissot, Vergniaux, Gensonné, ils
» faisaient d'avance le projet de la suppression.
» — Guadet, Barbaroux, ils arrivaient pour
» la journée du 10 avec les Marseillais, moi,
» j'écrivais la *Sentinelle* et tes éternelles van-
» teries me forcent à te rappeler qu'elle a
» contribué plus que le *Défenseur de la Cons-*
» *titution* à la Révolution du 10. »

Ainsi, ces conjurés législateurs ont fourni eux-mêmes à l'histoire la preuve de leurs complots. Louis n'est plus sur le trône; que nul des Bourbons, que nul des mortels ne puisse y prétendre. La royauté est abolie, la France est proclamée république. C'est le premier décret des nouveaux conjurés qui, sous le nom de Convention, succèdent à leur seconde Assemblée nationale. Pour en sanctionner l'égalité, que tout titre de supériorité, de déférence et même d'honnêteté soit proscrit comme celui de roi. Que toute dénomination autre que celle de citoyen soit bannie de la société. Que nul des émigrés ne puisse rentrer en France ; le décret de mort les y attend ; la même peine est prononcée contre tout homme qui osera proposer le rétablissement de la royauté.

Ainsi, la secte s'avance vers la consommation des mystères ; mais ce Louis qui fut roi, existe encore et les adeptes n'ont pas été en vain exercés, dans le grade de kadosch, à fouler aux

pieds les couronnes, à trancher la tête du mannequin des rois ; il faut qu'aux jeux atroces succèdent des vengeances réelles. Robespierre s'avance, laissons-le avec tous ses bourreaux. Il n'est que la bête féroce lancée par la secte. Ce n'est pas lui, c'est elle qui dévore Louis XVI et, dans Louis XVI même, distinguons la victime que la secte poursuit : ce n'est point sa personne qu'elle hait ; les jacobins eux-mêmes auraient aimé et vénéré Louis XVI s'il n'eût pas été roi ; ils font tomber sa tête comme ils abattent les statues du bon Henri ; il faut que tout ce qui annonce qu'il exista des rois, que tous leurs monuments, que tous leurs emblèmes soient livrés à la hache. Demandez-leur quel est son crime, ils l'ont dit assez haut. Il fut roi et notre vœu est la mort de tout roi. N'est-ce pas là le sens du jacobin Robert, quand il opine : « Je condamne le tyran à la mort et, en prononçant cet arrêt, il ne me reste qu'un regret, » c'est que ma compétence ne s'étende pas sur » tous les tyrans pour les condamner tous à la » même peine. » Et celui du jacobin Carra : « Pour l'instruction des peuples, dans tous les » temps et dans tous les lieux, et pour l'effroi » des tyrans, je vote pour la mort. » Et le jacobin Chabot ajoute : « Le sang des tyrans doit » cimenter la République; je vote pour la » mort. » Et le jacobin Boileau : « Les peuples » accoutumés à considérer les rois comme des

» objets sacrés, se diront : « mais il faut pour-
» tant que ces têtes de rois ne soient pas si
» sacrées, puisque le bras vengeur de la justice
» sait les frapper. » C'est ainsi que vous les
» pousserez dans la carrière de la liberté. Je
» vote pour la mort. »

Si la cause de la mort de Louis XVI n'est pas assez manifestée par ce langage, remontez à ce club des sophistes où Condorcet disait : « Il viendra un moment où le soleil n'éclairera » plus que des hommes libres, où les rois et » les prêtres n'existeront plus que dans l'his- » toire et sur les théâtres. » C'est une grande vérité historique que Louis XVI a péri sur l'échafaud parce qu'il était roi ; la fille des Césars a péri parce qu'elle était reine ; Mme Elisabeth a péri parce qu'il n'y a point de vertu, d'innocence, de magnanimité qui rachètent, aux yeux des jacobins, le crime d'être fille de roi ; Philippe d'Orléans a eu beau renier et son rang et son nom, prendre celui d'*Egalité*, pousser la bassesse jusqu'à voter la mort du roi, dès l'instant où la secte n'a plus eu besoin de sa scélératesse, il est mort parce qu'il fut de la race des rois.

Quelques fleuves de sang qu'il en coûte à la France pour arriver à ce période des complots contre la royauté, la secte et ses agents le voient couler partout avec des transports de cannibales. La guillotine est en permanence

à Paris ; elle se promène dans les provinces. Bientôt, elle ne suffit plus à leurs bourreaux, et des multitudes de victimes sont immolées par les fusillades ou englouties par les noyades. La secte insatiable de sang demande encore deux cent soixante-dix mille têtes par la bouche de Marat, et Le Bo dit aux communes de Montauban, effrayées du défaut de provisions : « Soyez tranquilles ; la France en a » assez pour douze millions d'hommes, il faut » que tout le reste soit mis à mort, et alors le » pain ne vous manquera plus. »

Nous frémissons, nous autres ; nous aimons au moins à faire retomber sur Robespierre ou sur Marat toutes ces atrocités ; mais le règne de Barnave a précédé Robespierre : ce n'est ni de Barnave, ni de Robespierre, c'est de la secte qu'est venu le serment de dénoncer parents, amis, frères et sœurs. Ce serment était celui des loges avant d'être celui des jacobins. C'est du lycée d'Holbach que Condorcet apprit à s'écrier en pleine Assemblée législative : « Que le monde périsse, plutôt que de sacrifier nos principes d'égalité. »

L'histoire dira peut-être un jour dans quels antres, toujours altérés de sang, la secte désignait les victimes, mais il en est un auquel je ramènerai mes lecteurs : c'est celui de la rue de la Sourdière, où dominait Savalette de Lange, celui qui avait accueilli les envoyés

illuminés, et ce Diétrich qui, le premier, en avait apporté les mystères en France. Le trait suivant dévoilera la source de bien des atrocités.

Dans le temps où commençait l'activité révolutionnaire, M. l'abbé Royou, déjà très connu par son zèle contre les sophistes, s'était vu réduit à quitter Paris pour échapper aux bandits du Palais-Royal. Il avait erré quelque temps de village en village, quand il rentra secrètement à Paris et vint chez moi vers 4 heures du matin : « J'ai vécu, me dit-il, » presque toujours chez des curés, bien accueilli » par eux, mais ne pouvant rester longtemps » chez les mêmes, de peur de les exposer aux » mêmes dangers que moi. Le dernier chez qui » je me retirai me devenait suspect, lorsqu'il » lui arriva une lettre de Paris, que je lui vis » lire avec un air qui ajoutait à mes soupçons. » Je saisis un moment pour entrer dans sa » chambre et j'y trouvai la lettre. Elle était » conçue en ces termes : « Votre lettre, mon » cher ami, a été lue en présence de tout le » club ; on a été surpris de trouver tant de » philosophie chez un curé de village. Soyez » tranquille ; nous sommes trois cents ; nous » désignons les têtes et elles tombent. Pour » ce dont vous parlez, il n'est pas temps encore; » tenez seulement votre monde prêt ; disposez » vos paroissiens à exécuter les ordres, il vous » seront donnés à temps. »

Cette lettre était signée *Dietrich, secrétaire.* Le club dont elle était partie s'était transporté au faubourg Saint-Honoré. Il y resta inconnu jusqu'au jour où, dans une orgie, tous les frères se piquèrent le bras et versèrent le sang dans leurs verres, qu'ils burent en criant : *A la mort des rois* !

C'est ainsi qu'il était donné à la secte, sous le nom de fraternité, par la nature même de ses principes, de dénaturer les cœurs, de provoquer la joie féroce des Marat, des Saint-Just, des Lebon, des Carrier, et la sérénité plus féroce encore des sophistes de la Révolution au milieu de ses fleuves de sang.

Mais Dieu, qui semble vouloir laver la France de ses iniquités, vient de donner au monde le spectacle de ses vengeances. Le Christ n'a plus d'autel en France, les rois n'ont plus de trône ; mais ceux qui ont renversé le trône et l'autel conspirent les uns contre les autres ; les déistes et les athées ont égorgé les catholiques : les déistes et les athées s'égorgent entre eux. Les constitutionnels ont chassé les royalistes, les républicains chassent les constitutionnels. Les démocrates de la République *une et indivisible* tuent les démocrates de la République *fédérée.* La Montagne guillotine la Gironde ; elle se subdivise en faction d'Hébert et de Marat, en faction de Danton et de Chabot, en faction de Cloots et de Chaumette, en faction de Robes-

pierre, qui les dévore toutes et qui sera, à son tour, dévorée par celle de Tallien et Fréron. Brissot, Gensonné, Guadet, Fauchet, Barbaroux et trente autres sont jugés par Fouquier-Tinville comme ils ont jugé Louis XVI. Pethion et Buzot, errants dans les forêts, succombent, minés par la faim. Condorcet s'empoisonne ; Valazé et Lebas se poignardent ; Robespierre n'est plus ; Siéyès leur reste encore; mais le ciel, pour le punir, lui donne ses cinq tyrans ou ses *pentarques*, Rewbel, Carnot, Barras, Letourneur, et La Reveillère-Lépaux. Tout tremble devant eux. Les déportations, la stupeur, l'effroi et les pentarques, voilà, en ce moment, les dieux qui règnent sur la France.

A travers cette succession de massacres et de factions, la secte semblerait avoir perdu le fil de ses complots. Non, elle n'a pas cessé un instant de le poursuivre. Contre ses pentarques eux-mêmes, elle a encore le dernier de ses mystères. Elle a dit : les débris des trônes et de toute société civile périront avec les débris de la propriété. Sous ses premiers législateurs, elle a d'abord anéanti celle de l'Eglise ; ensuite a disparu celle des nobles émigrés ; ceux de l'intérieur ont vu la leur fondre sous les confiscations. Bientôt, Bruissard, Robespierre et les deux Julien ont dit dans leurs confidences, ainsi que Weishaupt dans ses mystères, qu'il fallait écraser le négociantisme ; que là où il

y avait beaucoup de commerçants, il y avait beaucoup de fripons, et que la liberté ne pouvait y établir son empire et les spoliations, les réquisitions ont dépouillé les marchands, les bourgeois comme les nobles et l'Eglise. Et ce ne sont pas les derniers coups que la secte médite contre toute propriété, pour écraser enfin toute société. On en peut juger par l'adresse au peuple français, trouvée dans les papiers de Babœuf.

« Peuple de France, pendant quinze siècles,
» tu as vécu esclave. — Depuis six années, tu
» respires à peine, dans l'attente de l'indé-
» pendance et de l'égalité. — Toujours on a
» bercé les hommes par de belles paroles,
» jamais ils n'ont obtenu la chose avec le mot.
» — Depuis qu'il y a des sociétés civiles, le
» plus bel apanage de l'homme est sans
» contredit reconnu, mais l'égalité ne fut
» qu'une belle et stérile fiction de la loi.
» Aujourd'hui qu'elle est réclamée d'une voix
» plus forte, on nous répond : « Taisez-vous,
» misérables, l'égalité de fait n'est qu'une
» chimère. Vous êtes tous égaux devant la
» loi, que vous faut-il de plus ? » — Ce qu'il
» nous faut de plus ? — Législateurs, gouver-
» nants, riches, propriétaires, écoutez à votre
» tour :

» Nous sommes tous égaux : eh bien, nous
» voulons l'égalité ou la mort. — La Révo-

» lution n'est que l'avant-courrière d'une Révo-
» lution bien plus grande, bien plus solennelle,
» et qui sera la dernière. — Périssent, s'il le
» faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste
» l'égalité réelle. — La loi agraire ou le partage
» des terres fut le vœu instantané de quelques
» soldats sans principes ; nous tendons à
» quelque chose de plus sublime, de plus équi-
» table : LE BIEN COMMUN, OU LA COMMU-
» NAUTÉ DES BIENS ; plus de propriété indi-
» viduelle des terres ; la terre n'est à personne.
» Nous voulons la jouissance communale des
» biens de la terre ; les fruits sont à tout le
» monde. »

Sans doute, ils ont parlé trop tôt, les auteurs de cette adresse, mais qui ne voit, au moins, qu'ils ont parlé comme le hiérophante illuminé, l'homme-roi de Weishaupt ? Sans doute, la France ne s'est pas encore trouvée mûre pour le dernier complot, mais il est des adeptes qu'il faut envoyer à la découverte, qu'il faut mettre en avant, pour sonder le terrain, la secte dût-elle en être quitte en les désavouant. Si Babeuf est mort, ses complices vivent encore ; ils attendent d'autres temps.

Nous nous flattons que nos sciences éloigneront ces temps de barbarie, cette époque des hommes réduits à errer en nomades sans lois et sans magistrats, mais nos sciences mêmes, nous l'avons vu, sont-elles, pour la secte, autre

chose que la source de nos malheurs et du prétendu esclavage de nos sociétés ? (Grade du régent illuminé.) Pour peu qu'il soit sincère, le jacobin vous dira dans ses confidences : « A quoi bon vos académies et vos bibliothèques? faut-il tant d'études et de livres pour la seule vraie science ? Que les peuples sachent les droits de l'homme, ils en savent assez. » Je n'ai plus présent quel est le législateur qui a tenu ces propos à la tribune, mais je puis assurer qu'ils le furent dans les sociétés par Rabaud de Saint-Etienne et qu'ils furent même l'occasion de contestations assez vives, notamment avec M. Désiles.

Je sais qu'on nous parle du Musée et de l'Institut où la Révolution semble vouloir rendre la vie aux arts et aux sciences, mais qu'est-ce que ce lycée national auprès du géomètre Laplace, de l'astronome Lalande, du versificateur Chenier, du commentateur du Zodiaque Dupuis, de l'historien des montagnes La Metterie, consacrant toute leur science à prouver qu'il n'y a point de Dieu ? Voyez la secte sourire à leurs travaux ; ils la servent sans le savoir dans le grade même où ils se fixent, qu'elle agisse par les savants ou par les brutes, peu lui importe. Dans la Révolution française, elle a toujours su varier ses rôles, les distribuer comme ses grades et tendre toujours au dernier terme. Elle a eu contre Dieu

ses intrus, ses déistes, ses athées ; les premiers ont détruit les autels catholiques, les seconds ceux du calvinisme, du luthéranisme, les derniers ne laissent plus d'autels.

Contre la monarchie, la secte avait ses neckéristes, ses fayetistes, ses constitutionnels, ses girondins, ses conventionnels; c'est ici qu'elle a su varier, ménager et graduer ses rôles pour arriver à la dernière catastrophe. Siéyès prononce que le tyran mourra ; ce tyran, c'est Louis XVI. Necker le prend, le livre à la discrétion du Tiers législateur. Lafayette, Bailly leurs constituants, le reçoivent en cet état, ne lui laissent qu'un sceptre morcelé ; ils le quittent après avoir appris au peuple à le traîner de Versailles à la Grève, de Varennes aux Tuileries. Là, ils l'abandonnent entouré de bandits. Brissot et ses girondins n'avaient plus qu'à souffler sur le trône ; ils le hachent et Louis XVI passe des Tuileries aux tours du Temple. C'est là que Robespierre, Péthion et Marat vont le prendre pour le mener à l'échafaud. Je vois bien des acteurs différents ; je n'en vois pas un moins coupable que l'autre. Tout appartient aux mêmes complots de l'égalité et de la liberté. Tout cela sort des antres de la même secte. Tout cela est jacobin.

Dans la conspiration contre la propriété et la société, mêmes principes, même gradation dans les adeptes et dans les rôles. Les sophistes

irréligieux de toutes les classes dépouillent le clergé ; les sophistes de la jalousie bourgeoise dépouillent la noblesse ; les sophistes bandits dépouillent les bourgeois riches et les marchands; les sophistes athées brisent les derniers liens de la société.

En vertu de l'égalité, il faut qu'il n'y ait plus de propriété, ni pour l'Eglise, ni pour le noble, ni pour le bourgeois, ni pour personne ; il faut que la terre ne soit à personne et que ses fruits soient à tous.

En vertu de la liberté, Condorcet refuse d'obéir à Dieu, Brissot refuse d'obéir aux rois, Babeuf refuse d'obéir à la République, à des magistrats, à des gouvernants quelconques. Et d'où sont-ils sortis, tous ces hommes? Tous sortent du lycée des sophistes et des Loges des mystères ; tous ont pour pères Voltaire et Jean-Jacques, les vénérables kadosch et le Spartacus bavarois.

Ainsi, dans ses forfaits contre Dieu, contre les rois, contre les républiques même et les derniers vestiges de la société, tout, absolument tout dans la Révolution française nous montre la secte poursuivant sans cesse ses projets. Il ne lui a pas été donné encore, et nous espérons bien qu'il ne lui sera jamais donné d'en combler la mesure ; mais que l'esprit humain calcule, s'il le peut, tous les désastres que lui doit déjà la France, il lui restera toujours à

prévoir ceux qu'elle médite encore, à ne pas oublier cet avis des adeptes eux-mêmes que la Révolution française n'est que l'avant courrière d'une révolution bien plus grande et bien plus solennelle ; car la secte l'a dit : Ce n'est pas à un peuple que ses projets se bornent, ce sont tous les peuples qu'elle embrasse.

CHAPITRE XIII

Universalité des succès de la secte expliquée par l'universalité de ses complots

De tous les phénomènes de la Révolution française, le plus étonnant, et malheureusement aussi le plus incontestable, c'est la rapidité des conquêtes qui en ont déjà fait la Révolution d'une si grande partie de l'Europe. C'est la facilité avec laquelle ses armées ont arboré son drapeau tricolore et planté l'arbre de sa liberté désorganisatrice en Savoie, en Belgique, en Hollande, en Suisse, au Piémont, au Milanais et jusqu'à Rome même. L'envie de tout donner aux embûches de la secte ne m'empêchera pas de reconnaître que la Révolution doit une partie de ses victoires au génie, à la valeur et au caractère de ce peuple guerrier, terrible dans les chocs et s'exaltant au nom

d'une illusoire liberté, comme il l'eût fait jadis pour la monarchie.

Je conviens encore qu'elle doit une partie de ses triomphes à certains de ses chefs, dignes, par leurs talents, de servir une meilleure cause ; mais, dans cette immense étendue de conquêtes, il en est une grande partie dont nous ne pouvons pas chercher la cause dans les prodiges du courage. Nous avons vu des chefs sans expérience et sans mérite déconcerter la prudence des héros les plus consommés dans la science militaire. Malgré l'art des Vauban et des Cohorn, des citadelles se sont ouvertes à l'aspect seul de ces nouveaux vainqueurs, auxquels une seule victoire, et même une défaite, ont valu, en un jour, des contrées qui auraient coûté vingt combats aux Marlborough et aux Turenne. Par un nouveau prodige, les héros jacobins sont accueillis comme des frères par les peuples vaincus ; ils imposent le plus dur des jougs, les dévastations, les sacrilèges, et ils sont reçus aux acclamations d'une multitude que l'on dirait aller au-devant de son vainqueur.

Pour expliquer ce mystère, disons-le hardiment : des légions d'émissaires devancèrent partout les armées ; la secte avait fait marcher l'opinion, avant d'envoyer ses Pichegru et ses Bonaparte. Ses moyens étaient prêts, les traîtres étaient dans les forteresses pour en

ouvrir les portes ; ils étaient jusque dans les conseils des princes pour en faire avorter les plans. Pour montrer le véritable rôle de la secte, je remonte à ces temps où la Révolution française commence à éclore.

Dès les premiers temps de la Révolution, du centre des loges de France, de ce Comité du Grand-Orient de Paris, devenu le second aréopage de Weishaupt, part un manifeste adressé à *toutes les loges maçonniques*, chargées d'en faire l'usage convenable auprès des frères dispersés en Europe. Par ce message, toutes les loges sont sommées *de se confédérer et d'unir leurs efforts pour le maintien de la Révolution, de lui faire partout des partisans, des protecteurs, d'en exciter l'ardeur dans tous les pays.* Ce manifeste n'est pas douteux, Joseph II en eut un exemplaire signé : *Philippe d'Orléans.*

Jamais édit des princes ne fut plus efficace. Tous les journalistes se mettent aussitôt à célébrer la Révolution ; les écrivains suivent les journalistes. En Hollande, Paulus publie ses *Traités sur l'égalité* ; en Angleterre, Payne, ses *Droits de l'Homme* ; en Allemagne, Campe, son *Citoyen français* ; Knigge, sa *Profession de foi politique.* Le nom de *citoyen français* devient le grand titre de noblesse ; ils en font la récompense de ceux qu'ils voient se distinguer par ces productions incendiaires ; il soldent de vils écrivains : Nimis, Dorsch et Blau, pour

rédiger à Paris des feuilles périodiques destinées à porter au-delà du Rhin l'enthousiasme de leur Révolution ; ils dépensent en deux ans cinquante et un millions, pour préparer par ces moyens les voies à leurs armées.

Celui de ses héros qui devait le moins se promettre des succès, parce qu'il est le plus dépourvu de l'intrépidité et des talents qui font les grands capitaines, Custine, dès la première campagne, a étonné l'Europe par la prise de Spire, de Worms, et surtout de Mayence, mais que l'Europe sache où toutes ces conquêtes se préparèrent, et à l'étonnement succédera l'indignation contre les traîtres, adeptes de Weishaupt.

Condorcet, Bonneville et Fauchet ont distribué en départements la correspondance des propagandistes. Strasbourg est le centre qui réunit les adeptes français à ceux d'Allemagne. Là se signalent les chefs des loges illuminées, Stamm, et cet Hermann, dont le nom de guerre est Hiérophile, en attendant que l'Alsace lui donne, à plus juste titre, celui de Guillotineur, aussi bien qu'à son confrère Diétrich. Au-delà des frontières sont les adeptes correspondants de Worms et de Spire, Endemann, Peterson, Schweckard, Kœhler, Janson, Hulm, le chanoine Winckelmann, et surtout Bœhmer, professeur à Worms. Ces adeptes sont en parfaite intelligence avec ceux de Mayence, le colonel

Eickenmayer, Metternich, Benzel, Kolborn, Wedekind, Blau, Hauser, Forster, Haupt et Nimis.

Au moment où Custine entre en campagne, son historien nous le montre donnant sa confiance à ce même Stamm ; bientôt, une députation des principaux illuminés, à la tête desquels est Bœhmer, invite Custine à pénétrer dans le pays. Ils lui disent qu'ils sont une société nombreuse, au nom de laquelle ils lui promettent un entier dévouement ; ils lui font prendre Worms ; ils l'entraînent à Mayence, lui dictent la sommation qu'il doit faire au général Gimnich. Eickenmayer, qui possède la confiance de ce général, et le baron de Stein, envoyé de Prusse, s'unissent pour démontrer dans le Conseil la prétendue impossibilité de défendre Mayence ; les autres frères répandent l'alarme parmi les bourgeois ; la capitulation est signée, et Custine, avec dix-huit mille hommes seulement, et sans canon de siège, est maître, en trois jours, et sans coup férir, de ces remparts dont l'aspect seul le remplissaient d'effroi. Ainsi se prennent les villes où la secte domine.

Les armées ont leurs vicissitudes ; celle des Carmagnoles est chassée de Mayence, mais l'union entre les frères n'en est pas altérée ; des adeptes si fidèles à Custine, les uns disparaissent pour un temps et rentrent à Mayence ;

d'autres, accueillis à Paris, y combinent, avec les pentarques, les moyens de reprendre la ville, et l'Europe apprend de nouveau avec étonnement que tout ce que les frères ont perdu en deçà du Rhin retombe sous la puissance révolutionnaire et devient la République cisrhénane. Metternich est commissaire dictatorial de Fribourg, Rebmann premier juge cisrhénan, et, pour qu'on sache par quels hommes se font les révolutions, je nommerai encore le tailleur Brizen, le savetier Theissus, l'épicier Flugel, le perruquier Broches, le cabaretier Rhodius.

Dans ce moment, les Belges étaient en désaccord et même en guerre avec Joseph II. Cependant, une grande partie d'entre eux ne songeaient à rien moins qu'à se mettre sous le joug de la Révolution française ; mais la secte avait des partisans, et ceux-ci ne cherchaient qu'à persuader à ce peuple que le vrai moyen de recouvrer ses privilèges était de s'unir aux Français. Van der Noot, qui était alors à Londres, où il conspirait avec Périgord d'Autun et huit autres, raconte qu'on lui envoya de Paris le projet de campagne que Dumourier avait préparé, et le manifeste qu'il devait publier à son entrée dans les Pays-Bas : « Je » le vis, dit-il, calqué sur le plan que Custine » avait suivi dans ses exactions en Allemagne ; » je prévis qu'il ne servirait qu'à réunir tous

» les Belges contre la France, et je rédigeai le
» plan à suivre et le manifeste à publier d'après
» mes connaissances locales : je les envoyai
» à Paris ; ils furent immédiatement adoptés ;
» le peuple, gagné par nos agents et par le
» manifeste, se jeta dans nos bras, et la
» Flandre fut prise. »

A la conquête de la Belgique succéda celle de la Hollande ; l'Europe s'étonne de voir tant de forteresses redoutables s'ouvrir d'elles-mêmes aux vainqueurs carmagnoles, mais c'est ici encore qu'il faut descendre dans les souterrains de la secte, pour résoudre l'énigme de ses trophées. Dans Amsterdam seul, elle ne comptait pas moins de quarante clubs, et chacun était d'environ deux cents révolutionnaires. Les élus de ces clubs formaient le Comité central et, au-dessus de celui-ci, le Conseil suprême, composé des vrais chefs. Leyde, Utrecht, surpassent Amsterdam en génie révolutionnaire. Pour diriger la marche de ces factieux, il y a, à Amsterdam, un ministre secret, Malabar, et les commissaires Larchevêque et Aiglans, de telle sorte qu'au lieu de soldats à combattre, Pichegru ne trouva que des adeptes à embrasser.

Des moyens d'un autre genre expliqueront les triomphes de la secte en Espagne. Le brave Ricardo a rappelé aux Castillans leur antique valeur, il meurt empoisonné ; les citadelles

s'ouvrent avec la même facilité que celles de Hollande, mais Reddeleon s'avise de mettre un prix à ses trahisons ; il a vendu Figuera pour un million de livres, on le paie à Paris en assignats ; il se plaint, il est guillotiné. Sa trahison a mis l'Espagne à la discrétion des Carmagnoles, elle achète la paix, mais tout nous dit qu'il y a assez de frères à Madrid pour qu'on puisse se reposer sur eux du soin d'y établir leur liberté et leur égalité.

Les adeptes n'osent pas encore éclater en Portugal, mais un jour peut-être, la Cour dévoilera la correspondance trouvée dans les papiers du Brabançon Segré, qui, traduit dans les prisons de Lisbonne, se suicida à l'aide d'un rasoir que les frères lui avaient fait parvenir dans un matelas.

La secte marche triomphante vers Venise, Milan et Rome ; ses armées sont entrées en Italie avec Bonaparte. Celui-ci feint la vénération vis-à-vis du pape ; mais Pie VI est le chef de cette religion de Jésus-Christ, que la secte a juré d'écraser, et Rome en est le centre. J'ai vu Cerutti aborder insolemment le secrétaire du nonce et lui dire, avec un sourire de pitié : « Gardez bien votre pape, et embrassez-le » après sa mort, car vous pouvez être sûr que » vous n'en aurez pas d'autre. » Ce prétendu prophète ne devinait pas qu'il paraîtrait devant Dieu avant Pie VI, mais il laisse derrière lui ces

adeptes kadosch, qui jurent haine aux papes comme aux rois, et Rome est depuis longtemps l'objet de tous les complots et le rendez-vous des adeptes de toutes les espèces ; les illuminés de Suède, d'Avignon, de Lyon, s'y sont formé le plus secret, le plus monstrueux des collèges, le tribunal le plus funeste aux rois, celui qui nomme les bourreaux et qui fait parvenir les poignards et les poisons.

Longtemps, la croix des chevaliers de Malte fut un titre d'exclusion aux loges maçonniques, mais les adeptes ont fait pour Malte ce qu'ils ont fait pour l'Eglise, plusieurs d'entre eux se sont fait recevoir chevaliers. Avec Dolomieu, Bosredon et Hompesch, la secte y est tout entière. Bonaparte n'a fait que se présenter et la secte ne lui a pas même ménagé l'apparence d'un siège. Que le héros de Malte vole vers Alexandrie ; là aussi, il y a des frères qui l'attendent, et la Porte saura le prix que les révolutionnaires attendent de ces diamants volés au garde-meuble de la couronne, et qu'ils répandent dans sa capitale pour achever le sommeil de son divan.

En Suisse, Weishaupt avait aussi ses frères, Fehr, curé de Nidau; Pfiffer, à Lucerne; Weiss, à Berne ; Ochs, à Bâle.

Cependant, il existe encore des monarchies en Europe, mais, à part le roi de Danemark, auprès duquel les frères trouvent une neutralité trop

utile à leurs projets pour qu'ils songent à le détrôner, quel est le souverain qui n'ait pas eu quelque conspiration à étouffer ?

Gustave III est tombé sous les coups d'Ankastroem ; or, Ankastroem arrivait du grand club parisien. Ceux même qui cherchent à isoler son forfait, nous apprennent qu'ils savaient d'avance que Gustave allait être assassiné. En faisant tomber leurs soupçons sur le duc de Sudermanie, ces mêmes écrivains s'appuyent sur ce qu'il était grand maître des loges suédoises, comme d'Orléans l'était des loges françaises. Ils insistent sur la multitude et les affreux mystères des maçons illuminés répandus en Suède. N'est-ce pas là nous dire qu'Ankastroem ne fut que l'instrument de la secte qui le récompensa en plaçant sa statue au club des jacobins.

L'impératrice de Russie avait exigé de tous les Français qui se trouvaient dans ses Etats, le serment d'adhérer au légitime héritier des Bourbons. Cette précaution laissa en Russie tous les adeptes à qui la secte avait appris à se jouer des serments : ils formèrent leur club à l'hôtel du chevalier Whitworth, ambassadeur d'Angleterre. Ils s'y assemblaient tous les mois, sous les auspices de trois domestiques français que les adeptes avaient eu soin de donner à son Excellence. Dénoncés à la police, ils furent chassés du territoire.

En Autriche, Joseph II avait eu le temps de reconnaître sa détestable politique. Il gémissait sur son philosophisme qui, tourmentant la foi des Brabançons, conduisait au désespoir des sujets dignes d'un meilleur sort, lorsque le manifeste du Grand-Orient vint lui montrer de nouvelles erreurs dans la protection qu'il avait donnée aux loges maçonniques. Si j'en crois un rapport de Kleiner, l'empereur le chargea de s'introduire dans les loges illuminées, et de s'instruire des plus profonds mystères de la secte. Joseph II fut alors pénétré de dépit de se voir si étrangement trompé par des hommes qu'il avait favorisés, et surtout de reconnaître qu'au lieu de choisir ses employés aux charges de l'Etat, c'étaient les illuminés qui dirigeaient son choix. Il était résolu à les exclure de tous les emplois civils ou militaires, et il s'occupait de détruire les loges, lorsqu'une fin prématurée vint terminer son règne.

Léopold, son successeur, jaloux de connaître, dans ses nouveaux Etats, les complots, les forces de la secte, s'en fit instruire par le professeur Hoffmann. Personne n'était plus à même de lui donner sur cet objet des instructions exactes ; divers maçons, honteux de s'être laissé séduire par les illuminés, lui avaient dévoilé des secrets importants. Il savait que le système de la Révolution em-

brassait l'univers, que la France n'était que le théâtre choisi pour la première explosion ; il avait vu des lettres désignant en chiffres sept commissaires de la propagande établis à Vienne ; on lui avait dévoilé les voyages que l'illuminé Kampe faisait à Paris, et ses relations avec d'Orléans et Mirabeau. Il savait de source certaine les projets de Mauvillon, l'adepte enrôleur de Mirabeau, qui, dans une lettre interceptée et conservée dans les archives de Brunswick, écrivait à l'illuminé Cuhn : « Les affaires de la Révolution vont toujours » mieux en France ; j'espère que, dans peu » d'années, cette flamme prendra partout et » que l'embrasement deviendra général : alors » notre Ordre pourra faire de grandes choses. »

Mais les jacobins étaient eux-mêmes instruits de la haine que Léopold leur portait ; au moment où celui-ci s'entendait avec le roi de Prusse pour remplacer par le comte de Haugwits, Jacobi Kloest, ambassadeur de Prusse, et que les frères tenaient pour propice à leur cause, les journaux de Strasbourg firent suivre la nouvelle de l'apostille suivante : « *Les politiques augurent de là que l'union des* » *deux cours sera consolidée, mais dans les pays* » *où le sort de plusieurs millions d'hommes* » *dépend d'un morceau de pâte ou de la rupture* » *d'une petite veine, on ne peut compter sur* » *rien. — Il ne faudrait qu'une indigestion, une*

» *goutte de sang extravasé, pour rompre cette*
» *brillante union.* »

Cette apostille du *Courrier* de Strasbourg était datée : Vienne, 26 février 1792. Léopold mourut empoisonné le 1er mars, et Gustave dans la nuit du 15 au 16.

Le premier soin du jeune empereur succédant à Léopold fut de renvoyer tous les cuisiniers italiens, pour n'avoir pas près de lui celui qui avait versé à son père le bouillon connu sous le nom de *bouillon de Naples.* Héritier des sentiments de Léopold contre la coalition, François II fit proposer à la diète de Ratisbonne la suppression de toutes les sociétés secrètes de maçons illuminés de toutes les sectes. Mais ceux-ci avaient auprès de la diète des adeptes zélés ; grâce à leurs intrigues, tout ce que l'empereur put obtenir fut l'abolition des corporations d'étudiants.

Tandis qu'il s'occupait à supprimeı la secte des complots, celle-ci méditait d'opérer la Révolution dans tous les états autrichiens. Hebenstreit, lieutenant de place à Vienne, et Mehalowich, prélat en Hongrie, formèrent une conjuration avec les professeurs Bileck, Brandstater, le lieutenant Riedet, Kackel et Wolstein. Après avoir réussi à mécontenter les troupes de Vienne, ils avaient organisé une émeute générale, au milieu de laquelle on devait s'emparer de l'Empereur et lui faire signer des décrets

établissant l'égalité de tous les citoyens. Toutes les dispositions étaient prises, lorsque deux jours avant celui que l'on avait fixé pour l'exécution, le hasard révéla le complot à deux domestiques de Mehalowich. Ils se hâtèrent d'en informer les autorités et les principaux conjurés furent arrêtés. Hebenstreit fut pendu, Mehalowich décapité et les autres exilés.

Ainsi que l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse a eu ses conspirations à prévenir à Berlin. Les papiers de l'adepte Leuchfenring avaient déjà averti Guillaume III de celles que tramaient les frères ; il s'en préparait une nouvelle au mois de novembre 1792. Le signal était le feu mis à deux maisons dans deux quartiers différents. La garnison s'y porterait suivant l'usage, et au moment où elle aurait quitté ses postes, les rebelles devaient s'en emparer. Heureusement, le Gouvernement avait été instruit du complot, les troupes restèrent à leurs postes, les incendiaires furent saisis et la conspiration avorta.

Instruit des intentions des conjurés et de leurs rapports avec les jacobins français, Guillaume eût dû, ce semble, montrer plus de constance dans la coalition des princes contre la Révolution. Des jalousies de Cour le décidèrent peut-être à une paix qui n'était pas dans son cœur. Les rose-croix l'entraînèrent par le charme de leurs prétendues apparitions : sa

crédulité en ce genre, était notoire et le grand empire de ces charlatans sur son esprit venait, surtout, de ce qu'ils lui disaient savoir que Jésus-Christ lui permettait d'avoir des douzaines de femmes à la fois.

Il est aussi, en Allemagne, une autre espèce de jacobins, qui font aujourd'hui les plus grands progrès, ce sont les disciples de Kant. Dans ce système comme dans celui de Weishaupt, chez les hommes, l'espèce seule est immortelle ; les vices, les vertus, les sciences ne sont pour elle que des moyens sûrs d'arriver à la parfaite civilisation ; l'époque de la paix perpétuelle, de la confédération générale des peuples, arrivera un jour, mais en attendant, l'Europe doit se dissoudre en autant de républiques qu'il y a, aujourd'hui, de monarchies ; c'est alors qu'on ne verra plus d'êtres incapables à la tête des nations et qu'elles arriveront à ce haut degré de perfection, dans lequel se trouve aujourd'hui la France.

Malgré la différence des procédés, il est aisé de voir que le système du docteur Kant, aujourd'hui encore professeur à Kœnigsberg, vient ultérieurement se confondre avec celui de Weishaupt, professeur à Ingolstadt. C'est la même haine de la révélation, le même esprit d'impiété qui ne peut souffrir l'idée d'un monde à venir ; c'est le même fatalisme qui nous montre partout la nature faisant ce qu'elle

veut, malgré nous et suivant des lois générales. Sous prétexte d'arriver à la paix perpétuelle, les uns font à l'univers une guerre de cannibales et, parmi les autres, à peine en est-il un qui ne soit prêt à livrer sa patrie et ses lois pour hâter l'empire du *cosmopolitisme* annoncé par Kant ou celui de l'*homme-roi*, prédit par Weishaupt.

Tel est, aujourd'hui, l'état de la secte en Allemagne ; elle est dans les clubs, dans les loges, dans les sociétés littéraires, dans les bureaux des dicastères ; elle y varie ses formes et ses noms, mais elle tient ces malheureuses contrées sous la trame d'une conspiration habituelle. Tous les trônes sont sur un volcan, dont les feux n'attendent, pour éclater, que le moment propice à l'explosion.

Pourquoi ne m'est-il pas donné d'annoncer que la secte a au moins respecté celle des nations qui, sagement contente de ses lois, s'est montrée aussi la plus constante à repousser les mystères désorganisateurs ? Mais de nombreux adeptes, venant d'Allemagne et de France ont cherché à illuminiser l'Angleterre. Malgré les précautions que la sagesse put inspirer, il en vint plus de quinze cents ; c'est surtout en Irlande qu'ils ont réussi à faire espérer à un peuple égaré, l'indépendance de ses autels et de ses lois au prix d'une révolution qui hait et brise tous les autels et qui ne laisse pour lois à la France, à la Corse, au Brabant, à la Savoie,

à la Hollande, que l'esclavage sous le joug de cinq tyrans.

Qu'il soit béni, le roi qui a fait avorter tant de complots et conserver cet empire proscrit dans les conseils des conjurés. Puisse, dans tous les temps, l'historien se reposer dans cet asile de tant d'infortunées victimes; puisse-t-il toujours dire: là vinrent se briser tous les efforts, tous les complots, toutes les fureurs du jacobinisme. Heureux nous-mêmes, si nous pouvions nous flatter d'avoir éclairé sur ses propres dangers celle des nations qui, devenue par sa bienfaisance notre seconde patrie, nous voit former pour elle et pour son roi, les mêmes vœux que la nature nous inspire pour notre propre monarque et pour nos concitoyens.

CONCLUSION

Quelle triste et pénible carrière j'ai enfin terminée ! Combien de fois, l'âme oppressée, le cœur serré, j'ai senti ma conscience prête à m'abandonner ! Mais, dans ce siècle, il est encore des hommes à sauver ; il est encore des nations qui n'ont pas subi le joug des jacobins ; pour se résoudre à le secouer, peut-être sera-t-il utile à mes compatriotes de savoir quelle suite de noirs complots et d'artifices le leur ont fait subir ; peut-être la postérité aura-t-elle besoin de savoir ce que fut, de nos jours, la secte désastreuse, pour empêcher le fléau de renaître. Cet espoir seul a triomphé en moi d'une répugnance si naturelle à l'écrivain honnête, seul il a soutenu mon âme révoltée d'un travail qui tenait sans cesse devant mes yeux l'image odieuse de tant de conjurés et les preuves trop palpables des désastres qu'ils préparent encore pour l'avenir.

Me serais-je trompé dans cet espoir ? — Ah ! s'il en est ainsi, qu'elles soient déchirées, ces feuilles, que j'ai consacrées à tirer des ténèbres la trame qui s'ourdit contre vous, rois, pontifes, magistrats, princes et citoyens de tous les ordres, s'il est vrai que déjà, l'air empesté des

jacobins, engourdissant et votre âme et vos sens, vous ait plongés dans un assoupissement léthargique, s'il est vrai que déjà, la torpeur de la paresse vous rende insensibles à vos dangers, à ceux de vos enfants, de votre patrie, de votre religion et de vos lois, si déjà, vous n'êtes plus capables du moindre effort, du moindre sacrifice à faire pour le salut de la chose publique et le vôtre, s'il n'est plus, dans le monde, que des âmes lâches, toutes disposées à subir le joug de la secte, vivez, soyez esclaves des jacobins. Soyez-le des principes de leurs adeptes et que notre fortune soit la proie de ces brigands. Attendez dans la joie, la mollesse, les festins et le sommeil, que l'heure des révolutions sonne pour vous, fermez l'oreille au bruit des chaînes qui se forgent pour vous et cherchez des prophètes qui vous disent des choses agréables.

Mais s'il est encore de ces hommes qui n'aient besoin que de connaître l'ennemi des autels et de la patrie pour montrer le courage de la vertu et les ressources d'une âme vigoureuse, c'est pour ceux-là que j'ai écrit. C'est à ceux-là que je viens dire : malgré tous les complots des jacobins et les artifices de leur secte, le monde n'est pas encore à eux. Il est encore possible d'écraser cette secte qui jure d'écraser votre Dieu, votre patrie, vos familles et tout l'édifice de vos sociétés. Mais dans la guerre

qu'elle vous fait, ainsi que dans toute autre guerre, tout le salut dépend d'abord de la conviction de vos dangers et de la vraie connaissance de l'ennemi, de ses projets, de ses moyens. Ce n'est pas sans raison que j'ai accumulé les preuves pour vous montrer, dans le jacobinisme, la coalition des *sophistes de l'impiété* jurant de renverser tous les autels du Dieu de l'Evangile, des *sophistes de la rébellion*, jurant de renverser tous les trônes et des sophistes de l'anarchie ajoutant au serment de renverser les autels du christianisme celui de renverser une religion quelconque, au serment de renverser tous les trônes des rois, celui d'anéantir tout gouvernement, toute propriété, toute société gouvernée par des lois. Si mes démonstrations vous laissent encore sans conviction, j'ai perdu tout le fruit de mon zèle et il ne me reste plus qu'à gémir sur votre aveuglement. Vous voilà dans la situation où la secte désire vous trouver. Moins vous croirez à ses projets, plus elle est sûre de les exécuter.

Permettez-nous d'insister encore. Supposez que l'on vient vous apprendre qu'il est autour de vous des hommes qui se cachent sous les voiles de l'amitié et qui n'attendent que l'heure favorable au projet formé depuis longtemps, de s'emparer de votre or et de vos champs, d'incendier votre demeure, peut-être d'attenter à votre vie ; supposez qu'on vous a donné de ce

complot la millième partie des démonstrations que j'ai fournies, perdrez-vous en vains raisonnements, en doutes superflus, un temps que les perfides emploieront à hâter votre perte ? Eh bien, ce que je veux ici, c'est que vous sachiez bien, riches ou pauvres, nobles, bourgeois, marchands et citoyens de toutes les classes que toutes ces conspirations des sophistes, des francs-maçons et des illuminés, sont des conspirations contre vous, contre vos trésors, vos comptoirs, vos familles, vos personnes. C'est que le caractère spécial d'une révolution faite par des sectaires n'est pas que les dangers diminuent en devenant communs, c'est qu'elle fait pleuvoir la terreur, l'indigence, l'esclavage sur chacun comme sur tous.

Dans toute l'étendue des régions où la secte a pu se montrer, en France et en Hollande, en Brabant, en Savoie, en Suisse et en Italie, cherchez un seul homme riche qui ait conservé sa fortune intacte, un seul pauvre qui n'ait pas à craindre la réquisition de ses bras, de son industrie ou de ses enfants ; une seule famille qui n'ait pas à pleurer sur la ruine ou sur la mort de quelqu'un de ses membres ; un seul citoyen qui puisse s'endormir dans la confiance qu'il se réveillera plus certain de sa fortune, de sa liberté, ou de sa vie que ceux qu'il a vus la veille dépouillés, traînés dans les fers, ou expirant sur l'échafaud, vous n'en trouverez pas.

Cessez donc de vous flatter vous-même. Le danger est certain, il est continuel, il est terrible, il vous menace tous sans exception.

Gardez-vous, cependant, de céder à cette espèce de terreur qui n'est, en elle-même, que lâcheté et découragement. Car, avec la certitude des dangers, je n'en dirai pas moins : Veuillez être sauvés, vous le serez. Les jacobins l'ont assez répété : « On ne triomphe pas d'une nation qui veut bien se défendre. » Sachez vouloir comme eux et vous n'aurez rien à craindre d'eux. Toute la Révolution française n'est pas autre chose que le fruit des serments que la secte inspire à ses adeptes, c'est-à-dire de cette volonté, de cette résolution ferme, constante, inébranlable, de renverser partout l'autel, le trône et la société. C'est parce qu'elle sait vouloir qu'elle triomphe, Donc, pour triompher d'elle, il faut savoir lui opposer en faveur de l'autel, du trône et de la société, cette résolution et cette volonté tout aussi fortement prononcée, aussi peu accessible aux compositions et au relâchement, que le vœu de ses adeptes.

Qu'il ne soit donc plus dit que les jacobins seuls savent vouloir, seuls savent suivre leur objet.

Connaître tous les maux dont la Révolution vous menace et vouloir franchement, réellement et fortement vous y soustraire, ne vous dispense pas sans doute des moyens à étudier,

des efforts, des sacrifices à faire pour vous en délivrer, mais n'imaginez pas que nous insistions sans de bonnes raisons sur la franchise et la sincérité de cette volonté. Il en est de la révolution comme il en est des vices et des passions ; on sait en général qu'il est des dangers et des malheurs attachés à leur suite, on voudrait s'en défendre, mais on le veut faiblement, lâchement. — Qu'arrive-t-il ? Les passions et les vices triomphent et on en subit le joug. Au contraire, suis-je venu à bout de vous inspirer le courage des résolutions ? Puis-je compter que tout ce qui vous manque est de connaître les vrais moyens de triompher de la secte, alors, je vous le dis avec confiance : la secte est écrasée et tous les désastres de la Révolution disparaissent.

Lecteur humain que pourraient révolter ces paroles : *la secte est écrasée*, souvenez-vous qu'en vous disant : *il faut que la secte des jacobins soit écrasée*, j'ai eu soin d'ajouter : *écraser une secte n'est pas imiter ses fureurs et l'homicide enthousiasme dont elle anime ses élèves*. Souvenez-vous qu'en vous disant : *la secte est monstrueuse*, je me suis hâté d'ajouter : *mais ses disciples ne sont pas tous des monstres*. Oui, anéantissez le *jacobin*, mais laissez vivre l'*homme*. La secte tout entière est dans ses opinions. Elle n'existe plus, elle est doublement écrasée, quand ses disciples l'abandonnent pour se rendre aux

principes de la société ! C'est pour arriver aux moyens d'arracher au jacobinisme ses victimes et pour les rendre à la société que j'ai consacré tant de soins à vous faire connaître les moyens et la marche de la secte. Puissent les recherches que j'ai consacrées à dévoiler les causes de la Révolution, ne pas être inutiles aux nations qui peuvent encore se préserver ou se délivrer de ses désastres ! Et le Dieu qui soutint mes travaux, ne les aura pas laissés sans récompense.

APPENDICE

Au moment où nous terminions cet abrégé, on affichait sur les murs de Dijon, et probablement dans toute la France, à l'occasion des élections législatives, le *factum* ci-après, qu il nous a paru très intéressant de reproduire parce qu'il montre jusqu'à l évidence combien l'abbé Barruel voyait juste lorsqu'il disait que le but, le dernier mot, la fin secrète de l'Illuminisme était le retour systématique de l'humanité à l'état sauvage. Il en résulte la preuve que le plan de Weishaupt trouve encore aujourd'hui ses adeptes ; qu'il n'a pas cessé d'être suivi dans quelques loges anciennes et qu'il y a d'autant moins lieu de négliger ses efflorescences qu'elles se révèlent inopinément au milieu des doctrines collectivistes. Or, ces doctrines collectivistes ne sont-elles mêmes que l'avant-dernier échelon des théories illuministes.

Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux instructions données par l'hiérophante aux initiés, en leur conférant les différents grades et notamment celui d'épopte. Toutes ces instructions, au milieu du fatras philosophique et philanthropique dont elles sont entourées, se réduisent à ces cinq propositions : plus de religion, plus d'autorité, plus de gouvernement, plus de patrie, plus de propriété ;

les illuministes modernes, faisant deux pas de plus, ajoutent : plus d'industrie, et comme dernier mot : plus d'instruction, car si l'école ne doit être ni religieuse, ni laïque, mais seulement anarchique, on ne voit pas bien ce qu'on y apprendra.

Voici ce *factum* :

Les Abrutisseurs

L'école religieuse abrutit.

Les cléricaux et les congréganistes abrutissent l'enfant à l'aide des principes d'une religion mensongère et d'un Dieu irréel.

Ils empoisonnent le cerveau de vos gosses avec des absurdités sur la vie future, le Paradis, l'Enfer. On en fait des résignés, des esclaves qui engraissent les exploiteurs de tous les cultes.

L'école des Ignorantins fabrique des *brebis cléricales*, des *esclaves religieux :* on y abrutit au nom de Dieu.

L'école laïque abrutit.

Les dogmes sont différents, mais la besogne est la même ; on inculque aux petits bambins les notions de *la Patrie*, de *la Propriété*, de *l'Autorité* aussi mensongères que celles de Dieu.

Dieu n'existe pas, disent les anticléricaux, mais pour les miséreux, la Patrie n'existe pas davantage et la Propriété et l'Etat ne sont que des remparts derrière lesquels s'abritent les repus et les parasites, bénéficiaires de la bêtise commune.

A la LAÏQUE on abrutit au nom du DRAPEAU et du CAPITAL, on fabrique des *brebis anticléricales, des moutons patriotes, des esclaves républicains.* C'est toujours du bétail à tondre et à égorger.

C'est pour avoir l'assiette au beurre que les partis se disputent le droit d'abrutir les enfants; pourtant, il

n'est pas plus intéressant d'être exploité par un patron radical que par un patron clérical, d'être sacrifié pour une patrie mensongère que pour un Dieu imaginaire.

Ce que nous voulons, c'est ne plus être exploités du tout, c'est ne plus être écrasés, NOUS VOULONS ÊTRE LIBRES.

L'éducation rationnelle consisterait à fournir à l'enfant un bagage de connaissances scientifiques le préservant des préjugés et le rendant capable de se passer d'autorité et d'exploitation.

C'est la mise en pratique de cette éducation qui a valu à Ferrer sa mort en Espagne.

L'éducation civique ou religieuse fait des mineurs, des abrutis ; l'éducation anarchiste forme des hommes conscients qui démasqueront les charlatans et les menteurs pour instaurer une vie plus fraternelle et plus belle.

L'émancipation intégrale ne sera obtenue que par la destruction de tous les préjugés laïques ou religieux.

Sans signature.

TABLE ALPHABÉTIQUE[1]

(1) L'ouvrage complet de l'abbé Barruel manque de table alphabétique ; celle-ci pourrait y suppléer dans une certaine mesure. Le lecteur, après avoir cherché la page qui s'y trouve indiquée, n'aurait qu'à se reporter au chapitre correspondant de Barruel ; il y trouverait *à la même place* les développements de l'article sur lequel il désire de plus amples renseignements. — Dans le grand ouvrage, la quatrième partie forme les tomes IV et V, mais les chapitres se suivent, comme ci-dessus, en une seule série.



PARIS. — IMP DUBREUIL, FRÈREBEAU & Cie, 18, RUE CLAUZEL